Ex libris :

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES POSTHUMES

DE FLORIAN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Guillaume Tell.

Digitized by Google

ŒUVRES

POSTHUMES

DE FLORIAN,

CONTENANT

ROSALBA, Nouvelle sicilienne, plusieurs FABLES inédites, et le Poème de GUILLAUME TELL, avec la vie de l'Auteur.

BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE
AZ 1182

A PARIS,

De l'Imprimerie de J. GRATIOT et Compagnie, cul-de-sac Pecquay, rue des Blancs-Manteaux.

S. d.

Digitized by Google

36995

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans ce volume.

VIE de Florian, page 1.
Le Tombeau de Florian, romance, 41.
Discours prononcé par Florian, à sa réception à l'Académie française, 43.
FABLES. — *L'Enfant* et *le Dattier*, 57.
— *Le Chat* et *le Moineau*, 59.
— *Le roi de Perse*, 61.
— *Le Linot*, 62.
— *Le Perroquet confiant*, 64.
— *L'Aigle* et *la Colombe*, *à madame* de Montesson, 66.
— *Le Lion* et *le Léopard*, 68.
— *Le Coq fanfaron*, 70.
— *L'Aigle* et *le Hibou*, *à* Ducis, 72.
— *Le Poisson volant*, 74.
ROSALBA, Nouvelle sicilienne, 75.
GUILLAUME TELL, ou *la Suisse libre*. Livre I, 97.
— Livre II, 131.
— Livre III, 155.
— Livre IV, 184.

Fin de la Table des Matières.

Digitized by Google

VIE
DE FLORIAN.

CELUI qui, appelé à la vie, comblé de toutes les faveurs que la nature peut prodiguer aux êtres qu'elle affectionne le plus, ne regarde le séjour où il est placé que d'un œil d'indifférence ou de mépris; celui qui, plus coupable encore, souille la terre par ses vices, au lieu de l'embellir par ses vertus, semblent également indignes de jouir longtemps du bienfait de l'existence. Si la mort vient les frapper, elle n'exerce qu'un acte de justice, et les pleurs de l'amour et de l'amitié coulent rarement sur leur tombe solitaire: mais l'homme dont le cœur est comme l'asyle de la sensibilité, dont les yeux se mouillent de larmes reconnoissantes à la vue des beautés de la nature, l'homme dont les douces vertus retracent celles de l'âge d'or, et dont les chants, aussi purs que l'air du matin, ne firent jamais rougir l'innocence, un tel homme ne devroit point mourir. C'est pour

Digitized by Google

lui sur-tout que la terre est féconde : c'est pour lui qu'elle s'embellit. S'il subit la loi commune, si une mort précoce l'enlève à un séjour dont il faisoit l'ornement, tous les cœurs sensibles éprouvent une douleur profonde. L'amour et l'amitié viennent embrasser son tombeau, l'environner de cyprès, le couvrir de myrtes ; et, long-temps après qu'il n'est plus, sa renommée vit encore avec honneur parmi les hommes.

J'ai peint FLORIAN sans l'avoir nommé encore, et déjà vous l'avez reconnu. Ce poète aimable, dont les ouvrages respirent la plus touchante sensibilité, dont le cœur a toujours dirigé l'esprit, qui consacra ses chants à célébrer la nature champêtre, les mœurs simples de l'âge d'or et les amours des naïves bergères, FLORIAN n'avoit pas atteint son huitième lustre quand il fut enlevé, presque subitement, aux lettres et à l'amitié.

Mon dessein est de recueillir ici quelques traits sur la personne et sur les différens ouvrages de cet aimable auteur, qui lui ont acquis, dès son vivant, une réputation dont les années ne feront qu'augmenter l'éclat : mais qu'il me soit permis d'abord de m'arrêter un

Digitized by Google

moment sur une époque de sa vie qui a puissamment influé sur le genre même de ses écrits, je veux parler de son enfance. On a trop dédaigné, jusqu'à ce jour, en écrivant la vie des hommes célèbres, de remonter à leur premier âge. Il eût été facile, en les observant à cette intéressante époque, de calculer l'influence des objets extérieurs sur la tournure de leur génie, et de deviner par-là leur destinée. Je suis si convaincu de cette influence du premier âge de l'homme sur tout le reste de sa vie, je suis si persuadé que les productions d'un écrivain ne sont que le développement des germes d'idées que déposèrent dans son esprit les premiers objets dont furent frappés ses regards, qu'il ne me seroit pas impossible, après la lecture des divers ouvrages d'un auteur, d'écrire d'imagination l'histoire entière de sa vie, et sur-tout celle de sa jeunesse. Je pourrois citer des exemples: mais cela m'écarteroit trop de mon sujet, et je reviens aux premières années de l'auteur dont j'écris la vie.

JEAN-PIERRE CLARIS DE FLORIAN naquit en 1755, au château de Florian dans

Digitized by Google

les Basses Cevennes, à quelque distance d'Anduze et de Saint-Hipolyte. Quand ces détails ne nous seroient pas connus, il eût été facile d'y suppléer. Nous lisons, en effet, à la tête de la pastorale d'Estelle : « Je veux « célébrer ma patrie, je veux peindre ces « beaux climats où la verte olive, la mûre « vermeille, la grappe dorée croissent en- « semble sous un ciel toujours d'azur, où, « sur de riantes collines, semées de violettes « et d'asphodèles, bondissent de nombreux « troupeaux ; où enfin, un peuple spirituel et « sensible, laborieux et enjoué, échappe aux « besoins par le travail, et aux vices par la « gaieté. » Et quelques lignes plus bas : « Sur « les bords du Gardon, au pied des hautes « montagnes des Cevennes, entre la ville « d'Anduze et le village de Massanne, est un « vallon où la nature semble avoir rassemblé « tous ses trésors. Là, dans de longues prairies « où serpentent les eaux du fleuve, on se pro- « mène sous des berceaux de figuiers et d'a- « cacias. L'iris, le genêt fleuri, le narcisse « émaillent la terre : le grenadier, l'aubépine « exhalent dans l'air des parfums : un cercle « de collines, parsemées d'arbres touffus,

Digitized by Google

« ferme de tous côtés la vallée, et des rochers « couverts de neige bordent au loin l'ho- « rizon. »

Le château où naquit FLORIAN avoit été bâti par son grand-père, conseiller à la chambre des comptes de Montpellier, qui s'étoit ruiné à bâtir une superbe habitation dans une très-petite terre, et qui laissa en mourant deux fils et des dettes. C'est du second que FLORIAN reçut le jour. Il paroit que son aïeul avoit pris son petit-fils en affection, et qu'il se faisoit un plaisir de le voir croitre sous ses yeux. Sensible à sa tendresse, et pénétré pour lui d'amour et de respect, le jeune FLORIAN l'accompagnoit avec joie dans ses promenades champêtres, et procuroit au vieillard une jouissance dont il étoit très-flatté, celle d'admirer ses plantations. De-là le respect que FLORIAN témoigna toujours à la vieillesse, et cette douce mélancolie dont il contracta l'habitude, quoiqu'il fût naturellement gai. Un enfant qui se promène avec son aïeul est singulièrement frappé de ses entretiens. Si cet aïeul est bon, généreux, s'il sait gagner par ses bons procédés la confiance de son petit-fils, ce dernier

ne perd pas un mot de ses leçons, de ses conseils; et sa morale mélancolique et patriarchale reste empreinte dans son cœur tout le reste de sa vie.

FLORIAN se rappela toujours, en effet, les douces promenades qu'il faisoit, tout jeune encore, avec son aïeul; et voici de quelle manière il a voulu lui-même en perpétuer le souvenir : « Beaux vallons, fortunés rivages, où, jeune encore, j'allois cueillir « des fleurs ! Beaux arbres que mon aïeul « planta, et dont la tête touchoit les nues, « lorsque, courbé sur son bâton, il me les faisoit « admirer ! Ruisseaux limpides qui arrosez « les prairies de FLORIAN, et que je franchissois dans mon enfance avec tant de peine « et tant de plaisir, je ne vous verrai plus ! « Je vieillirai tristement, éloigné du lieu de « ma naissance, du lieu où reposent mes « pères; et, si je parviens à un âge avancé, « le beau soleil de mon pays ne ranimera « pas ma foiblesse. Ah ! que ne puis-je au « moins espérer que ma dépouille mortelle « sera portée dans le vallon où, enfant, j'ai « vu bondir nos agneaux ! Que ne puis-je « être certain de reposer sous le grand alisier

Digitized by Google

« où les bergères du village se rassemblent « pour danser ! Je voudrois que leurs mains « pieuses vinssent arroser le gazon qui cou- « vriroit mon tombeau : que les enfans, « après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets « effeuillés : je voudrois enfin que les bergers « de la contrée fussent quelquefois attendris, « en y lisant cette inscription :

« Dans cette demeure tranquille,
« Repose notre bon ami :
« Il vécut toujours à la ville,
« Et son cœur fut toujours ici. »

Une des causes qui ont pu contribuer à faire naître dans le cœur de FLORIAN cette mélancolie douce, qui fait le charme de ses écrits, c'est d'avoir eu, dès son enfance, à pleurer une mère tendre qu'il n'a jamais eu le bonheur de connoître, et qui méritoit bien les regrets qu'elle a excités en lui. L'idée de n'avoir pu, dès ses premiers ans, jouir de la présence, des caresses, des entretiens de celle qui lui avoit donné la vie, fut toujours pour FLORIAN une idée fâcheuse et pénible. Elle se renouveloit sans cesse ; et plus, dans la suite, il obtint de succès, et plus il re-

gretta de n'avoir pu du moins en faire entrevoir l'espérance à sa mère. Il savoit que personne au monde n'y auroit été plus sensible : en effet, son père, brave et honnête homme, s'étoit beaucoup plus appliqué à cultiver ses terres que son esprit : sa mère, au contraire, naturellement spirituelle, avoit toujours aimé les jouissances que procurent les lettres. C'étoit d'elle que FLORIAN croyoit tenir ses talens : il aimoit son père, mais il avoit une prédilection pour sa mère. Sur tous les renseignemens qu'il put se procurer de ceux qui l'avoient connue, il en fit faire le portrait pour lequel il avoit une grande vénération.

Cette tendresse de FLORIAN pour une mère qu'il n'avoit pas eu la satisfaction de connoître, influa tellement sur sa destinée, qu'on peut dire, sans hésiter, que toute la gloire dont cet écrivain s'est couvert par ses ouvrages, est due aux effets de cette tendresse si naturelle et si louable. En effet, si FLORIAN s'est attaché, toute sa vie, à faire passer dans notre langue les beautés répandues dans les ouvrages des auteurs espagnols que nous ne connoissions pas, s'il a puisé dans ces auteurs le genre même qu'il

Digitized by Google

a cultivé avec tant de succès, celui de la pastorale en prose, mêlée de romances, s'il a traduit et perfectionné la Galathée de Cervantes, si le poète Yriarte lui a fourni ses plus ingénieux apologues; s'il a fait une traduction nouvelle de Don Quichotte; et, s'il se proposoit, à la fin de ses jours, de donner au public l'histoire d'Espagne, qui nous manque, histoire qu'il étoit en état de faire, à en juger par l'excellent morceau qui précède Gonzalve, et qui est intitulé : *Précis historique sur les Maures*, c'est que, dès son enfance, il avoit conçu pour les Espagnols une grande estime; et cela, parce que sa mère tiroit son origine d'Espagne. Il lui étoit doux de parler une langue que sa mère avoit parlée. Ainsi, la prédilection qu'il eut toujours pour la littérature espagnole, cette prédilection qui fait l'éloge de son cœur, lui ouvrit, sans qu'il s'en doutât, une carrière nouvelle, et devint la base de sa réputation.

Le jeune FLORIAN, après la mort de son aïeul, fut envoyé dans une pension, à Saint-Hipolyte. Il y apprit peu de choses; mais son esprit naturel, ses saillies le firent bientôt remarquer; et les rapports avantageux que ses

parens reçurent de ses heureuses dispositions, les engagèrent à lui faire donner une éducation capable de les seconder.

Le frère ainé de son père avoit épousé la nièce de Voltaire. On parla à ce dernier du jeune FLORIAN, et des talens qu'il annonçoit. Voltaire fut curieux de le voir: FLORIAN fut envoyé auprès de lui, et sa première apparition dans le monde fut à Ferney.

Voltaire s'amusa singulièrement de sa gaieté, de sa gentillesse, de ses vives reparties, et conçut pour lui beaucoup d'amitié. On peut en juger par ses lettres à *Floriannet*: c'étoit le nom d'amitié qu'il lui avoit donné. On a dit, on a imprimé qu'il étoit son parent; mais il n'avoit d'autre alliance avec lui, que d'être le neveu d'un homme qui avoit épousé sa nièce.

De Ferney, FLORIAN vint à Paris, où on lui donna des maitres pour cultiver ses talens naissans. Il y passa quelques années, et durant cette époque il fit plusieurs voyages à *Hornoy*, maison de campagne de sa tante, dans la ci-devant Picardie. Destiné, dès ce temps-là, au service militaire, il crut de son devoir d'en prendre l'esprit : tous ses

Digitized by Google

jeux n'étoient que des combats. La lecture de quelques romans de chevalerie échauffa sa tête, et les prouesses chevaleresques devinrent si fort de son goût, qu'ayant lu alors, pour la première fois, le Don Quichotte qu'il a traduit ensuite, loin de trouver cet ouvrage plaisant, il en fut presque révolté : il traitoit Michel Cervantes d'impertinent, pour avoir osé attaquer, avec les armes du ridicule, des héros qui étoient les objets de son admiration.

Comme sa famille n'étoit pas riche, il entra, en 1768, chez le duc de Penthièvre, en qualité de page. On espéra qu'il pourroit par ce moyen achever son éducation, et obtenir par la suite un emploi honorable ; mais l'éducation des pages n'étoit pas excellente ; et, sans les ressources qu'il trouva en lui-même, cette éducation ne l'eût jamais fait connoître.

Le prince, qui surveilloit sa maison, et avoit un jugement assez sain, ne tarda pas à le distinguer de ses camarades. Sa franchise, ses plaisanteries toujours décentes, ses propos vifs et joyeux égayoient parfois ce vertueux personnage, qui, malgré ses richesses, et

même sa bienfaisance, étoit l'homme de France qui s'ennuyoit le plus.

Ce fut pendant que le jeune FLORIAN étoit page, (il avoit alors à peine quinze ans) qu'il composa les premières lignes qui soient sorties de sa plume. L'occasion qui y donna lieu, et le sujet qu'il traita de préférence, contribuent également à donner une idée de son caractère, qui étoit, comme je l'ai déjà dit, un mélange de mélancolie et de gaieté. On parloit un jour, chez le prince, de sermons, et l'on en parloit gravement : tout-à-coup FLORIAN vient se mêler à la conversation, soutient qu'un sermon n'est pas une chose difficile à faire, et prétend qu'il seroit capable d'en faire un si cela étoit nécessaire. Le prince le prit au mot, et paria cinquante louis qu'il n'en viendroit pas à bout. Le curé de Saint Eustache, présent, devoit être le juge du pari. FLORIAN va soudain se mettre à l'ouvrage, et apporte, au bout de quelques jours, le fruit de son travail. Quel fut l'étonnement du prince et du curé, en entendant un jeune homme réciter un sermon *sur la mort*, qui auroit pu, au besoin, soutenir le grand jour de l'impression ! Le premier

Digitized by Google

convint qu'il avoit perdu son pari ; ajouta qu'il avoit beaucoup de plaisir à perdre, et paya sur-le-champ le prix convenu. Le second s'empara du sermon et le fit prêcher dans sa paroisse. J'ai cru qu'on me sauroit gré de citer ici deux passages de ce coup d'essai de FLORIAN. Je les ai littéralement copiés sur un exemplaire manuscrit de son sermon que j'ai trouvé dans ses papiers. Ils sont précieux, si l'on pense à l'âge qu'avoit alors le prédicateur et au poste qu'il occupoit.

I.

« La mort est par-tout : elle est dans les « titres que l'ambitieux cherche à obtenir ; « elle est dans les richesses que l'avare en- « tasse ; elle est dans les plaisirs que le volup- « tueux croit goûter. La mort est la base et « la fin de tout. Suivez-moi dans le monde : « contemplez avec moi tout ce que le monde « adore, et voyez par-tout la mort. »

« Ce grand de la terre, qui, fier de sa « haute naissance, de ses dignités, se croit « pétri d'un limon plus noble que le mien ; « ce grand à qui nous payons le prix de ce

« qu'ont fait ses aïeux, et qui ose regarder « nos hommages comme un tribut qu'il nous « imposa le jour de sa naissance, ce grand « doit tout à la mort : il est son ouvrage, « il tient d'elle seule tout ce qui fait sa fausse « gloire. Qu'il ose produire les titres qui « l'élèvent au-dessus de ses égaux ! Chacun « de ces titres est un bienfait de la mort. « Sa noblesse ? elle est appuyée sur un mon- « ceau de cadavres : plus le monceau grossit, « plus elle devient illustre : un tas de pous- « sière est le trône de cette noblesse dont il « est si fier, et bientôt lui-même va devenir « un degré de ce trône funéraire. Ses dignités ? « à qui les doit-il ? à la mort, qui a enlevé « ceux qui les avoient méritées. La mort a « moissonné l'homme : le titre est resté, et « cet ambitieux le tient de la mort. »

II.

« Cet avare qui a passé sa vie à diminuer « ses besoins, qui a oublié que Dieu ne « l'avoit fait riche que pour soulager le pau- « vre, cet avare est enfin parvenu à étouffer « la nature. L'affreuse habitude de repousser

Digitized by Google

« loin de lui les malheureux l'a rendu sourd
« à leurs plaintes. Il n'entend pas les cris
« de cet infortuné qui lui demande du
« pain pour vivre encore une journée ; il
« ne voit pas ces enfans affamés qui s'arra-
« chent le peu d'alimens arrosés de la sueur
« de leur père ; il repousse cette jeune fille
« qui, poursuivie par la misère et par le
« crime, vient lui demander un secours qui
« soutiendra son innocence. Rien ne l'émeut,
« rien ne le touche ; son cœur férocé n'est
« plus capable d'être attendri. Il porte à son
« trésor l'argent qu'on vouloit lui arracher,
« et l'y dépose, en s'applaudissant de sa
« barbarie : il n'éprouve pas même un re-
« mords. L'humanité souffrante ne crie pas
« pour lui ; mais la mort seule n'a pas perdu
« ses droits ; elle va l'attendre jusques dans
« le lieu secret où il cache ses richesses. Le
« barbare est ému en comptant son or : la seule
« idée qu'il faudra le laisser un jour, malgré
« lui, à d'avides héritiers vient empoisonner
« le plaisir qu'il a de l'entasser. Il regarde,
« en soupirant, le vil métal qui fait le destin
« de sa vie. Pour la première fois quelques
« larmes roulent dans ses yeux. La mort seule

Digitized by Google

« pouvant faire ce miracle, la mort seule « pouvant se faire entendre à lui, elle s'est « placée au milieu de ses trésors, et lui a « crié de là : Souviens-toi que tu es pous- « sière ! »

Lorsque FLORIAN eut rempli les fonctions de page, pendant le temps prescrit, (on cessoit de pouvoir les remplir à un certain âge) il fut long-temps incertain sur le choix d'un état, et ses parens partageoient à cet égard son incertitude. Les uns lui conseilloient de solliciter une place de gentilhomme auprès du prince, prétendant que cette place offroit un sort tranquille et sûr. Les autres, et son père étoit de ce nombre, desiroient qu'il prît le parti du service militaire. Comme il n'avoit pas perdu lui-même ses idées chevaleresques, il penchoit fort pour ce parti. L'éclat de la carrière des armes lui paroissoit bien plus séduisant que tous les avantages du poste sédentaire qu'on vouloit lui faire occuper ; et il disoit assez plaisamment, au sujet de cette place de gentilhomme qu'on avoit sollicitée pour lui, et qui lui étoit offerte : « Il y a trop long-temps que je suis

Digitized by Google

« laquais pour vouloir devenir valet-de-« chambre. »

Il choisit donc le service ; et il entra dans le corps, qu'on appeloit dans ce temps-là le corps royal d'artillerie. Il alla à Bapaume, où en étoit l'école. Il s'appliqua aux mathématiques, et y réussit, parce qu'il avoit une grande aptitude à tout : mais la science du calcul n'étoit nullement analogue à la trempe de son esprit. Il ne tarda pas à sentir qu'elle n'avoit pas assez d'attraits pour lui. Né avec une imagination vive et brillante, FLORIAN avoit besoin de la nourrir et de lui donner quelque essor. La science du calcul n'étoit propre qu'à la refroidir ; aussi l'oublia-t-il presque aussi vite qu'il l'avoit apprise.

L'école de Bapaume, où se trouvoit alors FLORIAN, étoit composée de jeunes gens qui, presque tous, avoient de l'esprit, mais chez qui la raison étoit beaucoup plus rare. On peut croire qu'ils s'occupoient de leurs études, car il en est sorti d'excellens sujets ; mais on peut s'imaginer aussi quelle devoit être la vie d'une multitude de jeunes gens, emportés par la fougue de l'âge, et se livrant à toutes les extravagances de leurs fantaisies.

Rien ne pouvoit les contenir ; une querelle devenoit le germe d'une autre, et ces querelles journalières étoient toujours suivies de combats. FLORIAN fut blessé plusieurs fois. Enfin l'indiscipline de ces élèves fut si grande, qu'on fut obligé de supprimer cet établissement. Qui auroit jamais cru que ce fût d'une pareille école que seroit sorti le chantre sensible des amours d'Estelle et de Galathée !

A peu près vers cette époque, FLORIAN obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de Penthièvre, qui étoit en garnison à Maubeuge. Arrivé dans cette ville, il devint tellement épris d'une chanoinesse aussi aimable que vertueuse, qu'il vouloit absolument l'épouser. Ses parens et ses amis eurent bien de la peine de le détourner d'un projet qui ne convenoit ni à sa fortune ni à son âge : mais on peut croire que ce sentiment profond ne contribua pas peu à détruire en lui cette dureté de caractère et cette férocité de mœurs dont il étoit bien difficile de se garantir entièrement à l'école de Bapaume.

Sa famille, dont il n'avoit rien à attendre, résolut alors de l'attacher à un homme puissant, en lui procurant, presque malgré lui,

Digitized by Google

cette place de gentilhomme qu'il avoit d'abord refusée. Mais FLORIAN vouloit servir, et le prince ne vouloit point auprès de lui de gens attachés au service. Jaloux cependant de fixer les irrésolutions d'un homme dont il aimoit la société, il se prêta de lui-même à applanir les difficultés qui auroient pu contrarier les goûts de FLORIAN. Il fut convenu que ce dernier auroit une réforme ; que, sans qu'il fût obligé de rejoindre, son service compteroit toujours ; ce qui lui laisseroit l'entière liberté de rester à son nouveau poste.

Il se fixa donc à Paris, et cette vie sédentaire, qu'il avoit tant redoutée, ne contribua pas peu à le lancer dans la carrière des lettres.

Ce fut alors, en effet, que, pour tromper l'ennui qui le saisissoit quelquefois, et dont il disoit lui-même qu'il étoit fort susceptible, il essaya d'écrire. Le goût qu'il avoit toujours eu pour la langue espagnole se réveilla : il se mit à l'apprendre, et forma dès-lors le projet de traduire en français quelque ouvrage espagnol, qui pût plaire à notre nation. Après avoir hésité entre quelques auteurs, il choisit Cervantes;

Digitized by Google

et, trouvant sa Galathée intéressante, malgré toutes ses imperfections, il résolut d'en tirer parti. Les changemens heureux qu'il fit à ce poème, les scènes entières qu'il y ajouta, comme le troc des houlettes, morceau charmant du premier livre ; la fête champêtre, et l'histoire des tourterelles, dans le second ; les adieux au chien d'Élicio, dans le troisième; le dernier chant tout entier qu'il imagina pour finir le poème que Cervantes n'avoit point achevé ; les stances naïves et délicates qu'il répandit sur tout l'ouvrage, et qu'il eut l'art d'amener toujours d'une manière heureuse, tout concourut au succès de Galathée ; et le succès de Galathée décida FLORIAN à se livrer à ce genre de composition, c'est-à-dire, à rajeunir le roman pastoral, tombé depuis long-temps dans un discrédit absolu.

Il publia Estelle, et obtint un succès nouveau, dont il eut seul toute la gloire. Estelle, en effet, est entièrement de son invention, et plait autant que Galathée ; il en est même qui la préfèrent à celle-ci ; d'autres, au contraire, se souvenant qu'ils ont connu Galathée la première, conservent pour elle une tendre inclination, et ne mettent pas sa ri-

Digitized by Google

vale au-dessus d'elle ; mais le plus grand nombre regardent Estelle et Galathée comme deux sœurs, également aimables, et entre lesquelles il est difficile de faire un choix.

On ne peut cependant se le dissimuler, FLORIAN a travaillé Estelle avec plus de soin que son premier poème ; il en a mieux conçu l'ensemble, il en a disposé toutes les parties avec plus d'art : les stances pastorales et les romances y font encore un meilleur effet ; il n'est aucune de ces romances qui n'ait été mise en musique, et qui n'ait eu la plus grande vogue.

Il étoit naturel que le succès de Galathée et d'Estelle portât FLORIAN à réfléchir sur le genre pastoral. Il fit un essai sur la pastorale, pour prouver que tous les ouvrages dont les héros sont des bergers, inspirent l'ennui, et donnent envie de dormir quand ils sont resserrés dans un cadre aussi étroit que celui d'une églogue ou d'une idylle. Sans intérêt, dit-il, aucun ouvrage d'agrément ne peut avoir un succès durable : or, est-il facile de mettre de l'intérêt dans une scène entre deux ou trois interlocuteurs, qui parlent tous de la même chose, dont les idées roulent

Digitized by Google

sur le même fond, qui viennent et s'en vont sans motif: l'églogue n'est que cela. Un recueil d'églogues est à-peu-près comme un recueil de premières scènes de comédie. FLORIAN concluoit de-là, qu'il valoit mieux fondre l'églogue dans un drame pastoral, à la manière de *Guarini*, auteur de *Pastor fido*, et mieux encore dans un roman, à la manière de *Sannazar*, auteur de l'*Arcadie*, et de *Dufré*, auteur de l'*Astrée*. Il y auroit bien des choses à dire sur cette manière d'envisager la pastorale, mais une dissertation seroit ici déplacée: il suffira d'observer que si, à l'époque où FLORIAN a écrit, il lui a fallu mettre l'églogue en roman pour la faire supporter, c'est qu'il a écrit à une époque où la manie des romans s'est accrue à un point extrême; à une époque où, pour se faire lire, les moralistes, les publicistes, les métaphysiciens, et qui l'eût cru! les historiens ont été forcés de faire eux-mêmes des romans.

Ce seroit une histoire aussi curieuse que piquante, s'il étoit possible de la faire, que celle des petits événemens qui ont porté les auteurs à écrire leurs différens ouvrages. On y verroit bien évidemment que l'esprit n'agit

Digitized by Google

jamais seul, et qu'il faut toujours que ce soit une passion ou le besoin qui le mette en jeu, et tire de lui forcément ces étincelles qui font sa gloire. Ceux qui ont été liés avec FLORIAN n'ignorent pas ce qui décida cet auteur à travailler pour le théâtre italien, de préférence à tous les autres. Il vouloit plaire, et il fit *les Deux Billets*. Aussi donna-t-il au rôle d'Arlequin une sensibilité exquise, qui fit le succès de l'ouvrage; sensibilité qu'il lui fut facile ensuite de transporter dans ses autres pièces, où le même personnage agissant, devoit naturellement conserver ses premières mœurs. Ce rôle d'Arlequin étant le plus original de la pièce des Deux Billets, on sent que FLORIAN dut s'y intéresser. Arlequin fut pendant long-temps son héros. Il l'a représenté dans tous les états de la vie, garçon, marié, père et fils; mais, en lui conservant un peu de la balourdise propre à ce rôle, il l'a rendu beaucoup plus aimable qu'il ne l'étoit auparavant, en le rendant et plus sensible et plus moral.

Non seulement il faisoit des arlequins aimables, mais il les jouoit lui-même en société, avec un talent qu'on eût applaudi au

théâtre. C'étoit son grand amusement. Tous ceux qui l'ont vu jouer chez M. d'Argental, n'ont pu oublier avec quelle grace, quelle finesse, quelle sensibilité il remplissoit ses rôles : mais il ne pouvoit jouer que sous le masque. Il étoit acteur médiocre à visage découvert.

Le genre du théâtre plaisoit beaucoup à FLORIAN ; il l'eût cultivé davantage s'il ne se fût apperçu que cela déplaisoit à son protecteur. Il le suivit à la campagne, et profita de la solitude où il se trouvoit pour composer ses *six Nouvelles*.

Il voulut entreprendre ensuite un ouvrage plus important, et choisit *Numa*. Il étoit si content d'avoir trouvé ce sujet, qu'il s'étonnoit que personne ne s'en fût emparé ; quelle que soit la manière dont il l'a traité, on ne lui a pas rendu assez de justice en France. L'étranger l'a accueilli beaucoup plus favorablement. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Le personnage de Zoroastre, qu'il y a introduit, a paru un peu déplacé. Un de ses amis, à qui il confioit non seulement tout ce qu'il faisoit, mais encore tout ce qu'il vouloit faire, lui avoit conseillé

Digitized by Google

de choisir de préférence Pythagore, qui, malgré l'anachronisme, contrasteroit moins avec Numa, puisqu'ils habitoient le même pays. FLORIAN convint qu'il avoit raison; mais il dit qu'il ne connoissoit pas assez Pythagore pour l'introduire dans son ouvrage, et qu'il préféroit un philosophe dans la peinture duquel son imagination pût faire tous les frais. Il s'en repentit dans la suite.

Il est inutile de parler de ses autres ouvrages, ils sont entre les mains de tout le monde. L'habitude qu'il avoit contractée du travail, étoit devenue en lui un véritable besoin. Il ne passoit jamais un jour sans travailler, et souvent il travailloit du matin au soir. Au milieu d'un ouvrage, il s'occupoit déjà de celui qu'il feroit après.

« Essayez de faire des fables, » lui dit un jour M. de Penthièvre. FLORIAN suivit ce conseil; il fit des fables, passa plusieurs années avant d'en publier aucune, et ne les mit au jour que trois ou quatre ans avant sa mort. Ce recueil, le plus parfait qui ait paru depuis La Fontaine, est de tous les ouvrages de FLORIAN, celui que la postérité admirera le plus. C'est à la tête de

cet ouvrage qu'il a fait graver son portrait.

Peu d'auteurs sont entrés aussi jeunes que lui à l'académie française : il n'avoit que 33 ans le jour qu'il y fut nommé; mais il ne regarda pas cette place comme un privilége de ne rien faire. Son nouveau titre, loin de diminuer, avoit redoublé son amour pour le travail ; et, si une mort prématurée ne l'eût pas arrêté dans sa carrière, il avoit encore dans la tête des projets de travail pour un grand nombre d'années.

Parmi ces projets étoit celui d'écrire la vie des hommes illustres de l'histoire moderne, et de les comparer les uns aux autres à la manière de Plutarque. Il en avoit déjà trouvé plusieurs qui pouvoient être mis en parallèle ; il attendoit, disoit-il, pour entreprendre ces divers ouvrages, que son imagination fût refroidie ; ce sera, ajoutoit-il, l'occupation de ma vieillesse.

L'amour qu'il avoit conçu pour l'Espagne et les Espagnols, n'étoit pas un amour exclusif. Il y avoit un autre peuple qui partageoit ses affections : on ne devineroit pas aisément lequel ; c'étoit le peuple juif : il en possédoit parfaitement l'histoire et l'appli-

Digitized by Google

quoit souvent très à propos. Il avoit toujours eu envie de faire un ouvrage juif, et il en a fait un en quatre livres, qui formoit un petit volume pareil à celui de Galathée. Il est intitulé : *Eliezer et Nephtali ;* il est tout d'imagination, mais il est du plus grand intérêt. On est dans ce moment à la recherche de ce manuscrit précieux, qui ne s'est pas trouvé parmi les papiers de l'auteur. Rien ne sera négligé pour le découvrir et pour hâter le moment où le public pourra jouir de cette intéressante production.

Le dernier ouvrage de FLORIAN est sa traduction de Don Quichotte ; il y travailloit, disoit-il, pour se reposer et pour prouver à Cervantes qu'il avoit entièrement oublié l'aversion qu'il avoit eue pour lui dans son enfance. Sur ce qu'un ami lui représentoit que Don Quichotte avoit été lu par tout le monde ; que, le ridicule qu'il attaquoit n'étant plus à la mode, il exciteroit peu d'intérêt ; qu'il n'est presque lu même que par les enfans grands et petits, car il y en a de tout âge qui s'amusent de ses aventures extravagantes, sans comprendre le but de l'ouvrage ni en sentir la finesse, il répondoit

Digitized by Google

que, Cervantes étant le meilleur écrivain de l'Espagne, il falloit le faire connoître, que ceux qui n'avoient lu que la traduction de Filleau de Saint-Martin, ne le connoissoient point, et qu'il espéroit qu'on liroit la sienne, qui, au reste, n'est qu'une traduction très-libre. Comme peu d'écrivains ont été autant lus que FLORIAN, on peut croire que son espérance ne sera pas trompée. Sa traduction ne tardera pas à paroître.

La vie privée de FLORIAN, comme celle de la plupart des gens de lettres, ne présente point d'événemens d'un grand intérêt; il l'avoit écrite lui-même; peut-être l'avoit-il rendue intéressante, car il racontoit avec beaucoup d'agrément et savoit donner du prix aux plus légers détails : mais cette vie n'existe plus vraisemblablement, et il n'y a qu'une personne à qui il l'ait lue.

Ceux qui ne l'ont pas connu intimement ne peuvent pas se former une idée de la différence qu'il y avoit entre FLORIAN en société et FLORIAN la plume à la main; lorsqu'il se trouvoit dans une compagnie de personnes qui lui étoient connues et au milieu desquelles il étoit à son aise, il se livroit

Digitized by Google

aux charmes de la conversation, et il n'y en avoit point de plus agréable, de plus vive et de plus gaie que la sienne. Quand il étoit un peu excité, il auroit fait rire les plus mélancoliques; au contraire, quand il ne connoissoit pas les personnes ou qu'il n'étoit pas lié avec elles, il avoit l'air sérieux et grave; mais cette gravité formoit toujours, pour ceux qui le connoissoient intimement, un contraste singulier avec sa gaieté naturelle.

Il fit plusieurs voyages à la Trappe avec M. de Penthièvre. La vue de ces tristes cénobites qui ne rioient jamais n'altéroit point son humeur joviale: elle lui fit même commettre une légère imprudence dont il fut très-fâché ensuite. Un jour, à la fin de l'office, où il avoit assisté, tous les religieux, suivant l'usage, se prosternent, baisent la terre, attendant, pour se relever, que l'abbé eût donné le signal. FLORIAN qui trouvoit sans doute la méditation un peu longue, frappa sur sa stalle: un religieux, qui crut que c'étoit le signal de l'abbé, se retourne, vit d'où le coup étoit parti, et fit un léger sourire. On sort de l'église: quelle fut la surprise de FLORIAN

de voir ce malheureux moine venir, par ordre de l'abbé, se jeter à ses pieds ! FLORIAN le relève, les larmes aux yeux, et pénétré de voir l'innocent demander pardon au coupable. On pourroit croire qu'avec son caractère il devoit s'ennuyer dans cette solitude ; point du tout : il y travailloit, semblable en cela à Lamotte, qui y fit son opéra d'Issée ; mais Lamotte avoit voulu se faire moine, et FLORIAN n'y pensa jamais.

Mais ce caractère si gai qu'il portoit dans la société, il le déposoit en prenant la plume. Ce n'étoit plus le même homme; il ne suivoit plus que l'impulsion du sentiment ; aussi un de ses amis lui disoit souvent : Plaisantez tant que vous voudrez en conversation, vous avez le sel de la bonne plaisanterie, mais ne plaisantez pas en écrivant, car alors vous n'êtes plus plaisant. Il ne vouloit pas tout-à-fait en convenir, mais ses ouvrages en sont la preuve.

S'il avoit voulu se prêter à la société, il y auroit eu les plus brillans succès, et il auroit été accueilli de tout le monde avec transport ; mais il aimoit le travail et la

Digitized by Google

retraite. Si je voulois, disoit-il, répondre à toutes les sollicitations qu'on me fait, je n'aurois pas une heure pour travailler. Aussi n'alloit-il que dans trois ou quatre maisons, et encore rarement. Le reste de son temps il le passoit chez lui, où il se trouvoit mieux que par-tout ailleurs. Il s'étoit fait à l'hôtel Toulouse un petit appartement très-agréable, qu'il avoit arrangé suivant son goût. Sa bibliothèque étoit accompagnée d'une volière et peuplée d'une multitude d'oiseaux, dont le ramage égayoit son travail.

C'est là qu'il a passé la plus précieuse portion de sa vie à composer ses charmans ouvrages et à pratiquer toutes les vertus sociales. Cette sensibilité qu'il mettoit dans ses écrits, il l'exerçoit dans ses actions. Jamais les malheureux n'ont imploré en vain ses secours. Quand ses facultés n'étoient pas suffisantes, il recouroit au prince, et jamais il n'employa son crédit auprès de lui que pour rendre service : il seroit difficile de dire combien de gens il a obligés.

Il jouissoit d'une fortune médiocre ; les appointemens attachés à sa place en faisoient la plus forte partie ; mais, grâce à ses ou-

Digitized by Google

vrages, et à l'esprit d'ordre qu'il mettoit dans ses affaires, il trouvoit le moyen de se livrer à son caractère bienfaisant. Lorsque son libraire lui apportoit une somme d'argent, il ne manquoit jamais d'en détacher une partie qu'il portoit à son ami le curé de Saint-Eustache, pour les pauvres.

On peut encore citer un trait qui achevera de peindre son caractère. A la mort de son père, il ne trouva que des dettes, il auroit pu renoncer à la succession, et abandonner aux créanciers le peu qui restoit. Il se conduisit bien différemment; il se porta héritier, fit vendre ce que son père avoit laissé, et paya toutes les dettes de son argent. Il ne réserva qu'une chaumière avec un petit champ, qu'il donna en toute propriété à une bonne fille qui avoit servi son père 40 ans, et qui l'avoit vu naître. Cette pauvre femme ne vouloit pas accepter ce présent. Elle lui dit qu'elle ne tarderoit pas à le lui rendre par sa mort: elle étoit loin de penser qu'elle lui survivroit.

Tel étoit FLORIAN: cet homme aussi aimable dans sa conduite que dans ses écrits, ne traçant pas en vain le tableau du bonheur

Digitized by Google

que procure la bienfaisance, partageant son temps entre l'étude et l'amitié, prompt à obliger, et tout-à-fait incapable de nuire, étranger à toutes les animosités ; retiré à Seaux depuis le commencement de la révolution, et ne s'occupant dans sa solitude que de projets littéraires, pouvoit-il s'attendre que l'envie troubleroit le repos de ses jours, l'arracheroit à ses bocages, le traîneroit dans une prison ? Il se l'imaginoit si peu, que son arrestation fut un coup de foudre pour lui. Il se troubla quand on lui dit : Vous n'êtes plus libre ; et dès-lors il sentit que ce trait de l'injustice des hommes devoit le conduire au tombeau.

La postérité croira difficilement que l'auteur d'*Estelle* et de *Galathée*, vivant à la campagne au milieu de ses livres, ait pu faire assez d'ombrage pour être conduit en prison.

Parmi les traits que les historiens citeront pour caractériser l'époque du régime révolutionnaire, il n'oublieront pas l'arrestation de FLORIAN. Elle a quelque chose de si étrange, et ses suites d'ailleurs ont été si funestes, qu'on aimera peut-être à en savoir les détails.

Je les trouve consignés dans un brouillon de pétition, en forme de lettre, que FLORIAN, de sa prison, écrivoit à un député de sa connoissance. En le lisant, je n'ai pu m'empêcher de l'arroser de larmes. Ceux qui le liront après moi en verseront aussi, à moins qu'ils ne soient tout-à-fait insensibles. Je sais que bien des personnes blâmeront FLORIAN de n'avoir pas montré plus de fermeté, de s'être en quelque sorte laissé accabler sous le poids de l'injustice, d'avoir flagorné ses persécuteurs : mais d'abord, si la foiblesse du caractère est un défaut, elle n'est pas toujours un crime ; elle naît d'une extrême sensibilité, et n'en mérite que plus d'indulgence.

Voici le brouillon.

« Citoyen représentant, tu chéris, tu cultives les lettres, mais tu chéris davantage « la patrie et la liberté [1] ; mais tu exiges « que les arts, dont tu fus l'ami dès l'enfance, soient utiles à la cause du peuple

[1] Le tutoiement étoit obligatoire pendant le régime révolutionnaire.

Digitized by Google

« pour laquelle tu voudrois mourir : c'est « à ce seul titre que je t'écris.

« Méditant, depuis long-temps, de refaire « l'histoire ancienne pour l'éducation natio- « nale, j'en ai instruit, par un mémoire, « le comité de salut public. J'ai pris soin « de parler de moi dans un moment où « l'homme timide, qui auroit eu le moindre « reproche à se faire, ne se seroit occupé « que de se faire oublier. Tranquille sur « cette démarche [1], je travaillai dans la « solitude et j'avois achevé déjà plusieurs « morceaux sur l'Égypte, quand tout-à-coup « un ordre du comité de salut public m'a « fait mettre en arrestation dans la maison « de Port-Libre : j'y suis depuis vingt-deux « jours, sans compter les longues nuits qui « ne diffèrent des jours que par le manque « de lumière, sans livres, presque sans pa- « pier, au milieu de six cents personnes, « appelant en vain pour me secourir l'ima-

[1] FLORIAN étoit noble, et, comme tel, soumis au décret qui exiloit les ci-devant nobles à dix lieues de Paris. Pour qu'il pût rester à Sceaux, il falloit que le comité de salut public le mît en réquisition. C'est cette faveur que sollicita FLORIAN, et qui fut la cause de sa perte.

Digitized by Google

« gination que j'avois autrefois, et ne trou-
« vant à sa place que la douleur et l'abat-
« tement.

« J'ai pourtant voulu travailler. J'ai conçu
« le plan d'un ouvrage [1] que je crois utile
« à la morale publique. J'ai chanté dans
« ma prison le héros de la liberté. Je t'en-
« voie mon premier livre : je te demande
« de le juger.

« Si tu ne penses pas que le poème puisse
« fortifier dans l'ame des jeunes Français et
« l'amour de la république et le respect des
« mœurs simples, ne me réponds point...
« Laisse-moi mourir ici : l'altération de ma
« santé m'en fait concevoir l'espérance.

« Si ton civisme et ton goût, dépouillés
« de tout intérêt pour moi, te persuadent
« qu'il est bon que mon ouvrage soit fini,
« parles-en à tes collègues, membres du
« comité de salut public, et dis-leur :

« De quoi peut être coupable l'homme
« qui pensa être mis à la Bastille pour les

[1] Le poème de GUILLAUME TELL, divisé en quatre livres, ouvrage fait rapidement, mais dont le premier livre est aussi soigné que toutes les autres productions de FLORIAN.

Digitized by Google

« premiers vers qu'il fit dans *le Serf du* « *Mont Jura;* écrivoit, avant la révolution, « le onzième livre de *Numa*, et qui, depuis « la révolution, libre, orphelin, sans autre « fortune que son talent, qu'il pouvoit porter « par-tout, n'a pas quitté un moment sa « patrie, a commandé trois ans une garde « nationale, a donné plusieurs ouvrages; « et, dans son recueil de fables, a imprimé « celle des *Singes et du Léopard?*

« Un fabuliste, un berger, le chantre de « Galatée et d'Estelle peut-il commettre « des crimes? peut-il seulement en conce- « voir? La lyre de Phèdre, le chalumeau « de Gessner, trop sourds, trop foibles « sans doute au milieu des trompettes guer- « rières, peuvent-ils jamais nuire ou dé- « plaire à ceux qui veulent établir la liberté « sur la base de la morale? La fauvette « qui chantoit auprès des marais de Lerne, « lorsque Hercule combattoit l'hydre, n'ex- « cita point la colère du héros libérateur. « Peut-être même après la victoire, l'é- « couta-t-il avec bienveillance.

« C'est à ce peu de mots que je réduis, que « je réduirai ma défense. Si l'on me croit

Digitized by Google

« coupable, qu'on me juge ; mais si je suis « innocent, que l'on me rende à la liberté, « que l'on me rende à mes ouvrages, à mes « ouvriers d'imprimerie, que j'ai fait vivre « depuis quinze ans, et que ma détention em- « pêche de poursuivre une très-grande entre- « prise : que l'on me rende à ma vie pure, « et au désir d'être utile encore à mon pays. »

C'est ainsi que la voix de FLORIAN, cette voix si douce et si pure, cherchoit à frapper l'oreille des tyrans odieux qui asservissoient alors la France. Elle ne fut pas entendue ; et comment eût-elle pu l'être, à une époque où le génie du crime gouvernoit l'état, la faux de la mort à la main ; où les cris des enfans, les pleurs des jeunes filles, les soupirs des vieillards n'excitoient plus aucune pitié ; à une époque où l'échafaud menaçoit toutes les têtes, et où la personne des bourreaux étoit publiquement honorée ?

Ce fut le 9 thermidor qui hâta l'effet des sollicitations de FLORIAN et de ses amis. Il sortit de prison quelque temps après ce jour mémorable ; et il s'empressa de quitter Paris, pour aller vivre à la campagne. Son but étoit d'y respirer un air pur, et de s'y faire oublier.

Digitized by Google

Il avoit alors un fond de tristesse qui lui rendoit la solitude plus chère que jamais. Soit que le sentiment de l'injustice commise envers lui l'eût affecté jusqu'à altérer sa santé, soit que le mauvais air et la mince et grossière nourriture de la prison lui eussent laissé le germe d'une maladie mortelle, il ne tarda pas à se mettre au lit, et il ne se releva plus.

FLORIAN annonçoit une carrière beaucoup plus longue. Sa modération, sa sobriété faisoient espérer qu'il seroit conservé long-temps aux lettres et à l'amitié. Quoique d'une taille au-dessous de la médiocre, il étoit fortement constitué. Il n'étoit pas beau de visage, mais la sérénité, la gaieté qui y brilloient, ses grands yeux noirs, pleins de feu, qui animoient toute sa physionomie, le rendoient très-agréable. Il est mort à Seaux, dans un petit appartement qu'il occupoit à l'orangerie. Il n'avoit pas encore quarante ans.

Dans un autre temps, la mort du chantre d'Estelle, de Galatée, de Numa, de Gonzalve, eût été l'événement du jour; tous les poètes auroient fait des élégies sur un trépas si prématuré; toutes les sociétés littéraires auroient retenti de ses éloges, et fait éclater leurs

regrets sur la perte que les lettres venoient de faire. Mais, à l'époque où mourut FLORIAN, tous les esprits étoient occupés d'intérêts politiques, tous les cœurs étoient encore meurtris par la douleur. Chacun avoit des larmes personnelles à répandre. La mort de FLORIAN, à peine mentionnée dans quelques journaux, fut oubliée dès le lendemain, avec les journaux de la veille.

Je fis alors un voyage à Seaux, pour aller m'attendrir sur le sort d'un auteur que j'avois chéri, et dont les ouvrages m'avoient fait passer les plus doux momens. Je parcourus les allées qu'il avoit coutume de fréquenter; je m'assis, les yeux mouillés de pleurs, sur les bancs voisins de sa demeure, ces bancs inspirateurs sur lesquels il s'étoit assis tant de fois. Je côtoyai ce beau canal qu'il avoit tant de fois côtoyé lui-même; et, me reposant ensuite sous des trembles d'une prodigieuse hauteur, je crayonnai, sur le gazon, cette romance que j'aurois voulu pouvoir chanter en m'accompagnant de la harpe d'Ossian.

Digitized by Google

LE TOMBEAU DE FLORIAN

A SEAUX.

O bois silencieux, et toi, rive fleurie,
Écoutez les accens de ma juste douleur !
Seul conduit dans ces lieux par la mélancolie,
D'Estelle et de Numa je viens pleurer l'auteur.

C'est ici qu'il vivoit. Les voilà ces bocages
Où son cœur, aussi pur que l'éclat d'un beau jour,
Goûtoit un calme heureux au milieu des orages,
Où sa muse chantoit l'innocence et l'amour.

Je veux, à cet ami de la simple nature,
Élever de mes mains un modeste tombeau.
Un myrte l'ornera de sa douce verdure ;
A ses pieds brillera le cristal d'un ruisseau.

FLORIAN méritoit une plus longue vie.
Mais il fut malheureux : il avoit des talens.
Trop vertueux pour être à l'abri de l'envie,
Il vient de succomber à la fleur de ses ans.

Quand un nouveau Néron, dans sa rage inhumaine,
Immoloit l'innocence avec impunité,
FLORIAN gémissoit ; il mérita sa haine,
Et ne put échapper à la captivité.

Perdant la liberté sans perdre sa constance,
Il fixe l'avenir d'un regard assuré.
Quelquefois seulement ses yeux pleurent l'absence
Des bocages chéris dont il est séparé.

Digitized by Google

Mais le peuple se lève et le tyran expire :
La vertu voit un terme aux maux qu'elle a soufferts,
L'humanité, les lois ont repris leur empire,
Et FLORIAN captif a vu briser ses fers.

Il revient habiter sa solitude obscure :
Il revoit ces vergers, ces vallons, ce côteau ;
Mais de ses maux passés la cruelle peinture
Empoisonne ses jours et creuse son tombeau.

Il n'est plus.... Qu'ai-je dit ? en dépit de l'envie,
De l'injure des ans son nom sera vainqueur ;
Et les productions de son heureux génie
Retraceront toujours les vertus de son cœur.

L. F. JAUFFRET.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR J. P. FLORIAN,

A sa réception à l'Académie Française, le 14 mai 1788.

Si l'honneur d'être admis parmi vous pénètre de reconnoissance l'écrivain qui peut vous offrir les plus beaux titres de gloire, quels sentimens ne doit pas éprouver celui qui, jeune encore, se trouve assis au milieu de ses maitres! Les illusions de l'amour-propre seroient peut-être pardonnables dans ce jour; mais elles ne m'éblouissent point, ma sensibilité m'en garantit. Je perdrois trop de mon bonheur, en imaginant le devoir à moi-même, et mon cœur jouit mieux d'un bienfait, que ma vanité ne pourroit jouir d'un triomphe.

Non, messieurs, mes foibles essais n'auroient pas suffi pour me concilier vos suffrages; mais ils étoient soutenus par l'intérêt dont m'honore le prince (1) que vous révérez

(1) S. A. S. monseigneur le duc de Penthièvre présent à cette séance.

Digitized by Google

tous ; celui que soixante ans d'une vie pure et sans tache ont rendu l'objet de la vénération publique ; dont le nom, tant de fois béni par le pauvre, n'a jamais été prononcé que pour rappeler une bonne action ; qui, né dans le sein des grandeurs, comblé de tous les dons de la fortune, ignore s'il est d'autres jouissances que celle d'être bienfaisant ; celui dont l'aimable modestie souffre dans ce moment de m'entendre révéler ses secrets, et qui aura peine à me pardonner la douce émotion que je vous cause. Il a daigné solliciter pour moi : son rang n'auroit pas captivé vos ames fières et libres ; mais ses vertus avoient tout pouvoir sur vos cœurs vertueux et sensibles.

Au désir de lui complaire, en m'adoptant, s'est joint sans doute le motif de donner aux jeunes littérateurs plus d'émulation et de courage. Vous avez voulu que je pusse leur dire : Travaillez, le prix vous attend ; consacrez à l'étude ce temps précieux de la jeunesse, perdu trop souvent dans de vaines erreurs. Vous y trouverez des jouissances pures, vous éviterez des repentirs amers en méditant sur la vertu, en cherchant toujours à la peindre. Votre cœur, épris pour elle, s'enflammera du

Digitized by Google

desir de pratiquer vos propres leçons. Votre talent prendra bientôt une nouvelle énergie (car le talent s'élève avec l'ame); vous deviendrez à la fois meilleurs, plus instruits, plus heureux; l'estime publique récompensera vos mœurs; et vos juges, qui compteront vos efforts et non vos années, s'empresseront de récompenser vos plaisirs.

En effet, si l'amour du travail rend heureux dans tous les âges, il est sur-tout utile dans la jeunesse. C'est lorsque les passions fougueuses luttent sans cesse contre une raison foible; lorsque le cœur sans défense, et ouvert pour ainsi dire de toutes parts, s'offre de lui-même à toutes les séductions; que l'ame, avide d'émotions nouvelles, vole au-devant de tout ce qui peut l'affecter, c'est alors qu'il est nécessaire de donner de l'aliment à cette activité inquiète, de diriger vers un but utile cette ardeur dont on doit profiter, et d'arracher sa vie à l'ennui, après lequel marchent souvent les vices.

Vainement, dans le monde, s'occupe-t-on sans cesse d'échapper à cet ennui; la peur qu'il y inspire prouve sa présence dans ces assemblées tumultueuses, où l'on s'est cherché

Digitized by Google

sans desir, où l'on se quitte sans regret. L'homme capable de penser sent bientôt le vide qui l'environne; il se trouve seul, sans être avec lui-même; celui sur-tout que sa jeunesse soumet plus qu'un autre à ces vains dehors, à ces frivoles devoirs. La seule règle sur laquelle on le juge, ne peut, sans un danger extrême, déployer un moment son caractère; s'il ose désapprouver ce qu'il blâme, sa franchise paroit de l'orgueil; s'il attend d'être convaincu pour se rendre, son courage est opiniâtreté; s'il garde le silence, on le dédaigne; et s'il parle, on l'humilie. Ah! qu'il rentre dans l'asyle où il a le droit de penser! L'étude en le préservant du tourment de dissimuler, ou du malheur de déplaire, lui donnera cette paix du cœur, premier et seul bien de la vie; abrégera les longues heures, charmera le moment présent par les plaisirs qu'elle procure, embellira d'avance les jours futurs par les succès qu'elle promet, et fera revivre pour lui le passé par les fruits qu'il en recueille sans cesse.

Instruit de ces vérités, dès mon enfance, l'espérance que j'en ai conçue m'a valu plus de bonheur que la fortune n'en peut donner.

Digitized by Google

Qu'il me soit permis de le dire, que le sévère censeur, prêt à me blâmer de ce que j'ose vous entretenir de moi, daigne réfléchir qu'à mon âge on n'a pu étudier l'homme que dans soi-même. Et qui oseroit prétendre ici à me dire des choses nouvelles? Vous avez tout pensé, vous avez tout écrit; les expressions répétées de mon inutile reconnoissance ne satisferoient que mon cœur. Plutôt que de vous fatiguer de ce que je vous dois aujourd'hui, souffrez, messieurs, que je vous rende compte de ce que je vous ai dit dans tous les temps.

Ce goût du travail, cet amour de la gloire, me furent inspirés par vos écrits; dès mon enfance ils étoient dans mes mains. Que de charmes cette douce occupation a répandus sur mes jours! Élevé chez le digne prince, dont les bontés faisoient tout mon héritage, je contemplois de près la vertu; elle s'offroit à moi dans tous ses charmes. Vos ouvrages, en m'éclairant, m'apprenoient à la mieux sentir, à la respecter davantage: je lisois chez vous le précepte; le même jour je voyois l'exemple.

Forcé bientôt, par mon état, d'aller passer mes jeunes années dans ces villes guerrières,

Digitized by Google

où l'homme sensible est si souvent seul, où les amis sont d'autant plus rares, que les compagnons sont plus nombreux, où le temps se partage sans cesse entre la fatigue et l'oisiveté, combien de fois j'ai trouvé dans vos écrits le délassement et la paix dont mon esprit avoit besoin ! combien de plaisirs vous m'avez valu ! Qu'il étoit doux pour moi, au sortir d'un exercice, d'aller relire sous un arbre les Géorgiques ou les Saisons; ou bien, me transportant en idée à ce théâtre dont j'étois si loin, de verser des pleurs délicieux pour l'épouse de Lincée ! Plus souvent méditant les devoirs de l'homme, et cherchant à devenir meilleur, j'écoutois le vieillard Bélisaire, et je sentois mon ame s'élever en même temps que mon esprit s'éclairoit. Je relisois ces Contes charmans, où la brillante imagination embellit les préceptes de la morale, les fait pénétrer dans le cœur en flattant sans cesse le goût, et jette sur la vérité un voile riche et transparent, qui augmente ses charmes. Ainsi je vivois avec vous, messieurs, et je ne vous connoissois point encore ; vous étiez les bienfaiteurs de ma raison, et j'étois ignoré de vous.

Digitized by Google

Nourri de ces utiles lectures, je sentois déjà le besoin d'imiter ce que j'aimois, lorsqu'appelé par ma famille auprès de ce grand homme que les siècles auront tant de peine à reproduire, je connus Voltaire ; je vis ce vieillard courbé sous les lauriers et sous les années ; rassasié de triomphes, et toujours prêt à rentrer dans la lice au seul cri de l'humanité ; attirant dans sa retraite, des extrémités du monde, les princes, les voyageurs, et se plaisant davantage à donner un asyle aux infortunés ; honoré de l'amitié, des bienfaits de plusieurs souverains, et partageant avec l'indigence les biens que la fortune étonnée avoit laissé conquérir au génie.

Ce beau spectacle m'enflamma ; je me livrai sans résistance au charme qui m'entrainoit, sans examiner si j'avois reçu de la nature une étincelle de ce feu sacré dont vous seuls, messieurs, conservez le dépôt. Je pris mon ardeur pour de la force, et mon attrait pour du talent ; j'écrivis. Dès ce moment, toutes mes jouissances furent doublées, toutes les facultés de mon ame s'augmentèrent, toutes mes sensations devinrent plus vives, rien ne

fut plus indifférent à mes yeux. L'aspect d'une campagne riante me transporta ; le chant des oiseaux, le murmure de l'onde, le tranquille silence des bois, tout me parla, tout me fit éprouver des émotions qui m'étoient inconnues. L'arbre, que je n'avois pas daigné regarder, m'arrêta sous son ombrage, me fit rêver délicieusement. La solitaire fontaine, que je n'avois cherchée autrefois que pour m'y désaltérer, je la cherchai pour m'y plaire, pour écouter le bruit de ses eaux. Les déserts mêmes, les monts escarpés, les lieux incultes et sauvages, eurent des charmes pour moi ; tout s'embellit à mes regards. Chaque objet, devenu modèle, me fit méditer un nouveau tableau ; je sentis enfin la nature, premier bienfait de l'amour des arts.

Animé par les encouragemens que l'indulgence accorde toujours aux premiers efforts, j'osai me présenter dans la lice où vous seuls, messieurs, donnez la couronne. Vous me sûtes gré de mon émulation, vous sourites à mon ardeur, et votre bonté la récompensa bientôt. Plusieurs d'entre vous, amis, élèves, compagnons de gloire de Voltaire, voulurent s'ac-

Digitized by Google

quitter envers moi de ce qu'ils pensoient lui devoir. Celui sur-tout que vous pleurez encore, quoique si dignement remplacé ; celui qui fit tant d'honneur aux sciences, aux lettres, à l'humanité ; dont le nom, respecté de tous les savans de l'Europe, étoit encore chéri de l'indigent ; d'Alembert m'honora de son amitié. Celui que l'élite de la capitale court applaudir avec transport, lorsqu'il révèle dans le lycée les secrets de cet art sublime qui lui inspira Warwick, Philoctète et Mélanie ; l'infaillible interprête du goût daigna me donner des leçons. Le chantre heureux des plaisirs champêtres, l'harmonieux traducteur de Théocrite et de Pindare, le sage historien du roi père des lettres, et le noble guerrier qui, couronné de la main des Muses, comblé des honneurs militaires, quitte envers sa patrie et son nom, libre de jouir désormais d'un repos et d'une gloire achetés par des succès, abandonna ce repos, son pays, ses amis, ses goûts, pour aller s'associer aux dangers des Washington et des la Fayette : tous ceux pour qui Voltaire vivoit encore me tendirent la main, soutinrent mes pas chancelans, et, m'entraînant malgré ma

foiblesse, ils m'ont conduit à leur suite jusques dans ce sanctuaire. Ainsi quelquefois de vaillans capitaines élèvent aux honneurs un jeune soldat, parce qu'ils l'ont vu servir enfant sous les tentes de leur général.

Quels devoirs vous m'avez imposés, messieurs ! quelles obligations je contracte ! Ce n'est point ma vaine reconnoissance qui peut justifier votre adoption ; ce n'est point cet amour du beau que j'ai puisé dans vos ouvrages, ni ce stérile desir d'approcher de ce que j'admire. Il faut d'autres titres, sans doute, pour oser s'asseoir sans effroi à cette place que tant de grands hommes ont occupée ; pour oser porter mes regards sur ces murs sacrés où les ombres illustres de l'immortel Richelieu, du vertueux Séguier, du plus magnanime de nos rois, semblent, toujours attentives, juger sévèrement chacun de vos choix. Que dis-je ? ai-je besoin de porter si loin ma vue ? Cette place vide, ce triste deuil qui doit si long-temps obscurcir vos fêtes, votre douleur muette et profonde, tout me dit assez que vos pertes sont irréparables. Il vient de vous être ravi ce génie vaste et pro-

Digitized by Google

fond qui, embrassant l'immensité de la nature, trouva dans son imagination autant de trésors que dans son modèle; se lança d'un vol rapide par-delà les bornes de notre univers; et, non content d'avoir pénétré tous les secrets du présent, voulut encore arracher le voile qui couvre le présent et le passé; à qui toutes les nations éclairées venoient soumettre leurs doutes, et apporter en tribut leurs découvertes nouvelles, comme au seul homme qui pût interpréter l'immortel écrivain, dont la vie peut être comptée au nombre des époques de la nature.

Votre présence, messieurs, peut seule adoucir nos regrets. Redoutable pour moi seul, elle est rassurante pour la nation. Comme Français, je m'enorgueillis en regardant ceux qui nous restent; comme votre confrère, je tremble en contemplant ceux qui m'adoptent. Là, c'est le rival de Shakespear; ici, l'émule de Tacite; ici, l'éloquent défenseur de l'humanité souffrante, à qui les sciences doivent des lumières, à qui le pauvre devra des asyles; là, ce confident de la nature, qui sut nous tracer de la même main les amours naïfs de

la jeune Rose, et l'adorable caractère du Philosophe sans le savoir ; à qui son ame seule apprit l'art d'émouvoir les cœurs, et qui possède ce talent si sûr, comme son Philosophe possède ses vertus sans effort et sans vanité. Par-tout je vois des titres de gloire, et chacun de vous me fait mesurer avec effroi l'intervalle qui me sépare de lui.

Mais c'est au milieu de ces frayeurs mêmes, que j'éprouve de nouveaux bienfaits de mon amour pour le travail. Oui, je redoublerai d'efforts : oui, je prends ici l'engagement de consacrer ma vie entière à mériter ce beau jour, de tout employer, de tout tenter pour me rendre digne du titre dont vous m'avez honoré. En sortant de ce triomphe, je rentre dans la carrière ; et, la couronne sur le front, je vais combattre avec plus d'ardeur que s'il falloit encore l'obtenir.

Guidé par vous, messieurs, je le trouverai peut-être ce naturel aimable, cette simplicité touchante, cette délicatesse de sentimens que j'ai toujours non pas cherchée, mais desiré de rencontrer. Vous remplacez le maître qui devoit m'apprendre ces heureux secrets, ce-

Digitized by Google

lui qui daigna sourire aux foibles sons de ma flûte pastorale, et diriger mes premiers pas dans la carrière qu'il avoit parcourue avec tant de gloire. Par quelle fatalité m'a-t-il fallu déplorer sa perte, au moment même où votre bienfait répandoit la joie dans mon ame? Le bonheur n'est jamais sans mélange: j'ai perdu Gessner quand vous m'adoptiez. Les félicitations de mes amis ont été troublées par les plaintes dont retentissent les monts helvétiques, par les regrets de tous les cœurs sensibles, qui redemandent Gessner à ces plaines, à ces vallons qu'il a dépeints tant de fois; à ce printemps qui renaît sans lui, et qu'il ne chantera plus. Ah! quoiqu'il ne fût pas Français, quoiqu'il ne tint à cette académie que par ses talens et par ses vertus, qu'il me soit permis, au milieu de vous, de lui offrir mon tribut de respect, d'admiration. Que mes nouveaux bienfaiteurs me pardonnent la reconnoissance, et me laissent jeter de loin quelques fleurs sur le tombeau de mon ami; sur ce tombeau où la piété filiale, la tendresse paternelle, la discrète amitié, l'amour pur et timide, pleurent ensemble leur poète,

le chantre d'Abel, de Daphnis, le peintre aimable des mœurs antiques. Celui dont les Idylles touchantes laissent toujours au fond de l'ame ou une tendre mélancolie, ou le desir de faire une bonne action, ne peut être étranger pour vous : en quelques lieux que le hasard les ait placés, tous les grands talens, tous les cœurs vertueux sont frères ; ils ressemblent à ces fleurs brillantes qui, dispersées dans tout l'univers, ne forment pourtant qu'une seule famille.

Digitized by Google

FABLES.

FABLE PREMIÈRE.

L'Enfant et le Dattier.

Non loin des rochers de l'Atlas,
Au milieu des déserts, où cent tribus errantes
Promènent au hasard leurs chameaux et leurs tentes,
Un jour, certain enfant précipitoit ses pas.
C'étoit le jeune fils de quelque Musulmane
Qui s'en alloit en caravane.
Quand sa mère dormoit, il couroit le pays.
Dans un ravin profond, loin de l'aride plaine,
Notre enfant trouve une fontaine,
Auprès, un beau dattier tout couvert de ses fruits.
O quel bonheur! dit-il, ces dattes, cette eau claire,
M'appartiennent; sans moi, dans ce lieu solitaire,
Ces trésors cachés, inconnus,
Demeuroient à jamais perdus.
Je les ai découverts, ils sont ma récompense.
Parlant ainsi, l'enfant vers le dattier s'élance,
Et jusqu'à son sommet tâche de se hisser.
L'entreprise étoit périlleuse;
L'écorce tantôt nue, et tantôt raboteuse,
Lui déchiroit les mains ou les faisoit glisser.
Deux fois il retomba; mais, d'une ardeur nouvelle,

Digitized by Google

Il recommence de plus belle,
Et parvient, enfin, haletant,
A ces fruits qu'il desiroit tant.
Il se jette alors sur les dattes,
Se tenant d'une main, de l'autre fourrageant,
Et mangeant
Sans choisir les plus délicates.
Tout-à-coup voilà notre enfant
Qui réfléchit et qui descend.
Il court chercher sa bonne mère,
Prend avec lui son jeune frère,
Les conduit au dattier. Le cadet incliné,
S'appuyant au tronc qu'il embrasse,
Présente son dos à l'aîné ;
L'autre y monte, et de cette place,
Libre de ses deux bras, sans efforts, sans danger,
Cueille et jette les fruits ; la mère les ramasse,
Puis sur un linge blanc prend soin de les ranger.
La récolte achevée, et la nappe étant mise,
Les deux frères tranquillement,
Souriant à leur mère au milieu d'eux assise,
Viennent au bord de l'eau faire un repas charmant.

De la société ceci nous peint l'image :
Je ne connois de bien que ceux que l'on partage.
Cœurs dignes de sentir le prix de l'amitié,
Retenez cet ancien adage :
Le tout ne vaut pas la moitié.

Digitized by Google

FABLE II.

Le Chat et le Moineau.

La prudence est bonne de soi ;
Mais la pousser trop loin est une duperie :
L'exemple suivant en fait foi.
Des moineaux habitoient dans une métairie.
Un beau champ de millet, voisin de la maison,
Leur donnoit du grain à foison.
Ces moineaux dans le champ passoient toute leur vie
Occupés de gruger les épis de millet.
Le vieux chat du logis les guettoit d'ordinaire,
Tournoit et retournoit ; mais il avoit beau faire ;
Sitôt qu'il paroissoit, la bande s'envoloit.
Comment les attraper ? Notre vieux chat y songe,
Médite, fouille en son cerveau,
Et trouve un tour tout neuf. Il va tremper dans l'eau
Sa patte dont il fait éponge.
Dans du millet en grain aussitôt il la plonge ;
Le grain s'attache tout autour.
Alors à cloche-pied, sans bruit, par un détour,
Il va gagner le champ, s'y couche
La patte en l'air et sur le dos,
Ne bougeant non plus qu'une souche.
Sa patte ressembloit à l'épi le plus gros ;
L'oiseau s'y méprenoit, il approchoit sans crainte,

Venoit pour becqueter, de l'autre patte : Crac !
Voilà mon oiseau dans le sac.
Il en prit vingt par cette feinte.
Un moineau s'apperçoit du piège scélérat,
Et prudemment fuit la machine;
Mais dès ce jour il s'imagine
Que chaque épi de grain étoit patte de chat.
Au fond de son trou solitaire
Il se retire, et plus n'en sort,
Supporte la faim, la misère,
Et meurt pour éviter la mort.

Digitized by Google

FABLE III.

Le Roi de Perse.

Un roi de Perse certain jour
Chassoit avec toute sa cour ;
Il eut soif, et dans cette plaine
On ne trouvoit point de fontaine.
Près de là seulement étoit un grand jardin
Rempli de beaux cédras, d'oranges, de raisin :
A Dieu ne plaise que j'en mange !
Dit le roi, ce jardin courroit trop de danger :
Si je me permettois d'y cueillir une orange,
Mes visirs aussitôt mangeroient le verger.

Digitized by Google

FABLE IV.

Le Linot.

Une linotte avoit un fils
Qu'elle adoroit selon l'usage ;
C'étoit l'unique fruit du plus doux mariage,
Et le plus beau linot qui fût dans le pays.
Sa mère en étoit folle, et tous les témoignages
Que peuvent inventer la tendresse et l'amour
Étoient pour cet enfant épuisés chaque jour.
Notre jeune linot, fier de ces avantages,
Se croyoit un phénix, prenoit l'air suffisant,
Tranchoit du petit important
Avec les oiseaux de son âge ;
Persifloit la mésange ou bien le roitelet,
Donnoit à chacun son paquet,
Et se faisoit haïr de tout le voisinage.
Sa mère lui disoit : Mon cher fils, sois plus sage,
Plus modeste sur-tout. Hélas ! je conçois bien
Les dons, les qualités qui furent ton partage ;
Mais feignons de n'en savoir rien,
Pour qu'on les aime davantage.
A tout cela notre linot
Répondoit par quelque bon mot ;
La mère en gémissoit dans le fond de son ame.
Un vieux merle, ami de la dame,

Digitized by Google

Lui dit : Laissez aller votre fils au grand bois,
Je vous réponds qu'avant un mois
Il sera sans défauts. Vous jugez des alarmes
De la mère, qui pleure et frémit du danger;
Mais le jeune linot brûloit de voyager :
Il partit donc malgré ses larmes.
A peine est-il dans la forêt,
Que notre petit personnage
Du pivert entend le ramage,
Et se moque de son fausset.
Le pivert, qui prit mal cette plaisanterie,
Vient à bons coups de bec plumer le persifleur;
Et, deux jours après, une pie
Le dégoûte à jamais du métier de railleur.
Il lui restoit encor la vanité secrète
De se croire excellent chanteur;
Le rossignol et la fauvette
Le guérirent de son erreur.
Bref, il retourna chez sa mère,
Doux, poli, modeste et charmant.

Ainsi l'adversité fit, dans un seul moment,
Ce que tant de leçons n'avoient jamais pu faire.

Digitized by Google

FABLE V.

Le Perroquet confiant.

CELA *ne sera rien*, disent certaines gens,
Lorsque la tempête est prochaine,
Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne?
Pourquoi? Pour l'éviter, s'il en est encor temps.
Un capitaine de navire,
Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer malgré le vent.
Le pilote avoit beau lui dire
Qu'il risquoit sa vie et son bien,
Notre homme ne faisoit qu'en rire,
Et répétoit toujours : *Cela ne sera rien.*
Un perroquet de l'équipage,
A force d'entendre ces mots,
Les retint, et les dit pendant tout le voyage.
Le navire égaré voguoit au gré des flots,
Quand un calme plat vous l'arrête.
Les vivres tiroient à leur fin;
Point de terre voisine, et bientôt plus de pain.
Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète;
Notre capitaine se tait.
Cela ne sera rien, crioit le perroquet.
Le calme continue; on vit vaille que vaille,

Digitized by Google

Il ne reste plus de volaille :
On mange les oiseaux, triste et dernier moyen !
Perruches, cardinaux, catakois, tout y passe ;
Le perroquet, la tête basse,
Disoit plus doucement : *Cela ne sera rien.*
Il pouvoit encor fuir, sa cage étoit trouée ;
Il attendit, il fut étranglé bel et bien,
Et, mourant, il crioit d'une voix enrouée :
Cela.... Cela ne sera rien.

Digitized by Google

FABLE VI.

L'Aigle et la Colombe.

A MADAME DE MONTESSON.

O vous qui sans esprit plairiez par vos attraits,
Et de qui l'esprit seul suffiroit pour séduire,
Vous qui du blond Phébus savez toucher la lyre,
Et de l'amour lancer les traits,
Toute louable que vous êtes,
Je ne vous louerai point; allez, rassurez-vous :
Ce seroit vous mettre en courroux,
Je le sais; cependant les belles, les poètes
Aiment assez l'encens; vous êtes tout cela,
Et vous ne l'aimez point : j'en resterai donc là;
Mais, ne vous fâchez pas, si j'ose
Parler toujours de vous en parlant d'autre chose.

Un aigle, fils des rois de l'empire de l'air,
Sur le soleil fixant sa vue,
Ne vivoit, ne planoit qu'au-delà de la nue,
Et ne se reposoit qu'aux pieds de Jupiter.
Cet aigle s'ennuyoit; le soleil et l'olympe,
Lorsque sans cesse l'on y grimpe,
Finissent par être ennuyeux.
Notre aigle donc, lassé des cieux,

Digitized by Google

Descend sur un rocher; près de lui vient se rendre
Une blanche colombe, aux yeux doux, à l'air tendre,
Et dont le seul aspect faisoit passer au cœur
Ce calme qui toujours annonce le bonheur.
L'aigle s'approche d'elle, et, plein de confiance,
Lui raconte son déplaisir.
La colombe répond : Petite est ma science,
Mais je crois cependant que je peux vous guérir;
Daignez me suivre dans la plaine.
Elle dit, l'aigle part. La colombe le mène
Dans les vallons fleuris, au bord des clairs ruisseaux,
Lui montre mille objets nouveaux,
Le fait reposer sous l'ombrage,
Ensuite le conduit sur de rians côteaux,
Et puis le ramène au bocage,
Où du rossignol le ramage
Faisoit retentir les échos :
Ce n'est tout, elle sait encore
Doubler chaque plaisir de son royal amant
Par le charme du sentiment :
De plus en plus, l'aigle l'adore;
Bientôt ils s'unissent tous deux;
Leur félicité s'en augmente;
Et, lorsque notre aigle amoureux
Vouloit remercier son épouse charmante
D'avoir enfin trouvé l'art de le rendre heureux,
Il lui disoit, d'une voix attendrie :
Le bonheur n'est pas dans les cieux;
Il est près d'une bonne amie.

FABLE VII.

Le Lion et le Léopard.

Un valeureux lion, roi d'une immense plaine,
Desiroit de la terre une plus grande part,
Et vouloit conquérir une forêt prochaine,
Héritage d'un léopard.
L'attaquer n'étoit pas chose bien difficile;
Mais le lion craignoit les panthères, les ours,
Qui se trouvoient placés juste entre les deux cours.
Voici comment s'y prit notre monarque habile:
Au jeune léopard, sous prétexte d'honneur,
Il députe un ambassadeur;
C'étoit un vieux renard. Admis à l'audience,
Du jeune roi d'abord il vante la prudence,
Son amour pour la paix, sa bonté, sa douceur,
Sa justice et sa bienfaisance;
Puis, au nom du lion, propose une alliance
Pour exterminer tout voisin
Qui méconnoîtra leur puissance.
Le léopard accepte; et, dès le lendemain,
Nos deux héros, sur leurs frontières,
Mangent, à qui mieux mieux, les ours et les panthères:
Cela fut bientôt fait; mais, quand les rois amis,
Partageant le pays conquis,

Digitized by Google

Fixèrent leurs bornes nouvelles,
Il s'éleva quelques querelles :
Le léopard lésé se plaignit du lion;
Celui-ci montra sa denture
Pour prouver qu'il avoit raison :
Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure
Fut le trépas du léopard :
Il apprit alors, un peu tard,
Que, contre les lions, les meilleures barrières
Sont les petits états des ours et des panthères.

Digitized by Google

FABLE VIII.

Le Coq fanfaron.

Il fait bon battre un glorieux,
Des revers qu'il éprouve il est toujours joyeux,
Toujours sa vanité trouve dans sa défaite
Un moyen d'être satisfaite.

Un coq, sans force et sans talent,
Jouissoit, on ne sait comment,
D'une certaine renommée.
Cela se voit, dit-on, chez la gent emplumée
Et chez d'autres encor. Insolent comme un sot,
Notre coq traita mal un poulet de mérite.
La jeunesse aisément s'irrite;
Le poulet offensé le provoque aussitôt,
Et le cou tout gonflé sur lui se précipite.
Dans l'instant le coq orgueilleux
Est battu, déplumé, reçoit mainte blessure;
Et, si l'on n'eût fini ce combat dangereux,
Sa mort terminoit l'aventure.
Quand le poulet fut loin, le coq, en s'épluchant,
Disoit: Cet enfant-là m'a montré du courage;
J'ai beaucoup ménagé son âge,
Mais de lui je suis fort content.
Un coq, vieux et cassé, témoin de cette histoire,

Digitized by Google

La répandit et s'en moqua.
Notre fanfaron l'attaqua,
Croyant facilement remporter la victoire.
Le brave vétéran, de lui trop mal connu,
En quatre coups de bec lui partage la crête,
Le dépouille en entier des pieds jusqu'à la tête,
Et le laisse là presque nu.
Alors notre coq, sans se plaindre,
Dit: C'est un bon vieillard; j'en ai bien peu souffert:
Mais je le trouve encore vert;
Et, dans son jeune temps, il devoit être à craindre.

FABLE IX.

L'Aigle et le Hibou.

A DUCIS.

L'OISEAU qui porte le tonnerre,
Disgracié, banni du céleste séjour,
Par une cabale de cour,
S'en vint habiter sur la terre :
Il erroit dans les bois, songeant à son malheur,
Triste, dégoûté de la vie,
Malade de la maladie
Que laïsse après soi la grandeur.
Un vieux hibou, du creux d'un hêtre,
L'entend gémir, se met à sa fenêtre,
Et lui prouve bientôt que la félicité
Consiste dans trois points : Travail, paix et santé.
L'aigle est touché de ce langage :
Mon frère, répond-il, (les aigles sont polis
Lorsqu'ils sont malheureux) que je vous trouve sage!
Combien votre raison, vos excellens avis,
M'inspirent le desir de vous voir davantage,
De vous imiter, si je puis !
Minerve, en vous plaçant sur sa tête divine,

Digitized by Google

Connoissoit bien tout votre prix ;
C'est avec elle, j'imagine,
Que vous en avez tant appris.
Non, répond le hibou, j'ai bien peu de science ;
Mais je sais me suffire, et j'aime le silence,
L'obscurité sur-tout. Quand je vois des oiseaux
Se disputer entr'eux la force, le courage,
Ou la beauté du chant, ou celle du plumage,
Je ne me mêle point parmi tant de rivaux,
Et me tiens dans mon hermitage.
Si malheureusement, le matin, dans le bois,
Quelqu'étourneau bavard, quelque méchante pie
M'apperçoit, aussitôt leurs glapissantes voix
Appellent de par-tout une troupe étourdie,
Qui me poursuit et m'injurie :
Je souffre, je me tais ; et, dans ce chamaillis,
Seul, de sang froid et sans colère,
M'esquivant doucement de taillis en taillis,
Je regagne à la fin ma retraite si chère.
Là, solitaire et libre, oubliant tous mes maux,
Je laisse les soucis, les craintes à la porte ;
Voilà tout mon savoir : *Je m'abstiens, je supporte ;*
La sagesse est dans ces deux mots.

Tu me l'as dit cent fois, cher Ducis, tes ouvrages,
Tes beaux vers, tes nombreux succès
Ne sont rien à tes yeux, auprès de cette paix
Que l'innocence donne aux sages.
Quand, de l'Eschyle anglais heureux imitateur,

Je te vois, d'une main hardie,
Porter sur la scène agrandie
Les crimes de Machbeth, de Léar le malheur,
La gloire est un besoin pour ton ame attendrie;
Mais elle est un fardeau pour ton sensible cœur.
Seul, au fond d'un désert, au bord d'une onde pure,
Tu ne veux que ta lyre, un saule et la nature :
Le vain desir d'être oublié
T'occupe et te charme sans cesse;
Ah! souffre au moins que l'amitié
Trompe en ce seul point ta sagesse.

FABLE X.

Le Poisson volant.

CERTAIN poisson volant, mécontent de son sort,
Disoit à sa vieille grand'mère :
Je ne sais comment je dois faire
Pour me préserver de la mort.
De nos aigles marins je redoute la serre
Quand je m'élève dans les airs;
Et les requins me font la guerre
Quand je me plonge au fond des mers.
La vieille lui répond : Mon enfant, dans ce monde,
Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin,
Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
En nageant près de l'air, et volant près de l'onde.

Digitized by Google

ROSALBA,

NOUVELLE SICILIENNE.

Depuis que, dans notre France, on s'est mis à philosopher, à mêler par-tout du raisonnement, à ne vouloir croire que le vrai, la magie et bien d'autres choses ont infiniment perdu de leur prix. Les sortiléges, les philtres, les enchantemens, si célèbres autrefois, si redoutés de nos aïeux, n'ont presque plus aucun crédit. On se moque des bohémiens qui disent la bonne aventure, des bergers qui donnent des sorts; on ne va guères plus chez les tireuses de cartes; on rit même de celles qui, plus habiles, lisent l'avenir dans un blanc d'œuf, ou dans du marc de café : on en rit; moi, je n'en ris pas. Sans vouloir rapporter ici une foule d'histoires attestées par mille témoins, je vois arriver tous les jours des événemens qui me démontrent la vérité de la magie. Par exemple, lorsque deux amans, que l'absence, les persécutions, les obstacles de toute espèce, n'avoient rendus que plus passionnés, sont

enfin parvenus, par leur longue constance, à serrer les nœuds de l'hymen, et que tout-à-coup, dégoûtés l'un de l'autre, ils deviennent infidèles, aussitôt que la fidélité leur est ordonnée; dira-t-on qu'il n'y a point là de la magie? Lorsqu'une veuve désolée, prête à mourir de sa douleur sur la tombe de son époux, et qui fait craindre à tous ses amis que son désespoir ne finisse par aliéner sa raison, retrouve en un moment cette raison perdue, à l'aspect d'un beau jeune homme, et qu'essuyant les pleurs dont elle est noyée, elle remet dans les mains du consolateur sa cassette dont il a grand soin, son bonheur dont il ne se soucie guères; n'est-il pas évident que c'est l'effet de quelque philtre? Oui, sans doute; et cent traits pareils viendroient à l'appui de mon assertion. Aussi l'Espagne, l'Italie, la Sicile conservent-elles un tribunal chargé de sévir contre les sorcières et les magiciens; preuve nouvelle que leur art n'est pas aussi chimérique qu'on le dit. On en pourra juger encore par cette anecdote très-véritable, que je tiens de témoins oculaires.

ROSALBA naquit à Palerme d'une fa-

Digitized by Google

mille illustre et puissante. La fortune fit beaucoup pour elle, la nature fit encore plus. Dès son enfance, sa beauté naissante, sa grace, sa douceur, son esprit, la rendoient l'idole d'un père dont elle étoit l'unique enfant. L'éducation la plus soignée, les maitres les plus habiles, développèrent les heureux talens que Rosalba reçut du ciel. A quatorze ans, elle effaçoit déjà toutes les beautés siciliennes; elle entendoit et parloit la langue de Racine, celle de Pope, celle de Cervantes, et même un peu celle de Gessner; elle faisoit des vers qu'elle ne montroit qu'à son père, et d'autres que son père en eussent été contens; elle chantoit les airs de Léo, avec une voix plus touchante que celle de la fameuse Faustine; et, lorsqu'elle s'accompagnoit de la harpe, les cardinaux, les prélats, qui se connoissoient le mieux en musique, convenoient que les anges du ciel ne pouvoient surpasser Rosalba.

A tant d'attraits, à tant de talens, la jeune Rosalba joignoit cent mille ducats de rente. On juge qu'elle fut recherchée par les premiers seigneurs de Sicile. Le vieux comte de Scanzano, son père, assez sage pour imaginer

qu'un mariage brillant n'est pas toujours un mariage heureux, se garda bien de calculer les titres ou les richesses de ceux qui lui demandoient sa fille. Il ne voulut en protéger aucun; et, se contentant de les admettre chez lui, dans les concerts, dans les bals qu'il donnoit souvent, ce bon père laissa Rosalba maîtresse absolue de son choix.

Rosalba fut long-temps incertaine. Elle étoit née tendre, vive, passionnée comme une Sicilienne; mais elle avoit à peine seize ans, et son cœur, qui lui parloit déjà, ne s'expliquoit encore pour personne. Cependant ses yeux avoient distingué le jeune duc de Castellamare. Une taille haute, svelte, une belle figure, de l'esprit, de la valeur, un grand nom et dix-neuf ans, donnoient au duc de l'avantage sur des rivaux plus sages que lui. Privé de ses parens au berceau, la liberté dont il avoit joui de trop bonne heure pouvoit excuser les écarts d'une jeunesse impétueuse. D'ailleurs ces écarts étoient ignorés; et le comte de Scanzano, qui l'avoit vu d'abord avec répugnance briguer la main de Rosalba, s'apperçut à peine qu'il étoit préféré qu'il le préféra lui-même. Il parla le premier du

Digitized by Google

duc ; il en fit un pompeux éloge, et suivit, dans cette occasion, l'usage, où il étoit dès long-temps, de conseiller toujours à sa fille ce qu'il avoit deviné qui lui plaisoit davantage.

Le mariage fut bientôt conclu. Le comte de Scanzano le célébra par des fêtes magnifiques. La jeune duchesse parut à la cour du vice-roi, dont elle devint le plus bel ornement. On ne parloit que de ses charmes ; on enviait le destin du duc. L'heureuse Rosalba se livroit aux plaisirs de toute espèce qui remplissoient et varioient ses instans. Jeune, belle, riche, adorée, elle voyoit devant elle une longue carrière de félicité. Son époux n'étoit occupé que de l'aimer ; tout ce qui l'entouroit ne songeoit qu'à lui plaire ; et son vieux père, transporté de joie, remercioit tout haut le ciel, embrassoit son gendre, contemploit sa fille, et s'applaudissoit d'être sûr de mourir avant qu'aucun événement pût venir troubler son bonheur.

Six mois après cet hyménée, ce bonheur n'étoit déjà plus. Le duc, entraîné par les dangereux amis corrupteurs de sa jeunesse, reprit le goût des tristes plaisirs qu'il avoit

quittés sans y renoncer. Il abandonna son épouse, pour lui donner d'indignes rivales. D'abord il prit soin de cacher les outrages faits à l'amour ; mais, bientôt perdant toute retenue, il prodigua ses trésors aux vils objets de ses feux passagers ; il publia lui-même ses désordres, et sembla tirer vanité du prix qu'il mettoit à son abjection.

La malheureuse Rosalba n'eut pas besoin d'être instruite par ces personnes officieuses qui se plaisent à déchirer le cœur des épouses délaissées. Elle aimoit le duc, elle s'apperçut aussitôt que lui de son changement. Dévorant en secret ses larmes, cachant sa douleur à tous les regards, elle s'occupa sur-tout de tromper les yeux de son père, d'épargner au tendre vieillard un chagrin qui l'eût mis au tombeau. Feignant devant lui d'être heureuse, souriant quand les pleurs l'étouffoient, elle excusoit les fréquentes absences du duc, lorsque le vieux comte s'en plaignoit ; elle leur trouvoit des motifs ; elle inventoit des prétextes à sa solitude profonde, à sa santé qui dépérissoit. Ce bon père ne la croyoit point ; mais il faisoit semblant de la croire ; il lui déroboit à son tour ses alarmes, ses

Digitized by Google

inquiétudes ; et tous deux, craignant de se dire ce qui se passoit dans leurs ames, se trompoient par délicatesse.

Rosalba n'avoit qu'une amie, confidente de tous ses secrets. Cette amie, qui s'appeloit Laure, étoit sa plus fidelle domestique. Mieux instruite que sa maîtresse des désordres du jeune duc, désespérant de le voir jamais revenir à son épouse, Laure avoit tenté plusieurs fois d'éteindre, ou du moins d'affoiblir la passion de la duchesse. Elle l'avoit exhortée à vivre enfin pour elle-même, pour son père, pour l'amitié. Rosalba ne pouvoit suivre ce conseil : le besoin d'aimer, le plaisir si doux d'accorder son devoir et son penchant, cette reconnoissance involontaire qu'une jeune fille innocente éprouve pour le premier homme qui lui fit connoître l'amour, tout venoit enflammer le cœur de Rosalba, tout lui rendoit cher un époux coupable. Elle s'attribua la cause de son malheur ; elle se reprocha d'avoir cru qu'il suffisoit de toujours aimer pour être toujours aimable, d'avoir négligé, depuis son hymen, ces talens qu'elle estimoit peu, mais qui séduisent, qui flattent, et retiennent souvent plus que la constance,

Digitized by Google

l'amant qu'ils rendent orgueilleux. Rosalba se para davantage, elle trouva le secret de s'embellir; elle reprit sa harpe, ses chants, et fit verser des pleurs à son père, en chantant les beaux vers du Tasse, où Armide rappelle Renaud. Ses efforts furent inutiles : sa douceur, sa patience, ses tendres soins, ne touchèrent point son époux. Livré à ses honteux égaremens, passant les jours et les nuits loin de sa maison, loin de la duchesse, à peine il la voyoit quelques instans, à-peine apprenoit-il par les autres, jusqu'à quel point de perfection elle portoit ces talens enchanteurs qu'elle ne cultivoit que pour lui.

Enfin, réduite au désespoir, Rosalba desiroit la mort, et Laure commençoit à craindre que la douleur ne terminât sa vie. Ma chère maîtresse, lui dit-elle un jour, puisqu'il n'est pas en votre pouvoir de vous guérir d'une passion funeste qui vous conduit au cercueil, puisque vous avez épuisé, pour ramener un ingrat, tout ce que l'amour et la vertu ont de plus fort, de plus touchant; il faut, plutôt que de mourir, avoir recours à d'autres moyens. Je connois une vieille Juive, établie à Palerme depuis deux ans, et célèbre

Digitized by Google

par ses sortiléges, surtout par les philtres qu'elle compose; nos prétendus esprits forts se moquent des prodiges qu'elle opère, et ne veulent pas y croire; mais, moi, grace au ciel, je crois tout, et je ne puis douter de ce que j'ai vu. Vous vous rappelez cette jeune Lisbette qui venoit vous vendre des gazes l'hiver dernier, et qui sembloit vous intéresser. Elle étoit sage autant que belle; elle demeuroit chez ma sœur, qui m'a répété mille fois qu'elle étoit l'exemple de tout le quartier. Un jeune seigneur la vit à l'église, il osa lui parler d'amour. Lisbette ne l'écouta point, lui renvoya ses lettres cachetées, évita par-tout sa rencontre. L'amant rebuté courut implorer les secours de la vieille Juive, lui raconta ses chagrins, lui fit un fort beau présent. La sorcière remit dans ses mains une petite bougie verte, qu'elle lui dit d'allumer toutes les fois qu'il desireroit de voir l'objet de son amour. J'ignore si cette nuit même il alluma la bougie verte; mais je sais que, depuis ce temps, Lisbette, toutes les nuits, s'en va seule chez son amant, d'où elle ne revient qu'à l'aube du jour. Ma sœur, après s'en être assurée, a voulu lui faire quelques

Digitized by Google

reproches; mais la pauvre Lisbette l'a désarmée, en lui contant ingénuement qu'aussitôt qu'elle est endormie, elle se relève, s'habille par une force surnaturelle, sort de la maison sans le vouloir, et s'en va trouver, malgré elle, le jeune seigneur qu'elle n'aime point du tout. Là, dit-elle, est une bougie verte qui brûle sans se consumer, et qui s'éteint avec bruit aussitôt que le jour paroît. Alors je reprends ma raison, je crois sortir d'un rêve terrible, et je reviens chez moi, baignée de larmes.

Vous devez juger, ma chère maîtresse, par ce récit qui n'est que trop vrai, de la force des enchantemens de cette Juive. Pourquoi ne pas la consulter? Si vous desirez n'être point connue, déguisez-vous, prenez mes habits; si vous craignez d'aller chez elle, je me charge de vous l'amener.

La duchesse écouta Laure avec un triste souris : elle rejeta son offre, et ne voulut point d'un remède que son esprit, sa raison lui présentoient comme insensé. Mais, quand on aime, l'esprit, la raison, ne servent pas à grand'chose, et rien ne paroît insensé lorsqu'il s'agit de parvenir à plaire. Rosalba

Digitized by Google

rêvoit à la Juive. Son imagination, naturellement ardente, s'enflammoit encore par l'amour. Crédule, puisqu'elle étoit tendre, elle payoit aux mœurs de son pays le tribut de superstition que toute Sicilienne leur doit; elle n'avoit plus d'espoir; Laure lui contoit chaque jour un nouveau miracle de la sorcière. Rosalba, décidée enfin, dit à Laure de l'aller chercher.

La vieille ne vint qu'à la nuit. Elle fut introduite avec mystère dans un appartement secret, éclairé de peu de bougies. La duchesse s'y rend aussitôt, accompagnée de la seule Laure : elle pensa reculer d'effroi, à l'aspect d'une petite figure, courbée sur un bâton d'épine noire, et vêtue d'une robe garance, que nouoit une ceinture jaune. Sur sa tête, qui trembloit toujours, une vieille cape avancée cachoit à peine quelques cheveux gris. Un os pointu, couvert de peau sèche, qui jadis avoit été son nez, venoit joindre un autre os semblable qui servoit encore de menton. Ses yeux ardens, quoique éraillés, étoient surmontés de quelques cils blancs, et deux cavités ridées marquoient la place où furent ses joues.

Digitized by Google

La duchesse, après s'être remise de sa frayeur, fit asseoir la pythonisse; et, sans chercher à lui rien déguiser : J'adore mon époux, dit-elle, en répandant quelques larmes, il m'a aimée, oui, je suis sûre qu'il m'a aimée. Il m'abandonne à présent pour de vils objets indignes de lui; si vous pouvez le ramener à moi, si vous pouvez me le rendre comme il étoit aux jours de mon bonheur, mon or, mes diamans, tout ce que je possède vous appartient.

La sorcière baissa la tête, fronça ses sourcils blancs, et se frotta le front avec une main desséchée. Après un moment de silence, madame, dit-elle d'une voix enrouée, j'ai des philtres dont l'effet est sûr pour ramener les amans; mais je n'en connois guères d'assez forts pour les maris. Cependant, l'hiver dernier, je fus appelée par une jeune princesse qui se trouvoit dans votre position. Son époux étoit amoureux d'une cantatrice romaine, assez laide, et sur le retour. J'essayai deux philtres en vain. Surprise de les voir sans succès, je me doutai que la cantatrice se mêloit aussi de magie, et qu'elle employoit de son côté des sortiléges qui détruisoient l'effet

Digitized by Google

des miens. Piquée alors de cet amour-propre, qui seul anime les talens, je m'introduisis chez la cantatrice. Je montai jusqu'à son grenier; il étoit fermé par trois portes; vous jugez que je n'avois pas besoin des clefs pour les ouvrir. Parvenue dans ce grenier, j'apperçus bientôt ce qui s'opposoit à mes philtres. Je vis un beau coq enchainé par le cou, par les ailes et par les pattes. Ce coq avoit sur les deux yeux deux lunettes de cuir bouilli, qui le privoient entièrement de la vue. Je ris de pitié. Je saisis le coq, et me contentai seulement de lui ôter ses lunettes. Je revins chez moi, bien certaine que tous mes desirs alloient être remplis. En effet, dans le même instant où le coq cessa d'être aveugle, l'époux de la jeune princesse ne le fut plus pour sa cantatrice. Il la vit, telle qu'elle étoit, laide, vieille, méchante, perfide; et, revoyant aussi son épouse belle, jeune, fidelle, charmante, il en devint plus épris que jamais.

Aujourd'hui nous avons à faire une cure plus difficile. Vous ne pouvez me désigner aucune femme en particulier qui soit aimée de votre époux. Plusieurs le sont à la fois; et mes enchantemens ainsi divisés perdroient

sûrement de leur force. Ne désespérons pourtant point. Je suis maîtresse d'un secret terrible; et, si je pouvois posséder des cheveux coupés par vous-même sur la tête d'un criminel mort au gibet, je serois sûre de vous faire aimer, pour la vie, de celui que vous adorez.

La duchesse frémit à ces paroles, et congédia la sorcière; mais elle n'étoit pas sortie, que Laure courut la rappeler. Rosalba désespérée, après avoir épuisé toutes les offres, toutes les instances, pour qu'elle trouvât d'autres moyens, vaincue enfin par l'opiniâtreté de la Juive qui s'obstinoit à répéter que celui-là seul étoit infaillible, Rosalba finit par lui demander comment elle pourroit parvenir à se procurer ces horribles cheveux. Ecoutez, lui dit la sorcière:

A une demi-lieue de Palerme, sur le chemin de Corlione, est une petite chapelle environnée d'un fossé profond: un pont de bois conduit à la chapelle, autour de laquelle règne en dehors un cordon de pierre de la largeur d'un demi pied. Au dessus de ce cordon, sont suspendus aux murailles les corps des criminels exécutés à Palerme. Ils demeurent là,

Digitized by Google

pour l'exemple, jusqu'à ce qu'ils tombent dans le fossé qui sert de sépulture à leurs débris. Si vous avez assez de courage, ou plutôt assez d'amour, pour aller à cette chapelle, seule, au milieu de la nuit, pour vous avancer sur le cordon de pierre, et couper de votre main gauche les cheveux du premier cadavre qui s'offrira devant vous, je réponds ensuite du reste; mais personne ne doit vous accompagner: il est nécessaire que vous alliez seule, et que ce soit à l'heure de minuit.

Rosalba réfléchit quelques instans; puis, saisissant avec force la main de la vieille Juive, elle lui répondit: J'irai.

Onze heures sonnoient: Rosalba veut sur-le-champ tenter l'entreprise; elle demande sa mante: Laure tremble en la lui donnant. Elle prend une lanterne sourde, s'arme de ciseaux, d'un poignard; ordonne à la sorcière de l'attendre, défend à Laure de la suivre, et s'échappant par une porte du jardin, elle sort aussitôt de la ville, prend le chemin de Corlione, et la voilà dans la campagne, seule, au milieu des ténèbres, marchant d'un pas rapide et ferme, en éloignant toute autre idée que celle de son époux.

Digitized by Google

Elle arrive, voit la chapelle.... Un tremblement la saisit : sans s'arrêter cependant, elle cherche avec sa lanterne l'entrée du pont de bois. Elle le traverse, s'avance ; et, parvenue au cordon de pierre, elle s'arrête pour le regarder à la lueur de son foible flambeau. Ce cordon avoit à-peine un demi-pied de largeur ; il étoit fait en talus, incliné vers le fossé. La duchesse dirige sa lumière, et jette les yeux sur ce précipice : des ossemens blanchis se distinguent à vingt toises au-dessous d'elle.

Rosalba, prête à défaillir, se ranime, fait un effort, pose un pied sur l'étroit cordon ; au second pas, elle chancelle : son premier mouvement est de porter la main pour s'attacher à la muraille.... Sa main rencontre la jambe d'un des cadavres suspendus ; elle la saisit, elle s'y soutient, passe sa lanterne de sa main gauche, dans celle qui serroit cette jambe, prend ses ciseaux ; et, s'élevant sur la pointe de ses pieds mal assurés, elle s'efforce d'arriver à la tête du cadavre pour couper les cheveux dont elle a besoin.

Au milieu de cette horrible occupation, une calèche à six chevaux passe sur la grande route. Dans cette calèche était un jeune

Digitized by Google

homme qui conduisoit deux cantatrices à sa maison de campagne : il apperçoit du chemin l'éclat de la pâle lumière, et distingue bientôt une femme qui sembloit vouloir détacher le corps d'un de ces malheureux. Saisi d'horreur et d'effroi, le jeune homme prend cette femme pour une sorcière qui médite quelque maléfice. Il fait arrêter ses chevaux, sort de la voiture, s'avance ; et superstitieux, même dans la débauche, il crie, d'une voix de tonnerre : Infâme pythonisse, laisse en paix les morts, ou redoute les vivans ; tremble que je n'aille sur l'heure t'arracher ton affreuse proie, et te livrer ensuite au saint office.

Que devint la duchesse à ces paroles ! c'étoit la voix de son époux. Dans sa surprise, dans sa terreur, elle laisse échapper sa lanterne qui tombe, roule, s'éteint ; et l'infortunée, dans l'obscurité, reste suspendue au cadavre, tremblante, respirant à peine, sentant que ses forces vont l'abandonner.

Le duc redouble ses menaces ; il traverse déjà le pont. Obligée enfin de parler, Rosalba, presque mourante, lui dit : Arrêtez, arrêtez, je ne médite point de crime, Dieu et mon cœur m'en sont témoins. N'outragez pas une

Digitized by Google

infortunée qui ne mérite que de la pitié. Surtout, n'avancez pas vers moi, si vous ne voulez qu'à l'instant je me jette dans ce précipice.

A ces mots, à cette voix, le duc reconnoît son épouse; il jette un cri, s'élance vers elle en la nommant, en la suppliant de l'attendre, de se rassurer; il employa même des expressions d'amour que le danger de Rosalba lui arrachoit. Il parvient enfin jusqu'à elle, la saisit, la prend dans ses bras, l'emporte évanouie à sa voiture, dont il fait sortir celles qui l'occupoient; et, revolant vers la ville, glacé de surprise et d'horreur, il arrive à son palais avant que la duchesse ait repris ses sens.

Laure, en revoyant sa maitresse privée de sentiment, entre les bras de son époux, remplit l'air de cris douloureux. Elle la secourt, la rend à la vie, tandis que le duc, hors de lui, ne peut croire à ce qu'il a vu, cherche en vain à le comprendre, et demande qu'on le lui explique. La vieille alors lui dit ces paroles avec une imposante gravité:

Homme insensible et cruel! tombez à genoux devant votre épouse; adorez le divin modèle des cœurs passionnés et constans.

Digitized by Google

Jamais amant, jamais époux ne reçut de marque d'amour plus vive, plus grande, plus forte que celle qu'on vous donne aujourd'hui. Apprenez, ingrat, apprenez ce qu'a fait pour vous Rosalba; rougissez de l'y avoir réduite, et employez votre vie entière à lui payer ce qu'un seul moment vous impose d'obligations.

La Juive alors raconte en détail sa conversation avec la duchesse, et la terrible épreuve qu'elle exigea d'elle. Le duc ne laisse pas finir la vieille; il s'élance aux pieds de sa femme, il verse des pleurs d'admiration, de tendresse, de repentir; il jure de réparer, par une constance éternelle, des égaremens qu'il abhorre; il en demande le pardon, et s'en reconnoît indigne. La tendre Rosalba le relève avec un douloureux sourire; elle le presse contre son sein, baigne son visage de larmes de joie; et tous deux, parlant à la fois de reconnoissance, se rendent grace mutuellement du bonheur qu'ils vont se devoir.

Depuis ce moment, le jeune Castellamare, abandonnant les faux amis qui n'avoient pu tout-à-fait le corrompre, heureux d'une félicité qu'il n'avoit pas encore connue, de celle que donnent la vertu, l'amour épuré, la paix

avec son cœur; Castellamare, toujours plus épris, toujours plus aimé de Rosalba, coula des jours sans nuage entre sa fidelle épouse, les enfans qu'elle lui donna, et le bon vieillard Scanzano. La Juive, riche des dons que lui prodigua la duchesse, renonça, par ses conseils, à son dangereux métier; elle avoua même depuis, qu'en proposant à Rosalba d'aller à cette chapelle, elle savoit que tous les soirs le duc y passoit vers minuit. Elle avoit peut-être compté sur l'effet de cette rencontre, ce qui ne diminue point la gloire de son succès, et ne peut altérer la foi que nous devons tous aux sorcières.

FIN.

Digitized by Google

GUILLAUME TELL.

Digitized by Google

Digitized by Google

GUILLAUME TELL,

OU

LA SUISSE LIBRE.

LIVRE PREMIER.

Amis de la liberté, cœurs magnanimes, ames tendres, vous qui savez mourir pour votre indépendance, et qui ne voulez vivre que pour vos frères, prêtez l'oreille à mes accens. Venez entendre comment un seul homme, né dans un pays sauvage, au milieu d'un peuple courbé sous la verge d'un oppresseur, parvint par son seul courage à relever ce peuple abattu, à lui donner un nouvel être, à l'instruire enfin de ses droits; droits sacrés, inaliénables, que la nature avoit révélés, mais dont l'ignorance et le despotisme firent si long-temps un secret. Cet homme, fils de la nature, proclama les lois de sa mère, s'arma pour les soutenir, réveilla

Digitized by Google

ses compatriotes endormis sous le poids des fers, mit dans leurs mains le soc des charrues changé par lui en glaive des héros, vainquit, dispersa les cohortes que lui opposoient les tyrans, et, dans un siècle barbare, dans des rochers presque inhabitables, sut fonder une retraite à ces deux filles du ciel, consolatrices de la terre, à la raison, à la vertu.

Je ne t'invoque point aujourd'hui, ô divine poésie, toi que j'adorai dès l'enfance, toi dont les mensonges brillans firent ma félicité. Garde tes pinceaux enchanteurs pour les héros dont les images ont besoin d'être embellies. Tes ornemens dépareroient celui que je veux célébrer; tes guirlandes ne conviendroient point à son visage sévère; son regard serein, mais terrible, s'adouciroit trop devant toi. Crains de toucher à sa pompe agreste; laisse-lui son habit de bure, laisse-lui son arc de cormier; qu'il marche seul à travers les roes, sur le bord des torrens bleuâtres. Suis-le de loin en le regrettant, et jette d'une main timide, dans les sentiers qu'il a parcourus, les fleurs sauvages de l'églantier.

Au milieu de l'antique Helvétie, dans ce

pays si renommé par la valeur de ses habitans, trois cantons, dont l'enceinte étroite est fermée de toutes parts de rochers inaccessibles, avoient conservé ces mœurs simples que le créateur du monde donna d'abord à tous les humains pour les défendre contre le vice. Le travail, la frugalité, la bonne foi, la pudeur, toutes les vertus poursuivies par les conquérans, les rois de la terre, vinrent se cacher derrière ces montagnes. Elles y furent long-temps inconnues, et ne se plaignirent point de leur heureuse obscurité. La liberté vint à son tour s'asseoir sur le haut de ces roches, et depuis ce jour fortuné, le vrai sage, le vrai héros ne prononce qu'avec respect les noms d'Uri, de Schwitz, d'Underwald.

Les habitans de ces trois contrées, sans cesse occupés des travaux champêtres, échappèrent pendant plusieurs siècles aux crimes, aux malheurs produits par l'ambition, par les querelles, par le coupable délire de ces nombreux chefs de barbares, qui, sur les ruines de l'empire romain, fondèrent une foule d'états, usurpèrent les droits des hommes, gouvernèrent par un code horrible,

Digitized by Google

rédigé par l'ignorance en faveur de la tyrannie et de la superstition. Oubliés, méprisés peut-être par ces dévastateurs du monde, les laboureurs, les pâtres d'Uri, foiblement soumis aux nouveaux Césars, portèrent du moins encore le nom consolant de libres. Ils gardèrent leurs anciennes lois, leurs coutumes, leurs austères mœurs. Tranquilles, maîtres souverains dans leurs paisibles chaumières, les pères de famille vieillissoient en paix, environnés d'amour, de respect. Leurs enfans, ignorans du mal, craignant Dieu, redoutant leur père, ne connoissoient d'autre bonheur, d'autre desir, d'autre espérance que de ressembler à l'homme de bien dont ils avoient reçu le jour; lui obéir et l'imiter formoient le cercle de leur vie. Ce peuple simple et vertueux, presque ignoré de l'univers, resté seul avec la nature, protégé par sa pauvreté, continuoit d'être bon, et pourtant n'étoit point puni.

Non loin d'Altorf, leur capitale, sur le rivage du lac qui donne à la ville son nom, s'élève une haute montagne, d'où le voyageur, fatigué d'une longue et pénible marche, découvre une foule de vallées, ceintes iné-

Digitized by Google

galement par des monts, par des rochers. Des ruisseaux, des torrens rapides, tantôt tombant en cascades et bondissant à travers les rocs, tantôt serpentant dans un lit de mousse, descendent ou se précipitent, arrivent dans les vallons, se mêlent, confondent leurs eaux, arrosent de longues prairies, couvertes de troupeaux immenses, et vont se jeter dans des lacs limpides où les taureaux viennent se laver.

Sur la cime de cette montagne étoit une pauvre chaumière, environnée d'un modique champ, d'un plant de vignes, d'un verger. Un laboureur, un héros, qui s'ignoroit encore lui-même, qui ne connoissoit de son cœur que son amour pour son pays, Guillaume Tell, à peine à vingt ans, reçut de son père cet héritage. Mon fils, lui dit le vieillard mourant, j'ai travaillé, j'ai vécu. Soixante hivers se sont écoulés dans cet asyle paisible sans que le vice ait osé franchir le seuil de ma porte, sans qu'une seule de mes nuits ait été troublée par le remords. Travaille comme moi, mon fils; comme moi choisis une femme sage, de qui l'amour, la confiance, la douce et patiente amitié double

Digitized by Google

tes plaisirs innocens, prenne la moitié de tes peines. Marie-toi, ô mon cher Guillaume; l'homme vertueux sans épouse n'est vertueux qu'a demi. Adieu, modère ta douleur. La mort est facile pour l'homme de bien. Quand je t'envoyois porter à nos frères les fruits, le pain dont ils manquoient, n'avois-tu pas du plaisir à venir me rendre compte des bonnes actions dont je t'avois chargé? Eh bien! mon ami, je vais à mon père rendre compte des bonnes actions dont il me chargea si long-temps. Il me recevra, mon fils, comme je te recevois. Je t'attendrai près de lui. Sois bien aux lieux où je te laisse, sois-y bien tant que tu seras libre; mais si jamais un tyran osoit porter la moindre atteinte à notre antique liberté, Guillaume, meurs pour ton pays, tu verras que la mort est douce.

Ces paroles restèrent gravées dans l'ame sensible de Tell. Après avoir rendu les derniers devoirs au vénérable vieillard, après avoir creusé sa tombe au pied d'un sapin, près de sa maison, il se fit serment à lui-même, et jamais il ne viola ce serment, de se rendre seul, chaque soir sur cette tombe sacrée, de se rappeler toutes ses actions,

Digitized by Google

toutes ses pensées du jour, et de demander à son père s'il étoit content de son fils.

O combien il dut de vertus à cette obligation pieuse ! Combien la crainte de rougir, en interrogeant l'ombre paternelle, accoutuma son ame de feu à vaincre, à dompter ses passions ! Maître de ses plus vifs desirs, faisant tourner jusqu'à leur violence au profit de la sagesse, Tell, héritier des biens de son père, s'imposa des travaux plus forts, obtint de la terre une moisson double, que les pauvres venoient partager. Levé dès l'aube matinale, soutenant d'un bras vigoureux l'extrémité d'une charrue, que deux taureaux trainoient avec peine, il enfonçoit son fer luisant dans un sol semé de cailloux, hâtoit ses animaux tardifs de l'aiguillon qu'il tenoit à la main, et, le front ruisselant de sueur, ne se reposoit, à la fin du jour, que pour plaindre les infortunés qui n'avoient point de charrue. Cette idée l'accompagnoit en ramenant ses taureaux, elle ne le quittoit point durant son sommeil ; et, le lendemain, dès l'aurore, Tell s'en alloit labourer le champ de ses indigens amis ; il l'ensemençoit pendant leur absence, il se cachoit d'eux, non pour leur

Digitized by Google

ôter le plaisir d'être reconnoissans, mais pour s'épargner à lui-même la pudeur de la bienfaisance exercée envers ses égaux. C'étoient là ses soins, ses délassemens: travailler et faire du bien l'occupoit et le reposoit.

La nature, en douant Guillaume d'une ame si pure et si belle, avoit voulu lui donner encore l'adresse, la force du corps. Il surpassoit de toute la tête les plus grands de ses compagnons; il gravissoit les rocs escarpés, franchissoit les larges torrens, s'élançoit sur les cimes glacées, prenoit les chamois à la course. Ses bras plioient, rompoient le chêne à peine entamé par la hache, ses épaules le portoient entier avec son immense branchage. Les jours de fêtes, au milieu des jeux que célébroient les jeunes archers, Tell, qui n'avoit point d'égal dans l'art de lancer les flèches, se voyoit forcé de rester oisif, afin que les prix fussent disputés. On le plaçoit, malgré son âge, parmi les vieillards assis pour juger. Là, frémissant de cet honneur, immobile, respirant à peine, il suivoit les flèches rapides, applaudissoit avec transport l'archer dont les coups approchoient du but, et ses bras élevés sans cesse, sembloient attendre, pour

Digitized by Google

l'embrasser, un rival digne de lui. Mais quand les carquois étoient épuisés sans qu'on eût atteint la colombe, lorsque l'oiseau, fatigué de se débattre inutilement, se reposoit sur le haut du mât, et regardoit d'un œil tranquille ses impuissans ennemis ; Guillaume seul se levoit, Guillaume prenoit son grand arc, ramassoit à terre trois flèches : la première, frappant le mât, faisoit revoler la colombe, la seconde coupoit le cordon qui retenoit son pénible vol, la troisième alloit la chercher jusqu'au milieu de la nue, et la rapportoit palpitante aux pieds des juges étonnés.

Sans s'enorgueillir de tant d'avantages, préférant aux plus éclatans succès la plus obscure des bonnes actions, Tell se reprochoit sa lenteur à obéir aux ordres de son père. Tell voulut devenir époux, et la jeune Edmée attira ses vœux. Edmée étoit la plus chaste, la plus belle des filles d'Uri. L'air qui vient avant la lumière agiter les feuilles des arbrisseaux, la source qui filtre du roc, et dont chaque goutte brillante réfléchit les premiers rayons, étoient moins purs que le cœur d'Edmée. La paix, la douceur, la raison, l'a-

Digitized by Google

voient choisi pour leur sanctuaire. La vertu, qu'elle possédoit, sans en connoître même le nom, étoit pour elle l'existence. Son ame n'auroit pas compris que l'on pût cesser d'être sage autrement qu'en cessant de vivre.

Orpheline et sans fortune, élevée depuis son enfance chez un vieillard, dernier parent de son indigente famille, Edmée gardoit les troupeaux de ce vieillard vertueux. Avant que l'aurore vînt éclairer la cime des sombres sapins, Edmée étoit sur les montagnes, environnée de ses brebis, et faisant tourner le fuseau qui filoit l'habit de son bienfaiteur. Elle revenoit, avec l'ombre, ranger, disposer la maison, préparer le repas du soir et celui du lendemain, épargner au foible vieillard le souci de rien desirer tandis qu'elle seroit absente. Elle se livroit ensuite au sommeil, satisfaite de sa journée, heureuse d'avoir acquitté la douce dette de la reconnoissance, et sûre que le lendemain lui donneroit le même plaisir.

Tell la connut, il l'aima. Tell n'employa point auprès d'elle ces soins attentifs, cette complaisance, cet art, inconnu de son cœur, qui profane souvent l'amour en le mêlant à la

Digitized by Google

finesse, qui sait presser ou retarder l'aveu d'un tendre sentiment. Étranger à cette étude, ignorant que le don de plaire pût être distinct du plaisir d'aimer, Tell ne chercha point l'occasion de voir plus souvent Edmée; il ne la suivit point aux montagnes, il ne l'attendit pas le soir lorsqu'elle ramenoit son troupeau. Guillaume, au contraire, pendant son absence, alloit visiter son vieux bienfaiteur. Là, dans de longs entretiens, où présidoient la franchise, l'épanchement, la vérité, Guillaume écoutoit le vieillard, qui se plaisoit à parler d'Edmée, rapportoit ses moindres actions, répétoit toutes ses paroles, rendoit compte, les larmes aux yeux, de la patience, de la douceur, de l'inépuisable bonté qui lui rendoient chaque jour cette orpheline plus chère. Ces louanges, qui retentissoient au fond de l'ame de Tell, augmentoient plus son amour que la vue de son amante. Elle arrivoit pendant ces récits; et Tell lisoit sur son front, dans ses regards, dans son air modeste, tout ce qu'il venoit d'entendre. Il osoit à peine, en tremblant, lui adresser quelques paroles, la quittoit bientôt en baissant les yeux, la saluoit avec respect, et se retiroit, à pas lents,

Digitized by Google

dans son asyle solitaire, pour s'occuper d'elle mieux qu'en sa présence.

Enfin, après six mois passés, Guillaume, sûr que son amour étoit une vertu de plus, résolut de le découvrir à celle qui l'avoit fait naître. Seul devant elle, il n'eût osé; mais plus hardi devant tout le peuple, un jour de fête, au sortir du temple, il attendit la jeune Edmée. Edmée, lui dit-il, je t'aime, je t'honore encore plus; j'étois bon, tu m'as fait sensible; si tu crois être heureuse avec moi, reçois mon cœur et ma main; viens habiter dans ma maison, viens sur la tombe de mon père m'enseigner les vertus qu'il m'auroit apprises. Edmée baissa les yeux, rougit pour la première fois. Bientôt, rassurée et tranquille, certaine que ce qu'elle pensoit pouvoit et devoit être dit: Guillaume, répondit-elle, je te rends grace de m'avoir choisie; satisfaite jusqu'à ce jour de ma paisible félicité, je sens qu'elle doit s'augmenter par le droit si doux de te dire que c'est toi que j'aurois choisi. A ces mots, elle lui tend la main, que le jeune Tell presse dans la sienne; ils se regardent, et, sans se parler, tous leurs sermens furent prononcés.

Digitized by Google

Cet hymen fixa le bonheur dans la chaumière de Tell. Le travail eut pour lui plus de charmes, parce qu'Edmée en recueilloit le fruit ; le bien qu'il faisoit lui sembla plus doux, parce qu'Edmée en étoit instruite. Toujours ensemble, ou ne se quittant que pour se retrouver bientôt, ils tempéroient, par leur caractère ami de la paix, de la réflexion, cette dangereuse ivresse de l'amour satisfait sans cesse ; ils modéroient ses transports par les plaisirs plus durables de l'amitié, de la confiance ; par ce respect mutuel, cette crainte tendre et modeste de ne devenir jamais assez dignes l'un de l'autre, cette certitude de rendre leurs ames plus vertueuses, plus belles, en échangeant toutes leurs pensées, en confondant tous leurs sentimens.

Un fils vint bientôt serrer leurs liens, et ces noms si chers de père et de mère furent une source nouvelle de délices encore inconnues. Le jeune, le charmant Gemmi fut confié d'abord à Edmée ; elle voulut être seule chargée des soins de sa première enfance ; mais aussitôt qu'il eut atteint sa sixième année, Guillaume ne le quitta plus.

Digitized by Google

Il le conduisoit avec lui dans les champs, dans les pâturages, lui montroit la terre couverte d'épis, les montagnes, les eaux, les forêts; et, ramenant ses yeux vers le ciel, il lui faisoit prononcer avec crainte le nom sublime de Dieu; il lui disoit que ce Dieu, juge et témoin de toutes nos pensées, ne demandoit à l'homme que d'être bon pour le rendre à jamais heureux. Chaque matin et chaque soir, il lui répétoit ce précepte, lui expliquoit par son exemple ce que c'est que d'être bon; mais sans égard pour la foiblesse, pour l'âge du timide enfant, il le conduisoit dans les neiges, le faisoit gravir sur les glaces, exerçoit ses jeunes mains à soulever le joug des taureaux, à caresser sans effroi ces animaux redoutables, à les lier à la charrue et à la conduire avec lui.

Ce même enfant, grave, réfléchi, lorsqu'il travaille ou qu'il s'entretient avec Guillaume, n'est plus qu'un fils doux et timide, dès qu'en rentrant à la maison, il court se jeter entre les bras de sa mère. Tendre, attentif, caressant, il cherche dans les yeux d'Edmée le moindre desir qu'elle va former. Il le pressent, le pénètre; Edmée ne l'a pas

Digitized by Google

exprimé, il est accompli par Gemmi. O combien cet enfant si cher rendoit heureuse sa bonne mère! Combien de fois, en l'absence de Tell, dont le visage sévère désapprouvoit tout excès d'un sentiment même légitime, Edmée, pressant sur son cœur le jeune, l'aimable Gemmi, lui répétoit, avec le délire, l'ivresse de l'amour maternel: Mon fils, mon unique fils, c'est dans tes jours que j'ai mis ma vie, c'est dans ton ame que mon ame existe. Saches-le bien, mon cher fils, sois-en sûr, et devant ton père feins de l'ignorer.

Tell joignoit à tant de biens le bien le plus nécessaire dans le bonheur et dans le malheur, Tell possédoit un ami. Cet ami, presque de son âge, habitoit parmi les rochers qui séparent Uri d'Underwald. La ressemblance de leurs cœurs, et non de leur caractère, les avoit unis dès l'enfance. Melctal, aussi pur, aussi brave, aussi généreux que Tell, aimoit autant que lui la vertu, la liberté, la patrie; mais son amour moins réfléchi, moins concentré dans un foyer brûlant, étoit capable de grandes actions, sans l'être de longues souffrances. Melctal, vif, bouillant, emporté, ne pouvoit cacher un

Digitized by Google

seul sentiment, exhaloit dans ses paroles, épuisoit dans un premier transport la passion ardente qui l'enflammoit. Tell la réprimoit au contraire, la nourrissoit, l'augmentoit, ne permettoit pas à sa bouche, aux moindres traits de son visage, de l'exprimer, de la découvrir. Tous deux abhorroient l'injustice; mais l'un se bornoit à tonner contre elle, à donner sa vie pour la punir; l'autre la suivoit en silence afin de la réparer. L'un, semblable au torrent fougueux qui renverse les premiers obstacles, ne savoit rien ménager dans son impétueux élan; l'autre, commandant toujours à son indignation profonde, amassoit avec patience ses ressentimens contre les pervers, semblable aux neiges de plusieurs hivers accumulés sur les montagnes, et qui descendent toutes à la fois lorsque le soleil vient les détacher.

Melctal et Guillaume traversoient souvent le court espace qui les séparoit pour réunir leurs familles, pour passer ensemble les jours de repos. Ces jours attendus par les deux amis se partageoient entre eux également. Tantôt c'étoit la bonne Edmée, avec son époux et son fils, qui se mettoient en chemin, et s'en

Digitized by Google

alloient porter à Melctal des fruits, du lait, des prémices de leur vigne ou de leur verger. Tantôt Melctal arrivoit, donnant le bras à son vieux père, et conduisant par la main sa fille, unique gage qui lui fut resté d'une épouse qu'il pleuroit encore. Tell les attendoit à sa porte. Un siége étoit déjà tout prêt pour y faire asseoir le vieillard; une coupe pleine de vin étoit pour lui dans les mains d'Edmée; et Gemmi, dont les yeux inquiets regardoient toujours le chemin, tenoit un bouquet de fleurs qu'il devoit offrir à l'aimable Claire.

O qu'ils étoient purs et touchans les plaisirs qu'ils goûtoient ensemble! Que de délices ils trouvoient autour de la table rustique où leur frugal repas se prolongeoit! Dès qu'il étoit achevé, le vieux Melctal, malgré le poids de ses quatre-vingts années, sans autre appui que son bâton, alloit gagner le sommet le plus élevé de la montagne, y prenoit place au milieu de ses amis, de ses enfans, découvroit son front vénérable pour recevoir sur ses cheveux blancs la douce chaleur du soleil; et lorsque ses yeux satisfaits s'étoient rassasiés quelques instans du spec-

Digitized by Google

tacle de la nature, de ce spectacle qui l'enchantoit, le transportoit aussi vivement que dans ses beaux jours, il commençoit à parler de ses premières années, de ses peines, de ses plaisirs, des chagrins attachés à la vie, des consolations qu'on trouve toujours dans sa conscience et dans sa vertu. Tell, Melctal, Edmée, écoutoient avec un respect attentif: Claire et Gemmi, assis tous deux entre les genoux du vieillard, se regardoient par intervalles, quelquefois se pressoient la main. Un seul coup-d'œil de Guillaume faisoit monter sur leur front une naïve rougeur; et le vieillard qui s'en appercevoit, les excusoit auprès de Guillaume.

Claire et Gemmi grandissoient tous deux, et leurs innocentes amours suivoient les progrès de leur âge. Déjà les jours heureux qu'ils passoient ensemble revenoient trop tard au gré de leurs vœux. Gemmi, pendant les longues semaines qui s'écouloient sans qu'il vît son amie, cherchoit, inventoit des prétextes pour s'échapper de sa maison, pour voler à celle de Claire. Tantôt il venoit dire à Melctal qu'un ours avoit paru dans la montagne, que les troupeaux étoient menacés;

Digitized by Google

tantôt il venoit lui apprendre que, dans la précédente nuit, le vent du nord avoit fané les jeunes bourgeons de la vigne. Melctal l'écoutoit avec un sourire, le remercioit de ses soins, de son attentive amitié. Claire s'empressoit de lui présenter un vase rempli d'un lait écumant. Gemmi, en saisissant le vase, touchoit de ses mains les deux mains de Claire, qui demeuroient jointes aux siennes jusqu'à ce qu'il ne restât plus de la bienfaisante liqueur. Gemmi la buvait lentement; ses yeux ne se détachoient point des yeux de celle qu'il aimoit; et, satisfait de ce regard, content de sa course et de sa journée, il revenoit chez son père en s'occupant d'une occasion nouvelle de refaire le même chemin.

Ainsi vivoient ces deux familles; ainsi vivoit un peuple de frères, dont les vieillards, les enfans, les mères et les époux, ne connoissoient d'autre richesse, d'autre bonheur, d'autre plaisir, que le travail, l'innocence, l'amour et l'égalité. Tout-à-coup la mort de Rodolphe vint leur arracher tous ces biens. Rodolphe, élevé par la fortune sur le trône des Césars, avoit toujours respecté la liberté de la Suisse. Son successeur, le superbe Albert,

enorgueilli de ses vains titres, de ses héritages immenses, de la réunion de toutes les forces et de l'Empire et de l'Autriche, s'indigna que, dans ses états, quelques pâtres, quelques laboureurs fussent exempts du nom de sujets. Il acheta, il crut payer la propriété d'un peuple. Il pensa que de vils trésors le rendoient souverain des hommes. Un gouverneur fut nommé par lui pour aller opprimer les cantons; et ce gouverneur fut Gesler, le plus barbare, le plus lâche des courtisans du jeune empereur.

Gesler, suivi d'esclaves armés, dont il faisoit à son choix des bourreaux, vint s'établir dans Altorff. Ardent, impétueux, inquiet, dévoré d'une activité que le mal seul pouvoit satisfaire, Gesler se tourmenta lui-même pour se perfectionner dans l'art de tourmenter les humains. Frémissant au nom de la liberté, comme le loup, poursuivi des chasseurs, frémit au sifflement des flèches, il se promit, il se jura d'anéantir jusqu'à ce nom. Tout fut permis par Gesler à ses infâmes satellites; il leur donna lui-même l'exemple de la rapine, du meurtre, des attentats contre la pudeur. Le peuple se plaignit

Digitized by Google

en vain, ses plaintes furent punies. La vertu timide alla se cacher dans l'intérieur des chaumières. La jeune vierge trembla derrière sa mère effrayée. Le laboureur maudit la terre qui lui payoit ses sueurs par une moisson abondante qu'il n'espéroit plus recueillir. Les vieillards, heureux de leur âge, qui leur présentoit la mort comme une libératrice, se joignirent aux vœux de leurs fils pour les voir mourir avec eux; par-tout enfin, dans les trois contrées, le voile épais du malheur fut étendu comme un crêpe funèbre par la main du cruel Gesler.

Dès l'arrivée de Gesler, Tell avoit pressenti les maux dont sa patrie alloit être accablée. Sans le dire même à Melctal, sans alarmer sa famille, sa grande ame se prépara, non à souffrir, mais à délivrer son pays. Les crimes se multiplièrent; les trois cantons frappés d'épouvante tremblèrent aux pieds de Gesler; Guillaume ne trembla pas, Guillaume ne fut point surpris. Il vit les forfaits d'un tyran comme il voyoit sur l'aride roc la ronce se couvrir d'épines. Bientôt l'impétueux Melctal exhala près de lui sa fureur; Guillaume l'écoutoit sans répondre. Ses yeux

ne versoient point de larmes ; son front, son visage impassibles ne déceloient point ses projets. Pénétré d'estime pour son ami, certain de lui, mais se défiant de sa fougue, il lui cachoit sa douleur pour ne pas irriter la sienne, il lui déroboit son secret jusqu'au moment de l'exécution. Sa prévoyance lui montroit ce moment encore éloigné. Tranquille, sombre, farouche, il passoit les longues journées sans embrasser son enfant, sans tourner les yeux vers sa femme; avant l'heure accoutumée, il se levoit, atteloit ses taureaux, les conduisoit dans son champ qu'il labouroit d'une main distraite; son aiguillon échappoit de sa main ; il s'arrêtoit tout-à-coup au milieu d'un sillon mal tracé, sa tête tomboit sur sa poitrine, ses regards se fixoient sur la terre ; immobile, morne, respirant à peine, il mesuroit, il calculoit la puissance du tyran, les moyens de la détruire, mettoit dans la balance de sa raison, d'un côté le cruel Gesler entouré de ses satellites, armé d'un pouvoir sans bornes, appuyé par toutes les forces de l'Empire, et de l'autre, un laboureur avec la pensée de la liberté.

Un soir que Guillaume et sa femme, assis

Digitized by Google

tous deux devant leur chaumière, regardoient à quelque distance le jeune Gemmi essayant ses forces contre le bélier chef de leur troupeau, la vue de cet enfant s'abandonnant à sa joie naïve, l'idée des malheurs affreux que l'esclavage lui préparoit, firent tomber le sensible Tell dans une plus profonde rêverie, et, pour la première fois de sa vie, ses yeux laissèrent échapper des larmes. Edmée le considéroit; elle hésita long-temps à lui parler; cédant enfin au plus vif desir de l'amour, au besoin de partager les peines de l'objet aimé, elle s'approche, saisit sa main, et le regardant fixement : Ami, dit-elle, que t'ai-je fait pour mériter ce cruel abandon? que t'ai-je fait pour avoir perdu cette confiance dont j'étois si fière? tu souffres des maux que ta femme ignore, tu veux donc qu'ils soient pour elle plus douloureux que pour toi? Depuis quinze ans ne sais-tu pas que ma pensée attend la tienne, que je n'ose croire au bonheur, le goûter, le ressentir, qu'après la douce certitude que ce bonheur vient de mon époux? hélas! je m'examine en vain, mon cœur est toujours le même, pourquoi le tien ne l'est-il plus? rien n'a

Digitized by Google

changé dans notre asyle, mon époux seroit-il changé ? Regarde notre chaumière, c'étoit là que nous nous aimions ; regarde ce champ labouré par toi, dont la récolte nous assure de quoi vivre, de quoi donner, pendant le cours de cette année. Regarde la lune brillante se lever derrière ces monts pour nous annoncer un jour aussi beau que celui qui va finir. Contemple enfin notre fils dont la joie, les ris innocens semblent provoquer nos ris, et nous commander d'être heureux autant qu'il est heureux lui-même. Que te faut-il, ô Guillaume ? parle, mon ame impatiente souhaite déjà ce que tu desires.

Edmée, lui répond Tell, ne prononce point le nom de bonheur ; tu rendrois plus affreux le poids qui m'oppresse à toutes les heures. Que je te plains, infortunée, si tu peux croire à la félicité, si tu comptes pour quelque chose cet humiliant repos dont notre obscurité nous fait jouir ; lorsque la Suisse est asservie, lorsque le barbare Gesler, cet émissaire insolent d'un despote plus superbe encore, nous commande, frappe nos fronts avec une verge de fer ! Tu me montres cette moisson que mes travaux ont fait naître;

Digitized by Google

Gesler d'un mot peut me la ravir. Tu me montres cette chaumière, où mes pères depuis trois cents ans ont pratiqué la vertu; Gesler peut m'en arracher; et cet enfant que j'adore, cette portion de toi-même, qui, en s'emparant de tout mon amour, le redouble cependant pour toi, cet enfant dépend de Gesler. Ma terre, ma femme, mon fils, jusqu'au tombeau de mon père, rien n'est à moi, tout est au tyran. L'air que nous respirons à son insu est un vol fait à sa puissance. O comble de l'ignominie! un peuple entier, une nation est soumise aux caprices d'un homme.... qu'ai-je dit? d'un homme.... ô mon Dieu! pardonne-moi d'avoir profané le nom de ton plus bel ouvrage. L'humanité ne peut avoir rien de commun avec les tyrans. Elle doit être leur victime jusqu'au moment où, reprenant ses droits, elle venge dans un seul jour les outrages de mille siècles. Ce desir, cet espoir m'animent. Toute mon ame ne peut suffire à la grandeur de mes desseins. Garde-toi de m'en distraire, garde-toi de vouloir m'attendrir en m'occupant de toi, de mon fils. Un esclave n'a point d'enfant, un esclave n'a point de femme.

Je le suis, toute la nature a cessé d'exister pour moi. Tes yeux aveuglés par l'amour se promènent avec complaisance sur cette chaumière, sur ce beau pays, où jadis nous fûmes heureux ; les miens ouverts par la vertu ne peuvent rien voir que ce fort terrible bâti sur le haut de ce roc, pour tenir Uri dans les fers.

As-tu pensé, lui dit Edmée, que mon cœur indigne du tien n'étoit pas flétri dès long-temps par le seul nom de la servitude ? As-tu pensé que je pouvois aimer Tell sans détester les tyrans ? ah ! garde-toi de mépriser ces ames douces et naïves, qui semblent ne se nourrir que de tendres sentimens. Va, la sensibilité, quelquefois mère des foiblesses, l'est plus souvent des grandes vertus. Celui qui pleure à l'aspect du malheur, au récit d'une belle action, prouve qu'il veut soulager l'un, et qu'il est capable de l'autre. Juge ta femme par toi-même : est-il deux êtres en nous ? Tu adores ta patrie ; juge si je dois la chérir, puisqu'elle est à la fois ta patrie et la mienne. Toutes les qualités de ton ame ont à mes yeux, par-dessus leur beauté, celle de t'appartenir. Sans toi, j'eusse

Digitized by Google

été vertueuse ; en t'aimant, je le suis deux fois. Parle donc avec confiance, dévoile-moi tes desseins. Mon sexe m'ôte l'espoir de t'offrir un secours utile, mais mon sexe ne m'empêche point de mourir pour te seconder.

Tell, à ces mots, embrasse Edmée, et se prépare à lui ouvrir son ame, lorsque des cris mêlés de sanglots se font entendre du côté de sa chaumière. Les deux époux se lèvent précipitamment ; ils apperçoivent leur fils, pâle, tout couvert de larmes, les bras élevés au ciel, courant vers eux avec effroi : O mon père, disoit-il d'une voix entrecoupée, venez, venez à son secours.... Melctal, le vieillard Melctal.... les barbares ! ils ont osé.... Comme il parloit, Claire paroit, soutenant la marche tremblante de l'infortuné vieillard. Celui-ci, de sa main droite, appuyé sur un bâton, tenoit de la gauche le bras de l'inconsolable Claire. Il s'écrioit à chaque pas : Tell, mon cher Tell, où es-tu ? et ses mains s'avançoient pour rencontrer Tell, et ses pieds heurtant contre les cailloux le forçoient de reprendre l'appui qu'il venoit de quitter un instant.

Guillaume accourt, saisit le vieillard, le

Digitized by Google

presse contre sa poitrine, le considère, jette un cri terrible ; ses cheveux se dressent, en ne retrouvant sur ce visage vénérable que la trace sanglante des yeux que le fer vient de lui ravir. Saisi d'épouvante et d'horreur, Tell recule en chancelant ; il ne s'arrête qu'à un roc où il demeure à demi renversé. Edmée est évanouie ; Gemmi s'empresse de la secourir ; et Claire rappelant Guillaume, lui montre le vieillard aveugle, et regarde le ciel en pleurant.

Tu t'éloignes, mon seul ami, s'écrie Melctal d'une voix défaillante, tu trembles d'être souillé du sang qui coule de mes plaies. Ah ! reviens, reviens sur mon sein. Mon cœur, mon cœur me reste encore ; que je le sente du moins palpiter contre le tien ; que je puisse du moins m'assurer, en t'embrassant, en te touchant, que les barbares qui m'ont privé des yeux ne m'ont pas ôté mon ami !

Pardonne, lui répond Tell, en se précipitant dans ses bras, pardonne au premier mouvement de ma pitié, de mon horreur. O le plus vertueux des hommes, ton malheur ne peut augmenter le respect que j'avois pour toi, mais il augmente ma tendresse, il

Digitized by Google

rend plus fort, plus sacré le doux lien qui nous unit. Eh ! pourquoi, comment, dans quel lieu, ces méchans altérés de crimes, ont-ils osé porter leurs mains sur la vieillesse, sur la vertu ? Que leur as-tu fait, Melctal ? ton fils est donc mort en te défendant ? S'il voyoit encore le jour, t'auroit-il abandonné? t'auroit-il laissé sous la garde d'une foible et malheureuse fille qui ne peut, hélas ! que pleurer ? Mais, c'est moi qui remplace ton fils, c'est moi qui hérite aujourd'hui et de sa tendresse et de sa vengeance.

N'accuse point mon fils, répond le vieillard, ne juge point ton ami sans l'entendre. Asseyez-moi au milieu de vous ; que je te sente à mes côtés, Guillaume ; que ma Claire ne me quitte pas, et que ton Edmée et Gemmi me prêtent une oreille attentive.

On conduit alors le vieillard sur un tertre couvert de mousse. Il s'assied auprès de Tell ; Edmée, assise derrière lui, renverse, soutient sur son sein la tête vénérable de Melctal ; Claire et Gemmi, à ses genoux, baisent sa main qu'ils ont saisie, et la baignent de leurs pleurs.

Ecoutez-moi, leur dit Melctal, retenez

les transports de votre tendresse, retenez ceux de votre colère. Ce matin, dans le moment même où le dernier soleil que mes yeux devoient voir est venu dorer nos montagnes, mon fils, Claire et moi nous étions aux champs. Claire m'aidoit à lier les gerbes de notre moisson; mon fils les entassoit dans le char, où deux genisses attelées devoient les traîner à notre chaumière. Tout-à-coup paroît un soldat, un satellite du cruel Gesler. Il vient droit à nous, foulant nos épis, arrive au char, l'examine, et d'une insolente main détache le joug des genisses. De quel droit, lui dit mon fils, m'enlèves-tu ces animaux, mon unique bien, ma seule richesse, ceux qui nourrissent ma famille, et donnent à ton gouverneur le salaire que tu reçois? Obéis, répond le soldat, et n'interroges pas tes maîtres. A ces mots, j'ai vu la fureur enflammer les yeux de mon fils. Il saisit le joug des genisses détaché par le satellite, l'arrache de ses mains, le lève, et, retenu par mes cris: Barbare, dit-il, rends grace à mon père, sa voix plus puissante sur le cœur d'un fils que la colère de la justice, m'empêche de purger la terre d'un ennemi de

Digitized by Google

l'humanité: fuis, lâche, hâte-toi de fuir, tremble que ce champ ne soit le tombeau d'un vil agent de la tyrannie. Le soldat étoit déjà loin. Je tenois Melctal dans mes bras: Mon fils, lui dis-je, au nom du ciel, au nom de ton père et de ton enfant, dérobes-toi, à l'heure même, à la vengeance de Gesler; je le connois, il est implacable; il se baignera dans ton sang, il le fera rejaillir sur les cheveux blancs de ton père: épargnes-moi, mon fils, mon cher fils, sauve-moi la vie en sauvant la tienne.

Non, mon père, répondit-il avec l'accent de la piété, de la colère, du désespoir, non, je ne vous quitte point; j'aime mieux mourir en vous défendant, que de trembler un instant pour vous. Gesler et toute sa puissance ne peuvent m'arracher des bras de celui qui me donna la vie. Je veux, je dois.... M'obéir, interrompis-je d'un ton sévère; rien n'est à craindre pour mes jours; laisse-moi veiller à la garde de ta chaumière et de ta fille, laisse-moi le soin de lui conserver et son père et son héritage. Va te cacher pendant quelques jours dans les montagnes d'Underwald; Claire et moi nous irons t'y joindre,

Digitized by Google

quand l'orage sera calmé. Va, cours dès ce moment même: je t'en ai prié, je te le commande, je te l'ordonne comme ton père.

A ce mot, le fougueux Melctal baisse tristement la tête, se met à genoux, me fait ses adieux, et demande ma bénédiction. Je le pressai contre mon cœur, je le baignai de mes larmes. Claire se jeta dans son sein, Claire essuya de ses baisers les pleurs que son malheureux père s'efforçoit en vain de cacher. Bientôt s'arrachant des bras de sa fille, il la remit dans les miens, me serra la main, et partit sans oser retourner la tête.

Claire et moi, demeurés seuls, nous retournâmes à notre chaumière. Mon dessein étoit d'aller sur-le-champ trouver le tyran dans Altorff; voir, m'assurer, par mes yeux, si tout sentiment de justice étoit étranger à son ame. Seul, je voulois m'exposer à sa redoutable vue, obtenir le retour de mon fils, ou mourir en le demandant. Mais, tout-à-coup, je vois ma chaumière environnée de nombreux soldats. Tous appellent Melctal à grands cris, tous m'interrogent, me pressent, me chargent bientôt de chaines, me trainent devant Gesler.

Digitized by Google

Où est ton fils ? me dit-il d'une voix sombre et farouche. Il faut expier son crime à sa place, ou le livrer à ma fureur. Frappe, lui dis-je, je rendrai grace à Dieu si je dois à ta barbarie de donner deux fois la vie à mon fils. Gesler me regarde d'un œil fixe, où se peignoient à la fois, et la tranquille soif du sang et l'embarras d'inventer un supplice que ma vieillesse n'abrégeât pas. Enfin, après un long silence, il fait un signe à ses bourreaux ; et, ces barbares, devant lui, sans qu'il détournât la vue, sans que l'affreux sourire du crime certain de l'impunité quittât son visage féroce, me saisissent, me renversent, et leur main armée d'un fer acéré l'enfonce dans mes foibles yeux.

C'en est assez, leur dit Gesler, laissez vivre ce débile aveugle ; que ses liens soient brisés, qu'il aille rejoindre son fils. On m'entraine, on me rejette à la porte du palais. Je marche, les bras étendus, je tombe dans ceux de Claire, de Claire qui m'avoit suivi, et que les cruels satellites retenoient à la première enceinte. Je me sens presser dans son sein, je suis inondé de ses larmes, j'entends, à travers ses cris de douleur, ce mot, ce

Digitized by Google

nom si doux à mon ame : Mon père ! mon père ! c'est moi. Je m'efforce d'arrêter ses cris, je la console, je la calme, je lui dérobe mes douleurs, et lui demande de me conduire chez mon ami, l'ami de mon fils. Nous sommes en chemin, répond-elle, mon cœur me l'a dit avant vous. Nous arrivons, ô mon cher Guillaume ; hélas ! je ne puis plus te voir, mais je te sens auprès de moi, mais je tiens ta main dans la mienne ; elle palpite au récit de mes maux : mon fils est sauvé, mon ami me reste ; ah ! je n'ai pas tout perdu.

FIN DU LIVRE PREMIER.

Digitized by Google

LIVRE SECOND.

Ainsi parla le vieillard. Aussitôt qu'il eut achevé son récit, Edmée, Claire et Gemmi se précipitant à son cou, firent éclater leurs sanglots, et le baignèrent de leurs larmes. Tell, demeurant immobile, le front appuyé sur une de ses mains, regardoit fixement la terre; de grosses larmes tomboient goutte à goutte de ses yeux à demi fermés; sa poitrine, oppressée d'un poids terrible, ne respiroit qu'avec peine, et la main qui soutenoit sa tête trembloit d'un mouvement convulsif. Après un long et sombre silence, il se lève tout-à-coup, embrasse le vieux aveugle, le serre deux fois avec étreinte contre son sein palpitant, fait des efforts pour parler et ne peut prononcer que ces paroles dites d'une voix étouffée : Mon père, tu seras vengé.

Après ces mots, Guillaume retombe dans sa profonde rêverie. Debout, morne, silencieux, il examine, il médite encore ce qu'il a déjà médité; bientôt reprenant ses esprits,

Digitized by Google

il demande au vieillard, d'un air calme, s'il est informé de l'asyle où s'est allé cacher Melctal. Oui, répond le malheureux père, mon fils a dû se retirer dans les cavernes profondes de la montagne de Faigel. Ces rocs déserts, inabordables, sont inconnus aux émissaires, aux satellites du tyran. Melctal m'a promis, m'a juré de n'en sortir que par mon ordre. Rends-lui sa parole, répond Guillaume, je te la demande pour lui; et toi, mon fils, prépare-toi, tu vas partir à l'heure même. Tu marcheras toute la nuit; au point du jour tu dois arriver à la montagne de Faigel. Cherche Melctal, ne t'arrête pas que tu ne l'aies découvert; tu lui diras en l'abordant: Ton ami m'envoie vers toi pour t'apprendre les crimes nouveaux de l'exécrable Gesler. Il vient d'arracher les yeux à ton père. Guillaume t'envoie ce poignard.

Tell alors tire de sa ceinture un fer qu'il ne quittoit jamais. Gemmi s'approche avec respect, prend le glaive, le met dans son sein. Edmée et Claire tremblantes, n'osent interroger Guillaume, regardent Gemmi, se regardent, et craignent de montrer leur inquiétude pour les périls qu'il va courir.

Digitized by Google

Le vieux Melctal, étonné de l'ordre qu'il vient d'entendre, demande à Tell quels sont ses projets. Ton fils les connoît, lui répond Guillaume, et la seule vue de ce poignard lui dira tout ce qu'il doit faire. Le temps est cher, ne le perdons pas : je n'ai qu'un mot à te dire : Mon père, tu seras vengé.

Il prend aussitôt Gemmi par la main et le conduit, sans rien dire, sur le tombeau de son père; là, après avoir reçu son serment, il lui confie une partie de ses projets, lui développe ses ressources et l'instruit, dans le plus grand détail, de ce qu'il doit dire à Melctal.

Ils reviennent l'un et l'autre animés d'un généreux espoir. Gemmi est prêt à se mettre en marche; Claire demande à l'accompagner. Elle veut aller embrasser son père, elle veut lui porter des fruits, du pain, et d'autres alimens dont il manque dans les montagnes. Le vieux Henri permet ce voyage. Edmée remplit de ses provisions une corbeille d'osier, elle y joint du lait et du vin, remet la corbeille à son fils, le presse contre son sein, lui dit adieu, l'embrasse encore, et recommande à Claire,

Digitized by Google

d'une voix basse, de veiller sur cet enfant si cher. Gemmi, armé d'un bâton ferré, dont son père lui montra l'usage, place sur sa tête la corbeille, présente le bras à la jeune Claire; et tous deux, se tenant ainsi, partent comme deux jeunes faons qui vont dans l'obscurité chercher de nouveaux pâturages.

Guillaume les a vu partir; Guillaume, lui-même, s'est revêtu d'une peau de loup qu'il portoit toujours dans ses chasses lointaines. Cette peau serrée contre son corps par une large ceinture, vient envelopper sa tête, où les dents de l'animal tombent et luisent sur son front; ses jambes sont à demi couvertes par des brodequins d'ourson. Un carquois de cuir, plein de flèches brillantes, est attaché sur son épaule; et dans ses mains est cet arc terrible, qui jamais ne se tendit en vain. Appuyé sur ce grand arc, regardant Edmée d'un œil tranquille:

Ma femme, dit-il, je vous quitte, je vais partir à l'instant; je laisse en vos mains notre hôte, le père de mon ami, le vieillard que je respecte, que je chéris comme mon père; ne vous occupez que de lui seul. Veillez près de lui pendant son sommeil.

Digitized by Google

Soyez attentive, la nuit et le jour, à secourir, à soulager, à prévoir ses moindres douleurs. Acquittez à tous les instans ce que nous devons au malheur, à la vieillesse, à l'amitié. Bientôt vous me reverrez; deux jours suffisent à ma course. N'informez personne de mon absence; et que la porte de ma maison soit fermée jusqu'à mon retour.

Il dit, sort de la chaumière, prend un sentier différent de celui qu'a suivi Gemmi, et précipite ses pas.

Cependant Claire et Gemmi descendoient ensemble la montagne pour aller gagner les étroits sentiers qui mènent en Underwald. Ils font un circuit au-dessus d'Altorff, vont frapper à la chaumière d'un pêcheur ami de Tell, et lui demandent de les passer de l'autre côté du lac. Le bon pêcheur, empressé d'être utile à des enfans, court détacher son bateau, leur tend la main, les reçoit, et, saisissant les deux rames, il frappe l'onde transparente à coups égaux et rapides. Descendus à la rive opposée, les deux enfans rendent grace au pêcheur, et montent les roches arides qui de toutes parts enferment le lac. Claire veut porter à son tour le far-

Digitized by Google

deau que porte Gemmi. Elle lui dispute cette douce charge, que Gemmi ne veut point céder. Enfin, ils se la partagent; et tous deux réunissant leurs mains sur l'anse de la corbeille, ils gravissent ainsi les sentiers, en se parlant, en se regardant avec douleur, avec tendresse, en s'arrêtant quelquefois, sous prétexte de reprendre haleine, mais en effet pour se parler, pour se regarder de plus près.

La lune a déjà disparu. Déjà l'aurore si tardive dans cette froide saison, vient dorer la cime des neiges, lorsque les jeunes voyageurs arrivent au pied du Faigel. Ils montent, ils cherchent des yeux s'ils ne découvriront point quelque chevrier, quelque pâtre, qui puisse leur indiquer la solitaire caverne où Melctal s'est allé cacher. Rien ne paroit dans ces rocs déserts. C'est en vain que les deux enfans promènent au loin leur vue, ils ne découvrent que des glaces, ils n'apperçoivent que des chamois suspendus sur les précipices, et fuyant avec la rapidité de l'oiseau des airs, aussitôt qu'ils sont regardés.

Enfin, vers la huitième heure, une légère

Digitized by Google

fumée, sortant du milieu des rocs, fixe les yeux de Gemmi, qui la fait remarquer à Claire ; tous deux volent vers cette fumée, franchissent des torrens glacés, traversent un bois de sapins, et parviennent à une caverne, où, dès l'entrée, ils apperçoivent au fond une flamme pétillante. Un homme étoit assis devant ce foyer, qu'il ranimoit par des branches sèches. Au premier bruit qu'il entend, cet homme retourne la tête, se lève, saisit sa hache et vient, en la tenant levée, au-devant des jeunes voyageurs. Que demandez-vous ? leur dit-il avec un accent de colère. Nous sommes vos enfans, mon père, répond Claire, en courant à lui ; c'est Gemmi, c'est votre fille, qui viennent vous porter des vivres, et vous serrer dans leurs bras.

Elle dit, s'élance au cou de Melctal, qui, jetant loin de lui sa hache, pousse un cri de joie, reçoit sa fille, la presse contre son cœur, la couvre de ses baisers. Aussitôt, courant à Gemmi, qui le regardoit en silence, il l'embrasse, le baigne de larmes, le confond avec Claire dans ses bras, prononce le nom de son père, celui de Tell, son ami, précipite

Digitized by Google

ses questions, et les interrompt par les tendres caresses qu'il partage aux deux enfans. Enfin, les ramenant près du foyer, il les fait asseoir à ses deux côtés, et les écoute en essuyant ses larmes.

Claire l'instruit avec précaution du motif qui les amène, des ordres sacrés qu'elle vient porter de la part du vieillard Henri; bientôt la voix de Claire s'éteint, elle veut, elle ne peut dire le malheur affreux qu'elle pleure, le crime horrible de Gesler ; trois fois elle commence ce récit, trois fois elle est forcée de l'interrompre. Gemmi vient à son secours. O Melctal, dit-il, vois nos larmes, elles t'annoncent de nouveaux malheurs. Mon père m'a chargé de te les apprendre, mon père m'a dit que son ami les entendroit avec constance, qu'il auroit pitié de sa fille Claire, et qu'il contiendroit sa douleur. Alors le jeune enfant raconte comment Gesler, l'exécrable Gesler s'est vengé du triste vieillard. A ce récit, le fougueux Melctal se lève, court à sa hache, veut s'élancer hors de la caverne, veut sur-le-champ courir se baigner dans le sang du cruel Gesler. Claire se jette à ses genoux ; Gemmi se place devant lui : Pense

Digitized by Google

à mon père, lui dit-il; tu ne te souviens donc plus de mon père? il n'est donc pas ton ami? écoute au moins ce qu'il te fait dire: Guillaume s'occupe de te venger; Guillaume est à présent chez Verner, et ce seul mot doit t'en apprendre assez. Voici les ordres de mon père; il me les a répétés deux fois: Va, mon fils, instruire Melctal du nouveau crime du tyran; ce n'est pas la fureur qui peut nous venger, c'est le courage et la prudence; je pars pour Schwitz, je vais trouver Verner, et faire armer son canton. Que Melctal se rende dans Stantz; c'est là que sont ses amis, et les principaux d'Underwald: qu'il les rassemble, les invite à préparer leurs armes, et qu'il aille ensuite m'attendre dans la caverne de Grutly, où Verner et moi ne tarderons pas à le joindre.

Melctal écoute Gemmi, et la joie douloureuse de la vengeance se peint dans ses yeux et sur son visage. Je vais obéir à Tell, s'écrie-t-il avec transport; je cours rassembler mes amis. Dès demain, Gemmi, tu peux en répondre à ton père, deux cents hommes, braves, fidèles, animés de l'amour de la liberté, prêts à mourir pour la reprendre, et certains, avant de mourir, d'immoler des mil-

Digitized by Google

liers d'esclaves, élèveront sur la place de Stantz le drapeau de la liberté. Voici l'instant qu'attendoit mon courage ; il n'étoit enchaîné que par Tell, que par les ordres sacrés de mon vénérable père. Mon père, mon ami me rendent à moi, courons, volons à la victoire ; elle est à nous, elle est certaine. Je brûle de me voir aux mains avec le perfide Gesler. Qu'il vienne, qu'il vienne contre nous avec ses nombreux satellites, avec toute sa puissance ; je suis plus fort, je marche à lui au nom de la liberté, de la piété filiale, de l'humanité outragée.

Il dit, et veut, à l'instant même, prendre la route de Stantz. La jeune Claire le retient ; elle le force de donner du moins quelques momens à la nature, d'accorder à sa fille une heure pour jouir de ses tendres caresses, pour fortifier son corps affoibli par les alimens qu'elle vient d'apporter. L'impétueux, le sensible Melctal embrasse en pleurant sa fille chérie, serre dans ses bras le jeune Gemmi, consent à s'asseoir près de son foyer, place les deux enfans à ses côtés, et fait avec eux un frugal repas, qu'il précipite et qu'il abrège. Bientôt armé de sa hache, il

Digitized by Google

dit adieu à ses enfans, presse sa fille sur son cœur, et prenant la main de Gemmi : Écoute, lui dit-il, mon fils, je peux mourir dans notre entreprise, cette mort même auroit des délices, les cœurs généreux envieroient mon sort. Mais je veux du moins disposer du seul trésor que je possède, du trésor le plus cher à mon cœur après la liberté de mon pays. Ce trésor, mon fils, c'est ma Claire; je te la donne dès ce moment. Voilà ton épouse, Gemmi; serrez tous deux vos mains dans les miennes. Jurez sur mon cœur qui palpite pour mon pays, pour vous, pour mon père, jurez de vous aimer toujours, de vivre, de mourir l'un pour l'autre, de confondre tous vos sentimens dans votre amour ardent et pur. Vous êtes époux, mes enfans, je vous bénis au nom de mon père, au nom de mon digne ami.

Claire et Gemmi tombent à genoux, baissent la tête en se tenant la main, et reçoivent avec respect la bénédiction paternelle. Les pleurs couloient sur leurs joues; Melctal lui-même étoit baigné de larmes, et ses yeux, animés de tous les transports qui remplissoient son ame ardente, brilloient de feux

Digitized by Google

à travers ses larmes. Il relève ses enfans, il les embrasse de nouveau, leur dit adieu, leur répète encore ce qu'ils doivent rapporter à Guillaume, et saisissant sa hache, il sort de la caverne à pas précipités, et prend le chemin de Stantz.

Les deux enfans, demeurés seuls, n'osent d'abord lever la vue l'un sur l'autre. Immobiles, la tête baissée, et se tenant encore la main, ils éprouvent un frémissement mêlé de joie, de bonheur, de crainte. Leurs ames agitées d'une foule de sentimens divers ont peine à se remettre de tant de secousses; leur pudeur naïve, enfantine, leur fait craindre, pour la première fois, de se trouver ainsi solitaires. Gemmi, rassuré le premier, dit enfin d'une voix tremblante : Claire, vous êtes à moi; depuis long-temps vous êtes instruite que Gemmi n'appartient qu'à vous. Mais le moment où nous sommes, les dangers que vont courir nos pères, nous défendent de nous occuper de nous-mêmes; c'est à eux seuls que nous devons toute notre ame, et tous nos momens. Partons, Claire, rejoignons ma mère, rendons-lui compte de notre voyage, et lorsque mon père et votre vénérable aïeul

Digitized by Google

auront confirmé la bénédiction que vient de nous donner Melctal, alors j'oserai peut-être vous dire combien je suis heureux.

Claire, sans répondre, lui serre la main, sort aussitôt de la caverne, et tous deux reprennent la route qu'ils avoient déjà parcourue.

Mais le soleil, quoiqu'à peine à la moitié de son cours, ne jetoit plus qu'une lueur pâle à travers des nuages sombres. Un voile grisâtre déroboit par-tout l'azur du ciel, et des flocons de neige voltigeans dans l'air, semblables à la toison des agneaux que leur ont arrachée les ronces, venoient en s'augmentant du côté du nord. Bientôt un vent froid s'élève, et amène plus forte et plus rapide cette neige éblouissante. Elle tombe comme la pluie d'un violent orage. Elle remplit les sentiers, comble, dérobe les précipices, et fait baisser la paupière des malheureux voyageurs qui ne peuvent soutenir son impétuosité. Claire et Gemmi, forcés de s'arrêter, cherchent un abri sous des roches. La neige les atteint par-tout, la neige tombe sur leurs têtes. Gemmi s'alarme pour Claire; celle-ci, pour le rassurer, sourit en se voyant cou-

verte des flots qu'elle secoue et renvoie aux vents. La tempête s'appaise enfin ; les rayons d'or de l'astre du jour percent le voile qui le couvroit, et viennent se réfléchir sur les diamans de la neige. Les deux enfans se remettent en route, mais ils ne trouvent plus leurs sentiers. Un tapis épais et blanc couvre les rochers et les précipices. Gemmi tient Claire par la main, et s'avance avec précaution. De son bâton il sonde la neige, il ne permet à Claire de faire un pas qu'après s'être assuré qu'il n'y a point de péril. Claire, qui ne craint que pour lui, qui ne marche que sur ses traces, lui serre plus fortement la main, prête à le soutenir s'il tomboit ; et cette marche, longue, pénible, ces dangers toujours renaissans, sont mêlés de charmes pour la tendre Claire.

Forcés de prendre des détours, de suivre les bords des torrens, où la rapidité de l'onde a laissé la terre à découvert, les voyageurs consument le reste du jour, et n'arrivent que vers le soir non loin du village d'Erfeld. Gemmi se reconnoit alors ; il est sûr, en remontant la Reuss, de rentrer la nuit dans Altorff. Il encourage sa compagne, et la lune,

Digitized by Google

qui commence à paroître, lui ôte la crainte de s'égarer encore. Plus tranquilles, ils suivoient tous deux la rive gauche du fleuve qui traverse le canton d'Uri, lorsqu'ils sont joints par un homme armé d'une longue arbalète, couvert d'un large manteau qui l'enveloppoit tout entier. La neige et la glace se distinguoient seules sur le bonnet qui lui servoit de coiffure, sur son manteau, sur ses cheveux attachés ensemble par les frimats. Cet homme vint droit aux enfans, qui s'arrêtèrent à sa vue, et d'une voix altérée :

Mes jeunes amis, leur dit-il, vous voyez un chasseur égaré. J'ai perdu de vue tous mes compagnons ; je ne puis retrouver le chemin d'Altorff, où je suis sûr que mon absence a déjà répandu l'inquiétude. Pourriez-vous m'y conduire, enfans ? votre zèle et votre secours seront récompensés par moi. La récompense est dans le service, lui répondit aussitôt Claire; nous savons le chemin d'Altorff, et nous aurons autant de plaisir à vous ramener à votre famille que vous en auriez vous-même à nous rendre à nos bons parens. Suivez-nous, vous êtes certain d'être

à la ville dans une heure. Le chasseur alors joint les deux enfans, et les observant avec attention, à la clarté de la lune, il marche en silence auprès d'eux.

Bientôt le chasseur, s'adressant à Gemmi: Jeune homme, dit-il, quels sont vos parens? où demeurez-vous dans Altorff? Je suis le fils d'un laboureur, répond Gemmi sans le regarder; mon père n'habite point la ville. — Et dans quels lieux est sa retraite? — Dans les montagnes, au milieu d'un désert, où il cultive son champ, où il pratique la vertu! La vertu! reprend le chasseur avec un sourire ironique, je n'aurois pas cru que ce nom fût connu de vous à votre âge. C'est le premier nom que j'ai bégayé, répond Gemmi d'un ton de voix ferme. — Vous savez donc ce qu'il signifie? — Je l'espère au moins. — Expliquez-le moi. — Trois mots suffiront: La crainte de Dieu, l'amour des humains, et la haine de leurs oppresseurs. — Et quels sont ces oppresseurs? — Les tyrans et leurs satellites. — En Suisse il n'est point de tyrans. Claire ne peut retenir un cri. Gemmi ne répondit point; et le chas-

Digitized by Google

seur, la tête baissée, marcha quelque temps en silence.

Ils approchoient des murs d'Altorff; déjà l'on voyoit reluire les lances des gardes qui veilloient aux portes. Le sombre inconnu tout-à-coup demande à Gemmi d'une voix farouche, comment s'appelle son père. Claire, tremblante, serra plus fortement la main de Gemmi. Celui-ci, pour qui le mensonge étoit impossible, hésite quelques instans; enfin, pressé par l'inconnu, il le regarde d'un air assuré. Nous avons bien voulu, répond-il, vous remettre dans votre route, mais c'est à quoi se bornera la confiance que vous inspirez. Vous ne saurez point le nom de mon père, il n'est connu que de ses amis. Jeune imprudent, s'écrie alors le chasseur avec l'accent de la colère: ton père ne peut m'échapper, tu ne sortiras toi-même des fers que je te prépare qu'au moment où je connoîtrai ta séditieuse famille. Va, je sais découvrir les coupables aussi bien que les punir.

A ces mots, il arrive aux portes, prononce le nom de Gesler, et les soldats sortant aussitôt, baissent devant lui leurs lances.

Qu'on saisisse ces deux enfans, leur dit l'atroce gouverneur, qu'on les traîne dans la prison, et qu'on ait soin de m'amener les premiers habitans d'Altorff qui se présenteront pour les réclamer!

On obéit; Claire et Gemmi sont environnés par la garde; sans pitié pour leur âge, pour l'état de foiblesse où leur pénible route les avoit réduits, on les conduit dans le fort, où un cachot devient leur demeure.

Calmes tous deux, se regardant avec tendresse, et remerciant en secret leurs bourreaux de ne les point séparer, les deux enfans entendent sans effroi se refermer les portes épaisses de leur horrible prison; ils se reposent sur la paille qu'on leur a jetée par pitié, ils partagent le pain grossier que l'on a mis auprès d'eux. Sans crainte comme sans remords, inquiets seulement des alarmes qu'éprouveront leurs familles, des dangers qui menaceroient Guillaume, s'il venoit s'offrir au tyran, ils espèrent, ils font des vœux pour qu'Edmée et le vieux Henri les croient demeurés auprès de Melctal, pour

Digitized by Google

qu'ils ignorent leur malheur, pour que ce malheur ne soit que pour eux.

Tandis qu'occupés seulement de cette pieuse idée, les deux enfans en prison sous le couteau d'un barbare qui ne pardonna jamais, dormoient paisiblement l'un auprès de l'autre, sans être troublés par des songes funestes, et goûtoient ce calme, ce repos de l'ame que la vertu donne même dans les fers, le gouverneur, dans son palais, entouré de troupes nombreuses, armé de sa toute-puissance, pouvant d'un seul mot consommer la perte de quiconque déplaisoit à ses yeux; le gouverneur ne pouvoit dormir, et les plus terribles craintes agitoient son esprit inquiet. Sombre, furieux, tourmenté par une foule de desseins contraires, tremblant pour ses jours, méditant de nouveaux supplices pour effrayer ceux qu'il redoutoit, pour conserver sa misérable vie à force de donner la mort, pour mettre entre le trépas et lui un large fleuve de sang, il se disoit à lui-même : O combien doit être terrible la haine que me porte ce peuple, puisque leurs enfans, leurs foibles enfans ne peuvent

Digitized by Google

pas la cacher au voyageur, à l'inconnu que le hasard leur fait rencontrer ! Que disent donc leurs vieillards, leurs hommes ! Que n'ai-je point à redouter de ce peuple de séditieux dont les générations se multiplient, s'élèvent avec l'espoir, avec le desir de m'arracher ma puissance, de me percer sans doute le sein ! Ah ! je saurai prévenir leurs coups, je saurai comprimer, par la terreur, ceux qui pourront échapper à ma redoutable justice ; je veux inventer de nouveaux supplices, je veux inventer de nouveaux moyens de reconnoître mes ennemis ; tous le sont, je n'en doute point, mais tous n'oseront se montrer, et les plus hardis du moins tomberont les premiers sous mon glaive.

Il s'abandonne alors au délire de sa colère, de son orgueil, roule dans son esprit aliéné mille projets inexécutables, adopte, caresse les plus insensés, et trouvant un mérite de plus aux ordres qui prouveront mieux le mépris qu'il veut affecter pour ce peuple qu'il redoute, il s'arrête enfin au projet stupide de forcer les habitans d'Uri à courber lâchement leur front devant le bonnet qui

Digitized by Google

sert de coiffure à leur atroce gouverneur ; en vain sa raison, à demi perdue, veut lui présenter les dangers de cet ordre absurde, inutile, sa raison n'est plus écoutée ; il fait appeler près de lui les chefs de sa garde nombreuse, les interroge avec inquiétude sur le zèle, sur l'attachement de leurs mercenaires soldats, leur distribue des trésors que son avarice cède à sa crainte ; et s'adressant à Sarnem, ministre secret et fidèle de ses desirs les plus coupables : Demain, lui dit-il, à l'aube du jour, qu'on plante une longue pique au milieu de la place d'Altorff ; je veux que sur la pointe de cette pique, le bonnet qui couvre ma tête et que je remets dans tes mains, soit exposé à tous les regards. Mes nombreux soldats, sous les armes, environneront la place, en garderont les avenues, et forceront tous les passans à se courber avec respect devant ce signe de la puissance du gouverneur des trois cantons ; que la moindre résistance, que le plus léger murmure soit sur-le-champ puni par les fers. C'est à vous de lire sur les visages, dans les yeux, dans les traits de ces hommes vils,

que la nature fit pour être esclaves, les secrets sentimens de haine, d'indépendance, de courage même; car le courage est un crime dans ceux qui ne doivent savoir qu'obéir. Allez, exécutez mon ordre, et que nos émissaires s'occupent tous de découvrir les parens coupables des deux enfans que j'ai fait mettre aux fers.

Il dit; Sarnem court tout préparer. Les soldats reçoivent d'avance le salaire des crimes qu'on leur demande. L'or et le vin leur sont prodigués; des espions sont répandus dans la ville, dans les environs, pour s'introduire dans les familles, pour y raconter, sous un faux ton de pitié, comment deux enfans sont victimes de la sévérité de Gesler, pour étudier, pour surprendre, dans les regards, l'effet que produit cette nouvelle, pour faire un crime de la douleur, même de la compassion.

Mais le ciel, le juste ciel, qui veillait sur la chaumière de Tell, la cache aux yeux de ces émissaires. Ils ne vont point chez la bonne Edmée, qui, seule avec le vieillard aveugle, comptoit les heures écoulées loin

Digitized by Google

de son époux, loin de son fils. La nuit s'est passée dans l'inquiétude, sans que la lampe solitaire, qui éclairoit la maison, se soit éteinte un moment, sans que le vieux Henri et la bonne Edmée aient voulu se livrer au sommeil. Ils ont toujours parlé de leurs enfans. Ils se sont interrompus cent fois pour écouter le moindre bruit qui se faisoit entendre à leur porte. Les aquilons sifflant dans les arbres dépouillés de leurs feuilles, les aboiemens du chien fidèle, qui tourne autour de la maison, faisoient tressaillir Edmée. Elle se levoit, couroit à la porte, espérant toujours que c'était Gemmi : elle regardoit, ne voyoit que les ténèbres ; elle écoutoit, attentive, et n'entendoit que les torrens. Elle revenoit tristement auprès du vieillard éperdu, à qui elle vouloit cacher ses inquiétudes et ses craintes : Votre fils les aura retenus, lui disoit-elle en soupirant, dormez, dormez, ô bon vieillard, je veillerai jusqu'au matin. Oui, ma fille, répondoit Henri, mon fils les aura retenus. Je vais reposer ; ne songe pas à moi, et calme ton ame inquiète. Alors le vieillard, pour ne pas l'alarmer, faisoit

Digitized by Google

semblant de reposer, faisoit semblant d'être tranquille ; tous deux gardoient le silence pour se tromper mutuellement, tous deux se cachoient leurs larmes ; mais au moindre bruit, tous deux se levoient, et leur espoir étoit trompé.

FIN DU SECOND LIVRE.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME.

CEPENDANT Tell, long-temps avant l'aurore, est arrivé dans les murs de Schwitz. Il va frapper à la maison de Verner ; les dogues, veillant dans la cour, font retentir l'air de leurs aboiemens. L'inquiet Verner, déjà debout devant un chêne brûlant, se hâte d'aller à sa porte, l'ouvre à la voix de son ami, l'embrasse, le mène près de son foyer ; et les dogues menaçans n'ont pas plutôt reconnu le fidèle ami de leur maître, qu'ils l'environnent en le caressant, et viennent cacher leurs têtes énormes sous les mains engourdies de Guillaume.

Ami, dit le héros à Verner, il est enfin venu l'instant qui doit délivrer la patrie ou terminer nos malheureux jours. Ce n'est plus ta prudence que je viens consulter, ce n'est plus à ta sagesse que je viens demander des conseils ; c'est ton courage que je réveille, c'est à lui que je porte des armes. Plus de conseils, il faut agir : les nouveaux crimes de Gesler nous ont donné le dernier signal.

Digitized by Google

A ces mots, il dépose devant Verner un pesant faisceau de lances, de flèches, d'arbalètes, d'épées tranchantes, qu'il a porté sur ses épaules. Verner les regarde avec une joie tranquille. Avant de t'entendre, répond-il, allons cacher ce trésor précieux dans un asyle secret; l'on peut ici nous surprendre : lorsque l'on dépend d'un tyran, le citoyen n'a point de maison.

Tous deux alors reprennent les armes, descendent, les portent dans un souterrain, et, revenant s'asseoir près du foyer, Guillaume raconte à Verner la barbarie du gouverneur, le malheur du vieillard Henri, la retraite de son fils Melctal, le voyage du jeune Gemmi, qui doit l'avertir, à cette heure même, de se rendre à Grutti, le soir, pour assurer leur vengeance. Verner écoute avec attention, se fait répéter les détails des grands desseins de Guillaume, les pèse, les discute avec lui, oppose, invente les obstacles qu'il est possible de rencontrer; et, satisfait des réponses de Tell, qui a tout prévu, qui répond à tout, il l'embrasse, en lui disant ces paroles : Ami, commençons, je suis prêt.

Digitized by Google

Aussitôt, séparément, et par des chemins opposés, ils vont porter, une à une, les armes qu'ils ont en dépôt, à leurs amis de la ville, à leurs amis des villages dont Schwitz est environné; ils vont remettre dans les mains des ennemis de la tyrannie de quoi la détruire, de quoi se venger. Ils rendent grace aux frimats, à la neige qui obscurcit le jour, qui tombe avec abondance, et rend déserts les chemins qu'ils traversent avec sûreté. Ils vont, reviennent cent fois pour distribuer les armes, qu'ils n'osent porter qu'une à une; ils emploient douze heures entières à cette importante distribution, échauffent, raniment le cœur de chacun de ceux qu'ils viennent armer, prennent son serment devant Dieu, l'instruisent du nouveau crime de Gesler, l'animent à la vengeance, et retrouvent toujours de la voix, toujours de nouvelles forces, pour varier des discours, pour faire de nouveaux pas qui doivent amener la liberté.

Le jour entier s'est consumé dans ces soins. Toutes les armes sont distribuées; Guillaume n'a gardé que son arc, Verner n'a conservé qu'une lance. Tous deux accablés de fatigues,

rentrent dans la maison de Verner, prennent un peu de nourriture, raniment leurs forces éteintes, et sans prendre un instant de repos, pressés par le temps qui s'écoule, par la parole donnée à Melctal, ils se remettent en chemin pour la caverne de Grutli.

Ils marchent au milieu des neiges, que l'aquilon ramasse autour d'eux ; ils arrivent sur les bords du lac, cherchent un bateau dans l'obscurité, trouvent une foible barque amarrée par de forts liens, et que les flots impétueux, soulevés par le vent du nord, faisoient battre contre le rivage. Verner, voyant le lac agité, s'arrête, demande à Guillaume si sa science si renommée dans l'art de conduire une barque, pourra lutter contre la tempête. Melctal nous attend, lui répond Guillaume, et le sort de notre patrie va dépendre de notre entrevue. Comment oses-tu demander si je pourrai traverser le lac ? j'ignore si la chose est possible, mais je sais qu'il faut la faire. Je compte peu sur mon adresse, mais je compte sur le Dieu du ciel qui veille sur les ames pures, et qui se plait à protéger les amans de la liberté.

Il dit, saute dans la barque; Verner s'é-

Digitized by Google

lance après lui. Tell coupe aussitôt le lien, s'empare de l'aviron, et s'éloigne du rivage. Mais, soit un effet du hasard, soit que ce Dieu juste et puissant, que Guillaume invoquoit dans son cœur, veillât sur les libérateurs de la Suisse, le vent s'appaise tout-à-coup, les flots se calment, l'onde tranquille porte la barque de Tell, qui, saisissant les deux rames, la fait voler avec la rapidité de la flèche. Il a bientôt franchi le lac, il arrive à l'autre bord, descend, amarre sa barque, et les deux amis se rendent à la caverne qu'ils connoissoient depuis si long-temps.

Melctal les attendoit à l'entrée. Aussitôt qu'il apperçoit Tell, il se précipite dans ses bras, le serre, le baigne de ses pleurs, prononce avec des sanglots le nom de son père et le nom de son ami; mêle, confond ces deux noms si chers, et peut à peine contenir tous les sentimens qui l'oppressent. Guillaume pleure avec lui, tient sa main qu'il presse avec force, l'entraine au fond de la caverne; et là, dans une obscurité profonde, les trois amis, assis sur des rocs, faisant trêve à leurs intérêts, à leurs douleurs particulières, ne s'occupent que de l'intérêt et

Digitized by Google

du destin de leur pays. Tell le premier prend la parole :

Melctal, dit-il, ton père est vivant, ton père est dans ma maison ; que ta tendresse se rassure, que ta piété filiale se taise devant la patrie. Examinons, trouvons les moyens les plus sûrs et les plus prompts de délivrer notre pays, de lui rendre sa liberté, de venger les longues injures, les barbaries, les fureurs dont il a souffert trop long-temps. Chacun de nous, dans son canton, jouit de l'estime, de l'attachement, de la confiance de nos frères. Les braves habitans de Schwitz se lèveront à la voix de Verner ; il ne leur manquoit que des armes, aujourd'hui même Verner et moi nous leur en avons donné. Ces armes, jointes à celles que nos amis de Schwitz s'étoient procurées, nous répondent de deux cents soldats dont Verner est le capitaine. Nous avons leur foi, leurs sermens ; nous comptons sur eux comme sur nous-mêmes.

Dans Uri, dans les murs d'Altorff, où la présence du tyran augmente et nourrit la terreur, où le fort terrible qu'il a élevé semble assurer à jamais sa puissance, il m'a été plus difficile

Digitized by Google

de trouver des compagnons. Tous les cœurs brûlent pour la liberté, mais les satellites nombreux de Gesler, ses infâmes émissaires veillent avec plus de soin à découvrir, à punir la moindre étincelle de ce feu sacré. Je n'ose compter encore sur les habitans d'Altorff; ils tremblent, ils sont gémissans sous la verge du despotisme; ils voient toujours la hache levée sur le premier qui oseroit regarder le gouverneur. Le peuple d'Altorff ne l'attaquera point, mais il ne le défendra pas. Il faut conquérir Altorff. Dans les villages qui l'entourent, j'ai trouvé cent compagnons prêts à mourir avec moi; ils sont armés, ils sont braves, c'est tout ce que je puis offrir. Parle, Melctal, rends-nous compte de tes efforts en Underwald, et arrêtons irrévocablement l'heure, l'instant, où nous réunirons nos forces, où nous irons mourir ou devenir libres.

Amis, s'écrie Melctal avec un accent dont à peine il est maître, j'étois loin de compter sur les forces qui sont déjà dans vos mains, et j'étois certain du succès. Cent cinquante jeunes guerriers sont déjà prêts dans Underwald; aujourd'hui même je les

ai tous vus ; ils m'ont choisi pour leur chef, ils brûlent tous de combattre. Amis, ne perdons pas un instant ; rendons-nous, dès cette nuit même, sous les murailles d'Altorff; réunissons nos guerriers au milieu même de cette ville ; attaquons le fort sur-le-champ, le peuple nous secondera ; nous punirons le gouverneur; je veux que les yeux lui soient arrachés à la même place où mon père.... Mais je m'égare ; pardonnez au plus malheureux des fils : je veux, dis-je, que malgré la nuit, malgré la neige qui couvre la terre et rend les chemins difficiles, nous soyons demain, à l'aube du jour, au milieu de la place d'Altorff, et qu'un combat engagé sur-le-champ nous rende maîtres de la citadelle, ou nous fasse tous périr.

Oui, nous péririons, lui répond Verner d'une voix calme, et cette mort, glorieuse sans doute, seroit inutile à notre pays. Tu n'as donc pas entendu, Melctal, ce que nous a dit Guillaume : les cent amis dont il est sûr dans Uri sont dispersés dans les villages, il lui faut du temps pour les rassembler ; et quatre mille satellites sont toujours réunis auprès du tyran. Le peuple d'Altorff gémis-

Digitized by Google

sant, comprimé sous le poids terrible de la présence de Gesler, de sa garde, de ses soldats, n'osera point se joindre à nous. Nos foibles troupes, arrivant en tumulte, l'une après l'autre, n'obtiendroient pas l'entrée de la ville, et seroient détruites sous ses remparts. Les trois cantons sont trop foibles pour renverser cette puissance de Gesler, qui s'appuye sur le colosse de l'Empire, qui possède plusieurs places fortes, dont le siège, quelque rapide qu'il soit, laisse le temps à l'Allemagne d'enfanter contre nous des armées plus nombreuses que tout notre peuple. Croyez à mon expérience. Assurons-nous de nombreux secours avant de tenter aucune entreprise. Pensez-vous que nous soyons les seuls animés de l'amour de la liberté? Pensez-vous que Zurich, Lucerne, les habitans des montagnes de Zug, de Glaris et d'Appenzel, ne frémissent pas comme nous de se voir accablés de chaînes? N'en doutez point, ces généreux peuples souffrent de la soif de l'indépendance; ils feront un jour, mon cœur le prédit, un même corps avec nous, une seule république redoutée et respectée de tous les rois de l'univers. Avançons ces temps de

gloire, envoyons des députés sûrs à Lucerne, à Zug, à Zurich; rendons générale la conjuration; fixons un jour, un jour sacré, où, à la même heure, dans toute la Suisse, tous les amis de la liberté attaquent à la fois leurs tyrans. Alors nous éclaterons; alors Altorff se déclarera, et le gouverneur troublé, environné de peuples en armes, succombera sous nos efforts avant que ses couriers, partout arrêtés, puissent porter à l'Empereur la nouvelle de ses périls.

Verner se tait, et Melctal murmure; Melctal va combattre Verner, lorsque Guillaume prend la parole, et tous deux l'écoutent dans le silence. J'aime ton audace, dit-il à Melctal, j'excuse ta bouillante ardeur, mais elle nous seroit fatale. J'honore ta prudence, Verner, mais elle auroit aussi ses dangers. Malheur aux saintes conjurations à qui le temps est nécessaire, et dont le secret n'est pas concentré dans un petit nombre de cœurs fidèles! Une seule erreur, un seul mot, les plus légers accidens, renversent l'ouvrage de plusieurs années. Il ne faudroit trouver qu'un traître dans les villes nombreuses que tu nous proposes d'associer à nos desseins, pour re-

Digitized by Google

mettre la patrie aux fers, pour voir périr dans les supplices l'élite de ses plus dignes enfans. Non, ne confions à personne nos généreux, nos sublimes desseins. Nous suffirons, je l'espère, pour fonder la liberté; et, lorsqu'Uri, Schwitz, Underwald, auront planté sur leurs montagnes le drapeau de l'indépendance, nous ou nos fils verront les cantons venir combattre sous cet étendart, ou se reposer à son ombre.

Verner, il est temps d'éclater; mais je te demande, Melctal, de me donner encore quelques jours. Voici le plan que je vous soumets.

Underwald et Schwitz sont armés Trois cent cinquante guerriers de ces deux braves cantons sont prêts, dites-vous, à suivre vos pas: assignez-leur, non pas une ville, non pas un village, mais un vallon, un endroit désert, où se rendant par diverses routes, ils puissent tous se réunir, et se mettre en marche à la fois. Tandis que vous prendrez ce soin, je retourne dans Uri, et secondé par le brave Furst, le seul de mes compagnons à qui j'ai confié mes projets, je vais rassembler, s'il se peut, les cent ennemis de la

tyrannie, que leurs murmures, leur courage, m'ont fait juger dignes de vaincre avec nous. Le brave Furst ira les chercher dans le Maderan et dans l'Urseren, jusques dans les hautes montagnes d'où se précipitent l'Aar, le Tessin, le Rhin et le Rhône. Seul, je demeure dans Altorff, où un émissaire de Furst viendra m'avertir de l'instant où sa troupe doit se mettre en marche. A cette nouvelle, je mets le feu à un immense bûcher, que mes mains ont déjà placé sur la montagne où est ma maison. Dès que vous verrez cette flamme, partez, Verner, partez, Melctal, ainsi que tous vos compagnons, chacun pour le lieu du rassemblement. De là, dès que vous serez réunis, marchez sur-le-champ vers Altorff. J'ai mesuré le temps, les distances. Furst, avec les braves d'Uri, Verner, avec ceux de Schwitz, Melctal, avec ceux d'Underwald, doivent arriver presque en même temps, au midi, au nord, et à l'orient de la ville. J'yserai, mes braves amis, j'y serai seul, au milieu du peuple, que ma voix, que mes efforts appelleront à la liberté. Ma bouche fera retentir ce nom sacré, devenu notre cri de guerre. Vous le prononcerez en

Digitized by Google

entrant. Le peuple, frappé de surprise de voir, d'entendre à la fois Underwald, Uri et Schwitz, qui volent à son secours, le peuple alors, n'écoutant plus que sa haine, se livrant tout entier à sa fureur contre Gesler, grossira vos troupes vaillantes. Nous attaquerons le fort, où le tyran surpris et troublé, ne se défendra qu'avec lâcheté. Vous verrez bientôt nos drapeaux flotter sur ses creneaux terribles; et toute la Suisse, émue par cette première victoire, viendra nous demander l'honneur de s'associer aux futurs combats.

Il dit, et Melctal se jette dans son sein, et baigne le héros de larmes de joie. Verner lui-même est persuadé; Verner adopte son avis. Les trois libérateurs, sans se lier par de nouveaux sermens, inutiles à leurs grandes ames, les trois héros se séparent, après s'être répété qu'ils ne se mettront en marche qu'au moment où le signal du feu leur sera donné par Guillaume. Melctal retourne dans Stantz se préparer avec ses amis, Verner et Tell retrouvent leur barque, traversent le lac, demeuré paisible, et parvenus sur l'autre bord, Verner prend la route de Schwitz, et Guillaume celle d'Altorff.

Il marche, en suivant la rive du lac. Il veut, avant de retourner auprès d'Edmée, visiter ses amis d'Altorff, les instruire de ses grands desseins. Le soleil brilloit déjà, lorsqu'il arrive dans la ville. Il s'avance jusqu'à la place, où le premier objet qui frappe sa vue est une longue pique élevée, au haut de laquelle il distingue un riche bonnet brodé d'or. Autour de la pique des soldats nombreux se promènent en silence, et semblent garder avec respect ce nouveau signe de puissance. Guillaume s'avance étonné ; bientôt il voit le peuple d'Altorff se prosterner bassement devant ce bonnet, devant cette pique, et les satellites armés, courber plus près de la terre, avec le fer de leurs lances, les fronts de ceux qui s'humilient. Maître à peine de son indignation, Tell s'arrête à ce spectacle ; il n'en peut croire ses yeux, il demeure muet, immobile, appuyé sur son grand arc, et regardant avec dédain ce peuple lâche et ces vils soldats.

Sarnem qui commande la garde, Sarnem, dont le zèle féroce se plaît à surpasser les ordres qu'il a reçus du tyran, distingue bientôt cet homme, qui seul, au milieu d'un

Digitized by Google

peuple courbé, lève une tête droite et fière. Il vole, le joint, et le regardant avec des yeux brûlans de fureur : Qui que tu sois, lui dit-il, tremble que je ne punisse ta lenteur à obéir aux ordres de Gesler. Ne sais-tu pas la loi proclamée, qui oblige tout habitant d'Altorff à saluer avec respect ce signe de sa puissance ? Je l'ignorois, répond Guillaume, et je n'aurois jamais pensé que l'ivresse du pouvoir suprême pût en venir à cet excès de tyrannie et de démence. Mais il est justifié par la lâcheté de ce peuple. J'excuse, j'approuve Gesler ; il doit nous traiter en esclaves, il ne peut pas assez mépriser des hommes, assez bas pour se soumettre à des caprices aussi dégradans. Quant à moi, je ne baisse mon front que devant la divinité. Téméraire, reprend Sarnem, tu vas expier tant d'audace. Tombe à genoux, et désarme le bras qui va te punir. Le mien me puniroit moi-même, lui dit Tell en le regardant, si j'étois capable de t'obéir.

A ce mot, et à un signe qu'a fait le cruel Sarnem, une foule de ses satellites se jette aussitôt sur Guillaume. On lui arrache son arc, on le dépouille de son carquois. Envi-

Digitized by Google

ronné de glaives brillans dirigés tous contre son sein, on le conduit, on l'entraîne au palais du gouverneur.

Tranquille au milieu des soldats, sourd à leurs menaces grossières, les bras croisés sur sa poitrine, Guillaume paroît devant le tyran. Il le considère d'un œil dédaigneux, laisse parler sans l'interrompre celui qui se hâte de l'accuser, et, dans un silence impassible, attend que Gesler l'interroge.

Son air, son front, son visage calmes, étonnent, troublent le gouverneur. Une terreur involontaire, un pressentiment secret semblent l'avertir qu'il voit devant lui celui qui doit punir ses crimes. Il craint de fixer sur lui ses regards, il hésite à l'interroger; enfin, d'une voix altérée : Quel motif, dit-il, a pu te porter à désobéir à mes ordres, à refuser au signe, quel qu'il soit, de mon pouvoir, le respect, l'hommage que tu me dois ? Parle, défends-toi, je peux pardonner. A ce mot, Tell le regarde avec un sourire amer : Punis-moi, lui répond-il, et ne me demande pas ma pensée. Tu n'entendis jamais la vérité, tu ne pourrois la soutenir.—Je veux l'entendre de ta bouche; je veux que tu m'ins-

Digitized by Google

truises toi-même de mes fautes et de mes devoirs. — Je n'instruis point les tyrans, mais l'horreur que m'inspire leur présence, n'ôte rien à mon courage, mais je leur rappelle leurs crimes, et je leur prédis leur sort. Écoute-moi donc, Gesler, puisque tu consens à m'entendre.

La mesure est bientôt comblée; la coupe du malheur, que le ciel irrité contre nous voulut remettre dans tes mains, déborde de toutes parts. Dieu épuisa sur nous, par tes mains, tous les traits de sa colère; sa justice va te frapper. Entends les cris des innocens que tu retiens dans les cachots; entends les cris des enfans, des veuves, qui te redemandent leur époux, leur père, expirés, par ton ordre, au milieu des tourmens. Vois leurs ombres sanglantes errer autour de ta demeure, te poursuivre dans ton sommeil, se présenter devant toi, pour te montrer leurs larges blessures, leurs corps déchirés et palpitans. Leur sang jaillit sur tes mains, et t'éveille au milieu de la nuit; tu vois ce sang au milieu des ténèbres, tu le vois, et tes yeux en vain se ferment pour ne pas le voir. Le peu qui reste de vivans, abandonnant ses héritages, ses

Digitized by Google

biens, le fruit de son labeur, à ton insatiable avarice, s'enfuit, et va se cacher au fond des forêts, dans le creux des rocs. Là, que fait ce peuple tremblant, à qui ton nom seul cause plus d'effroi que le bruit des monceaux de neige descendant du haut des montagnes pour ensevelir nos villages, que fait-il? A genoux sur les rochers, il élève ses mains à Dieu, il lui demande vengeance, il le supplie d'exterminer l'exterminateur des humains. Eh bien! Gesler, je te l'annonce, ces prières de tout un peuple, ces cris de tant d'innocens persécutés, dépouillés, frappés, immolés par ton ordre, ce sang répandu sans cesse par tes mains, et dont la vapeur épaisse forme un nuage autour de toi, ce sang est monté jusqu'au ciel, nos voix plaintives sont arrivées au trône du Tout-puissant, sa justice va te frapper, ma patrie touche à sa délivrance. Tels sont mon espoir, mes vœux, ma pensée. Tu me les demandes, je t'ai satisfait; je n'ai plus rien à te dire, car je ne veux pas dégrader ma raison au point de te dire un seul mot de l'ordre insensé, du délire qui fait aujourd'hui fléchir les malheureux habitans d'Uri devant le bonnet qui cou-

Digitized by Google

vroit ta tête. Tu sais tout, tu peux commander mon supplice.

Gesler écoutoit en silence; sa colère se contenoit pour mieux assurer ses coups, sa rage étoit suspendue par l'espérance de trouver, d'inventer un nouveau supplice qui le vengeât mieux de cet homme, qui sembloit mépriser la mort. Il songeoit à ces deux enfans que, la veille, il fit mettre aux fers. Il se rappelle leurs discours hardis, et les comparant à ceux qu'il entend, son ingénieuse fureur soupçonne, pressent, devine, que ces enfans, déjà si fiers, si pénétrés de la haine des tyrans, ne peuvent appartenir qu'à celui qui vient le braver. Il veut s'en éclaircir sur l'heure, et donne l'ordre secret qu'on amène les deux enfans.

Sarnem a couru les chercher. Pendant ce temps, le fourbe Gesler, dissimulant sa colère, feignant de n'être point ému, interroge froidement Guillaume sur son état, sur sa famille, sur le rang qu'il tient dans Uri. Guillaume ne cache point son nom, et ce nom, fameux dans Altorff, frappe, épouvante le gouverneur. Quoi! dit-il avec surprise, c'est toi dont l'adresse est si renommée

dans l'art de conduire une barque, c'est toi dont les flèches toujours sûres n'ont jamais manqué le but ? Moi-même, lui répond Tell, et je rougis que mon nom ne soit connu que par des succès inutiles à ma patrie. Cette vaine gloire est loin de valoir la mort que je vais souffrir en prononçant le nom de liberté.

A l'instant même, Sarnem revient, conduisant Claire et Gemmi. Dès que Tell apperçoit son fils, il pousse un cri, s'élance vers lui : O Gemmi, dit-il, ô mon fils ! je peux t'embrasser encore ! et dans quels lieux.... pourquoi... comment.... ? Non, non, vous n'êtes point mon père, lui répond aussitôt Gemmi, qui voit le péril de Guillaume, qui sait le sort que Gesler prépare à ses malheureux parens ; non, je ne vous connois point ; ma famille n'est point ici. Guillaume, étonné, demeure immobile, les bras ouverts, étendus ; il ne peut comprendre pourquoi son fils se refuse à ses embrassemens, et ose le méconnoître ; Claire augmente sa surprise en confirmant ce qu'a dit Gemmi, en répétant avec lui que Guillaume n'est point leur père. Le cœur de Tell en murmure, il commence à s'en offenser ; et Gesler, dont

Digitized by Google

les yeux farouches observent tous leurs mouvemens, Gesler, qui vient de pénétrer le mystère qu'il vouloit connoître, jouit à la fois de la crainte, de la surprise, des douleurs et du père et des enfans.

Une horrible joie se peint sur son front; ses regards brillent d'un feu sombre. On ne m'abuse point, dit-il; Guillaume, voilà ton fils, et ce fils m'a offensé; ma patience, depuis long-temps, a souffert ici tes outrages; afin de trouver une peine qui fût égale à ta témérité, je vais la prononcer, écoute:

Je veux, même en te puissant, rendre hommage à ce talent rare que vante ton heureux pays; je veux qu'en contemplant ma justice, le peuple d'Altorff admire ton adresse; on va te rendre ton arc; on placera ton fils devant toi, à la distance de cent pas; une pomme sera sur sa tête, et deviendra le but de ta flèche. Si ta main, sûre de ses coups, enlève avec le trait la pomme, je vous fais grace à tous deux et je vous rends la liberté; si tu refuses cette épreuve, ton fils, à tes yeux, va mourir. Barbare, lui répond Tell, quel démon sorti de l'enfer peut t'inspirer cette affreuse idée? O Dieu juste, qui nous

entends, souffrirez-vous cet horrible excès du génie de la cruauté ? Non, je n'accepte point l'épreuve ; non, je ne m'expose point à devenir le meurtrier de mon fils ; je te demande la mort, je l'implore de tes bourreaux ; ils sont tous ici ; tout ce qui t'entoure a trempé cent fois ses mains dans le sang. Qu'ils tournent leurs glaives sur moi, qu'ils les dirigent sur mon cœur. Je te le demande, je t'en conjure ; mais que je meure innocent, mais que je meure homme et père. Écoute, Gesler ; tes gardes nombreux, l'exemple de tout un peuple, la certitude, la vue du supplice n'ont pu me faire fléchir devant toi ; j'ai préféré la mort à cette bassesse ; eh bien ! pour obtenir cette mort, pour échapper à l'affreux danger de percer moi-même le cœur de mon fils, je vais plier le genou devant toi ; promets-moi le trépas, Gesler, et je m'abaisse devant ton orgueil.

Non, s'écrie aussitôt Gemmi, dont la voix touchante émeut de pitié les satellites qui l'environnent, non, ne vous rendez point à ses vœux ; j'accepte, j'accepte l'épreuve. Quoi qu'il arrive, tu l'as promis, mon père sera délivré ; rassure-toi, mon digne père ;

Digitized by Google

va, le ciel guidera ta main; va, ton fils est en sûreté; pardonne-moi si ma tendresse a voulu te méconnoître un instant. Je tremblois pour toi, pour toi seul, et je quittois, pour te sauver, le bien qui m'est le plus cher au monde, le nom, le doux nom de ton fils. O mon père, pardonne-moi, mon père, mon père chéri, laisse-moi répéter cent fois ce nom que je m'étois interdit. Rassure-toi, tu ne me tueras point, une voix secrète me le prédit. Qu'on me conduise, qu'on me conduise! et toi, Claire, va-t-en, va-t-en, mais garde-toi d'instruire ma mère.

Gemmi se jette alors dans le sein de Guillaume, qui le reçoit, qui l'embrasse, qui le presse contre son cœur; il veut lui parler, il ne peut que l'inonder de ses larmes, il ne peut que répéter d'une voix tremblante, étouffée: Non, mon fils, non, mon cher fils! Claire est tombée évanouie; les soldats l'emportent dans le palais, et l'inflexible Gesler, sans être ému de ce spectacle, répète son ordre terrible, offre pour la dernière fois à Guillaume le choix affreux de voir périr son fils, ou de se soumettre à l'épreuve. Guillaume l'écoute la tête baissée, demeure

quelques instans sans répondre, tenant toujours Gemmi dans ses bras ; puis, relevant tout-à-coup la tête et regardant le gouverneur avec des yeux rouges de pleurs, étincelans d'indignation : J'obéirai, répond-il ; que l'on me conduise à la place !

Le père et le fils, se tenant par la main, sont aussitôt environnés de gardes. Ils descendent ensemble du palais, sous la conduite de Sarnem. Tout le peuple, informé déjà de l'affreux spectacle qu'on va lui donner, se précipite vers la place. Presque tous gémissent au fond de leur ame, mais aucun d'eux n'ose exprimer le sentiment de la pitié. Leurs regards timides cherchent Guillaume ; ils le découvrent au milieu des lances, marchant à côté de Gemmi qui le regarde en souriant. Les larmes viennent dans les yeux en regardant le visage du père ; mais la terreur retient ces larmes. Gesler les puniroit comme un crime. Tous les yeux se reportent à terre ; un morne silence règne dans le peuple ; il gémit, il souffre et se tait.

L'espace est déjà mesuré par le farouche Sarnem ; une double haie de soldats ferme de trois côtés cet espace. Le peuple se presse

Digitized by Google

derrière eux ; Gemmi, debout à l'extrémité, considère tous ces apprêts d'un œil tranquille et serein. Gesler, loin derrière Tell, se tient au milieu de sa garde, observant d'un air inquiet le silence morne du peuple ; et Guillaume, entouré de lances, demeure immobile, les yeux vers la terre. On lui présente son arc avec une seule flèche; après en avoir essayé la pointe, il la brise, la rejette et demande son carquois ; on le lui apporte, il le vuide à ses pieds, cherche, choisit parmi tous ses traits, demeure long-temps baissé, saisit un instant favorable et cache une flèche sous ses vêtemens. Il en tient une autre à la main, c'est celle qui doit lui servir. Sarnem fait enlever les autres, et Guillaume, avec lenteur, bande la corde de son grand arc.

Il regarde son fils, s'arrête, lève les yeux vers le ciel, jette son arc et sa flèche, et demande à parler à Gemmi. Quatre soldats le mènent vers lui : Mon fils, dit-il, j'ai besoin de venir t'embrasser encore, de te répéter ce que je t'ai dit. Sois immobile, mon fils ; pose, pose un genou en terre, tu

Digitized by Google

seras plus sûr, ce me semble, de ne point faire de mouvement ; tu prieras Dieu, mon fils, de protéger ton malheureux père. Ah ! ne le prie que pour toi ; que mon idée ne vienne pas t'attendrir, affoiblir peut-être ce mâle courage que j'admire sans l'imiter. O mon enfant ! oui, je ne puis me montrer aussi grand que toi. Soutiens, soutiens cette fermeté dont je voudrois te donner l'exemple. Oui, demeure ainsi, mon enfant, te voilà comme je te veux.... Comme je te veux ! malheureux que je suis ! et vous le souffrez, ô mon Dieu !... Écoute.... détourne la tête.... tu ne sais pas, tu ne peux prévoir l'effet que produira sur toi cette pointe, ce fer brillant dirigé contre ton front. Détourne la tête, mon fils, et ne me regarde pas. Non, non, lui répond l'enfant, ne craignez rien, je veux vous regarder, je ne verrai point la flèche, je ne verrai que mon père. Ah ! mon cher fils, s'écrie Tell, ne me parle pas, ne me parle pas ! ta voix, ton accent m'ôteroit ma force. Tais-toi, prie Dieu, ne remue pas.

Guillaume l'embrasse en disant ces mots,

Digitized by Google

veut le quitter, l'embrasse encore, répète ces dernières paroles, pose la pomme sur sa tête, et se retournant brusquement, regagne sa place à pas précipités.

Là, il reprend son arc, sa flèche, reporte ses yeux vers ce but si cher, essaie deux fois de lever son arc, et deux fois ses mains paternelles le laissent retomber. Enfin, rappelant toute son adresse, toute sa force, tout son courage, il essuie les larmes qui viennent toujours obscurcir sa vue; il invoque le Tout-Puissant, qui, du haut du ciel, veille sur les pères; et roidissant son bras qui tremble, il force, accoutume son œil à ne regarder que la pomme. Profitant de ce seul instant, aussi rapide que la pensée, où il parvient à oublier son fils, il vise, tire, lance son trait, et la pomme emportée vole avec lui.

La place retentit de cris de joie; Gemmi vole embrasser son père. Celui-ci, pâle, immobile, épuisé de l'effort qu'il a fait, ne lui rend point ses caresses. Il le regarde avec des yeux éteints, il ne peut parler, il entend à peine tout ce que lui dit son fils, il chancelle, est prêt à tomber; il tombe dans les bras de Gemmi, qui se hâte de le

secourir, et qui découvre la flèche cachée sous son vêtement.

Déjà Gesler étoit près de lui, Gesler s'empare de la flèche. Guillaume reprend ses sens et détourne promptement la vue à l'aspect du cruel Gesler. Archer sans pareil, lui dit celui-ci, j'acquitterai ma promesse, je te payerai le prix de ta rare habileté; mais auparavant, réponds-moi : que voulois-tu faire de cette flèche que tu dérobois à mes yeux? Une seule t'était nécessaire; pourquoi gardois-tu celle-ci?—Pour te percer le cœur, tyran, si ma malheureuse main avoit tranché les jours de mon fils. A ce mot, qu'un père n'a pu retenir, le gouverneur effrayé rentre au milieu de ses satellites. Il révoque sa promesse, il ordonne au cruel Sarnem de faire aussitôt enchaîner Guillaume et de le conduire dans le fort. On obéit; on vient l'arracher aux embrassemens de Gemmi, qui veut en vain accompagner son père; les gardes repoussent Gemmi. Le peuple murmure, s'émeut; Gesler se hâte de se retirer dans son palais, fait prendre les armes à toutes ses troupes. Des pelotons nombreux d'Autrichiens parcourent toute la ville, forcent les

Digitized by Google

habitans effrayés de se cacher dans leurs maisons. La terreur règne dans Altorff, et les bourreaux déjà prêts, attendent de nouvelles victimes.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME.

TANDIS que le tyran inquiet se renfermoit dans son fort, bordoit ses remparts de soldats, et trembloit que le peuple irrité ne vint lui enlever Guillaume, Gemmi, le malheureux Gemmi, les yeux en pleurs, les bras étendus, redemandant son père à tous ceux qu'il rencontroit, repoussé par-tout par les féroces satellites qui gardoient les avenues, Gemmi erroit autour des murs du fort, en poussant des cris douloureux. Claire, qu'on avoit retenue dans le palais pendant l'horrible spectacle, s'étoit échappée enfin, et cherchoit de toutes parts Gemmi. Elle le revoit, vole dans ses bras, et veut essuyer ses larmes. Mon père est dans les fers, lui dit Gemmi, mon malheureux père va périr. Claire, écoute-moi, j'ai perdu l'espoir de pénétrer dans sa prison, d'y rester, de le servir, de terminer ma vie avec lui; je vais tenter le seul moyen qui me reste de le sauver, je vais courir en Underwald; j'avertirai ton père des dangers de son ami; Melctal a

Digitized by Google

des amis, du courage, des armes; Melctal viendra le délivrer. Je te demande, ma bonne Claire, de retourner auprès de ma mère, de lui dire ce qui s'est passé, ce que je tente dans ce moment. Va, Claire, va la consoler; je ne reviendrai plus qu'avec Melctal; je périrai ou je sauverai mon père; c'est à toi de me remplacer auprès de ma bonne mère.

Il dit, et quittant aussitôt Claire, il marche à pas précipités, sort de la ville, et gagne les montagnes.

Claire se hâte de retourner à la chaumière de Tell, où le vieux Henri, où la bonne Edmée, loin de Guillaume, loin de leurs enfans, dont ils ignoroient le sort, se consumoient dans l'inquiétude. L'arrivée de Claire, pâle, saisie d'effroi, baignée de larmes, redoubla les terreurs d'Edmée. Elle se lève, court au-devant d'elle, en s'écriant: Gemmi! Gemmi! qu'est devenu mon enfant? Il est vivant, il est libre, lui répond aussitôt Claire, qui se précipite dans les bras du vieux aveugle. Elle l'embrasse, embrasse Edmée; et, d'une voix qu'elle peut à peine raffermir, elle raconte tout ce qui leur est

Digitized by Google

arrivé avec le cruel Gesler ; comment ils furent tirés de prison pour être conduits devant Guillaume, et l'horrible épreuve à laquelle furent soumis le père et l'enfant. Elle ignore tout le reste, mais Guillaume est dans les fers ; Gemmi, pour délivrer son père, est allé chercher Meletal ; Tell est menacé de la mort ; le gouverneur l'a jurée.

A ce récit, Edmée accablée, retombe presque mourante, sur le siége qu'elle avoit quitté ; le vieux aveugle, hors de lui-même, se met à pousser des cris lamentables. Il veut qu'on le mène à son fils, il veut aller combattre avec lui, périr pour délivrer Guillaume. La jeune Claire contient le vieillard, secourt Edmée évanouie, ne peut suffire aux tendres soins nécessaires aux deux infortunés.

Enfin, après les premiers instans d'une douleur si profonde et si vive, le vieux Henri, rappelant sa raison, son courage et sa prudence, saisit les deux mains d'Edmée, et les serrant contre son cœur : Ne pleure pas, lui dit-il, ô ma vertueuse amie ; ne perdons pas dans les larmes un temps précieux qu'il faut employer. Gemmi est en Underwald ; peu d'heures doivent lui suffire

Digitized by Google

pour se rendre auprès de mon fils. Je connois Melctal ; dès cette nuit même, Melctal, suivi de tous ses amis, va prendre la route d'Altorff. Il arrivera demain au matin ; il tentera tout pour sauver Guillaume. Mais le peu d'amis qu'il doit amener ne peut suffire à ce grand projet. J'en ai quelques-uns dans la ville ; je vais réveiller leur courage, les exciter, les encourager. Ils me conduiront sur la place ; ils me conduiront au milieu du peuple aux premiers rayons du soleil. Là je parlerai, là je montrerai les blessures encore récentes que j'ai reçues de Gesler ; je montrerai la place de mes yeux arrachés par ses mains féroces. Mon grand âge, mes cheveux blancs, mon visage défiguré, mon sang qui souille encore mes habits, les pleurs de cette foible enfant ; tout aidera mon éloquence ; je l'espère, j'en suis certain, le peuple ému voudra me venger ; le peuple grossira la foule des amis que j'aurai rassemblés. Mon fils et le vôtre viendront ; ils trouveront une troupe prête à se réunir à eux. Nous attaquerons le fort. Je resterai au milieu des coups pour animer nos braves soldats ; je leur crierai : vengeance ! je ferai re-

tentir sans cesse les noms de patrie et de liberté. Ils me porteront, si je ne puis les suivre ; ils me porteront jusqu'à ton époux, que nous ramènerons dans tes bras. Oui, j'en suis sûr, Dieu qui m'inspire, m'annonce déjà la victoire. Viens, ma fille, partons à l'instant ; viens me donner mon bâton, et me prêter l'appui de ton bras. La nuit ne doit pas être loin ; viens, la nuit doit nous être utile.

J'approuve ce projet, dit Edmée, et c'est moi qui veux te conduire ; mais, avant de quitter ces lieux, daigne m'entendre et me donner conseil. Je suis instruite, sans qu'il me l'ait dit, que mon époux depuis longtemps médite le grand dessein de délivrer sa patrie. Ses voyages secrets en Schwitz, en Underwald, dans l'Urseren ; l'amas d'armes qu'il avoit cachées, et ses absences nocturnes, et la préoccupation que je lisois sur son visage, tout m'a confirmé dès longtemps qu'une conjuration, dont Guillaume est l'ame, se trame dans les trois cantons. J'ignore les noms des autres chefs, mais croyez que ces chefs existent, et qu'un moment, un signal sans doute, sont assignés,

Digitized by Google

convenus entre eux. Je n'ai pu pénétrer quel est ce signal, mais il y a peu de jours que je fus frappée, comme d'un trait de lumière, d'un mot échappé à mon époux. Ce mot et d'autres encore, m'ont fait soupçonner, m'ont fait croire que le signal des conjurés est un bûcher, allumé sur le haut de cette montagne. Le temps et les forces nous manquent pour élever cette nuit même, pour embrâser ce bûcher. Mais une voix secrète me dit que si nous pouvions parvenir à faire briller cette flamme, tous les amis de mon époux accourroient pour le délivrer. Je te consulte, Melctal; ma foible main suffit pour mettre le feu à la maison qui nous sert d'asile. Elle est dans le lieu le plus élevé. Ce vaste incendie doit être apperçu de tous les habitans des trois cantons. Que m'importent ma maison, mes biens, lorsque mon époux va périr! Si je le sauve, tu nous recevras; si je le perds, il ne me faut qu'une tombe.

Elle dit, et le vieux Henri l'encourage dans ce dessein. Edmée aussitôt va saisir un faisceau de branches sèches, l'allume dans le foyer, jette autour d'elle les bois enflammés, les répand, les attise elle-même, brûle

Digitized by Google

sans regret, sans douleur, et le berceau de son enfant, et le chaste lit de l'hymen, augmente par-tout la flamme, et lorsqu'elle s'est assurée que rien désormais ne pourra l'éteindre, elle prend le bras du vieillard, qui de l'autre main s'appuie sur Claire; et, descendant avec eux de la montagne escarpée, elle prend le chemin d'Altorff.

Pendant qu'au milieu du vaste silence que la terreur répand dans la ville, le vieillard, l'épouse, l'enfant malheureux, vont frapper à la porte de leurs amis, les feux allumés par la main d'Edmée, s'augmentent et gagnent le chaume qui formoit seul le toit de la maison. Le chaume s'allume et pétille; la flamme devient plus brillante, jette autour d'elle une vaste lumière, et se distingue au loin dans les airs. Verner l'apperçoit dans Schwitz; le bouillant Meletal, que Gemmi n'avoit encore pu rejoindre, tressaille de joie à cette vue, et Furst au milieu d'Urseren, ne doute point que Guillaume, à la tête des braves d'Altorff, ne l'appelle à son secours. Ces trois chefs, dans le même instant, s'arment, sortent de leurs demeures, vont chercher leurs amis fidèles, les appellent à la

Digitized by Google

liberté. Leurs amis s'éveillent, saisissent leurs armes, se rassemblent dans le silence, se forment en bataillons ; et des trois côtés, presque au même instant, les trois chefs marchent vers Altorff, suivis d'une troupe, foible par le nombre, mais forte par le courage, mais résolue à périr ou à délivrer son pays.

Tous précipitent leurs pas ; tous retardés dans leur marche par les neiges, par les torrens, par les chemins non frayés, tremblent d'arriver trop tard à ce fort, ce fort redoutable, qu'il faut attaquer à la fois, qu'il faut prendre avec le tyran. Mais le tyran, inquiet, alarmé des mouvemens qu'il a vus dans le peuple, craignant pour son prisonnier, tremblant pour sa propre vie, avoit déjà pris de nouvelles mesures, dont une seule rendoit vaines toutes celles des trois conjurés. Gesler, au déclin de ce même jour, réfléchissant que sa forteresse, remplie de nombreux soldats, n'avoit pas assez de vivres pour soutenir un long siège, craignant, non pas de se voir forcé dans cet asile imprenable, mais de ne pouvoir communiquer avec le reste de son armée, répandue autour de

Digitized by Google

Lucerne, Gesler avoit fait appeler Sarnem pour lui donner cet ordre nouveau.

Ami, lui dit-il, je quitte ces lieux, où tu commanderas en mon absence. Je te laisse mes braves soldats, qui n'obéiront qu'à ta voix. Ce vil peuple, que je dois punir de son insolent murmure, sera bientôt écrâsé par les renforts que je vais chercher. Fais-moi préparer une grande barque, où cinquante hommes choisis dans ma garde, puissent partir ce soir avec moi. Dès que la nuit voilera la terre, tu feras conduire dans cette barque ce téméraire Guillaume, qui n'a pas craint de me braver; sur-tout qu'il soit chargé de fers, qu'il soit au milieu de ma garde. Je veux le conduire moi-même dans le fort château de Kusnach, à l'extrémité du lac de Lucerne. Là, mieux gardé que dans ces lieux, il attendra, dans les cachots, que, de retour avec mes troupes, je puisse, par ses longs tourmens, apprendre aux habitans d'Altorff, ce que l'on gagne à m'outrager.

Sarnem, fier de se voir choisi pour remplacer le gouverneur, se hâte d'obéir à ses ordres. Bientôt la barque est préparée; bientôt

Digitized by Google

cinquante archers d'élite sont guidés par Sarnem lui-même à la porte du cachot de Tell. Le héros, chargé de chaines pesantes, qui lui laissent à peine la faculté de se mouvoir, est mis sous la garde des cinquante archers; et dès que la nuit a voilé la terre, on le conduit en silence, on le traine vers le rivage, où Gesler, seul et déguisé, s'étoit en secret rendu. Gesler fait jeter le captif au fond de la barque, l'environne de ses archers, s'assied à la proue, fait prodiguer de l'or et du vin à ses soldats, à ses rameurs, et part sans être apperçu.

La barque vole sur les flots. L'air étoit pur, l'onde tranquille, les étoiles brilloient dans le ciel. Un vent léger du midi venoit aider aux efforts des rameurs, et tempéroit la rigueur du froid, que la nuit, la saison, les glaces voisines devoient rendre plus insupportable. Tout favorise Gesler. Il parcourt l'étroite longueur du premier lac des quatre cantons, se dirige droit vers Brunnen, pour traverser le détroit qui doit le conduire dans le second lac. Tell, pendant ce temps, accablé de ses chaines, Tell, couché par terre, au milieu des gardes, reconnoît sur la

rive gauche les rochers déserts de Grutli, et cette caverne où, la veille encore, il méditoit avec ses amis la liberté de sa patrie. Cette vue, ce souvenir, font chanceler son courage. Guillaume sentit venir dans ses yeux des larmes dont il eût rougi. Les dévorant aussitôt, Guillaume détourne la tête, Guillaume regarde le ciel qui semble l'abandonner. Dans ce moment, du côté d'Altorff, il découvre une lueur rougeâtre. Bientôt cette lueur s'augmente, et Tell apperçoit une longue flamme qui s'élève au-dessus d'Uri. Son cœur tressaille à cette vue; il ne peut comprendre d'où vient ce signal, dont il n'a confié le secret à personne. Il doute, examine, s'assure que cette flamme semble partir de la montagne où est sa maison. Il en remercie le ciel, sans savoir encore si c'est un bienfait; il n'espère point, il ne pense pas que cet événement peut sauver ses jours, mais il peut sauver sa patrie; cette idée lui fait oublier son propre péril.

Gesler et ses satellites, ont, comme lui, apperçu cette flamme. Ils se la montrent avec surprise, ils l'attribuent à quelque incendie, et s'embarrassent peu d'un malheur

Digitized by Google

qui n'intéresse que leurs ennemis. Gesler presse ses rameurs ; Gesler, impatient d'arriver, ordonne qu'on redouble d'efforts. La barque tourne à l'occident, passe le détroit, vogue dans les eaux plus profondes du lac dangereux d'Underwald. Là, tout-à-coup le vent du midi cesse de pousser la rapide barque. L'aquilon et le vent d'ouest règnent dans les airs agités. L'un, précédé des tempêtes, soulève, amoncèle les flots, les porte, les brise, en sifflant, contre les flancs de la barque, qui, cédant à sa furie, à ses coups violens, redoublés, dérive, malgré les rameurs, et fuit penchée vers la côte ; l'autre, amenant les frimats, et les nuages et la neige, couvre le ciel d'un voile funèbre, répand les ténèbres sur l'onde, frappe le visage, les mains des rameurs de pointes piquantes de glace, les force de quitter la manœuvre, dérobe à leurs yeux abaissés jusqu'à la vue de leurs périls, remplit la barque de glaçons mêlés à l'abondante neige, s'oppose de front à sa marche, et combattant avec l'aquilon qui l'attaque par le côté, la fait tourner rapidement sur sa quille, la tient ainsi suspendue sur le sommet des vagues blanchies, et l'abandonnant par

Digitized by Google

instans, la précipite au fond des abimes.

Les soldats, pâles, consternés, ne doutant plus d'une mort prochaine, tombent à genoux, implorent le Dieu qu'ils ont oublié si long-temps. Le lâche Gesler, plus tremblant encore, va, vient, demande aux rameurs, en leur promettant ses trésors, s'ils ont l'espérance de sauver ses jours. Les rameurs, immobiles, mornes, ne lui répondent que par le silence. Des pleurs, des pleurs déshonorans de foiblesse et de lâcheté, baignent pour la première fois les yeux féroces du gouverneur. Il va périr, il en est sûr; ses richesses et sa puissance, et ses supplices et ses bourreaux ne peuvent le sauver du trépas; il pleure, il regrette la vie, il ne pourra plus s'enivrer de sang.

Tell, tranquille à sa même place, moins ému des cris des soldats, du bruit des vagues écumantes, des sifflemens des vents déchainés, qu'il ne le fut en découvrant la caverne de Grutti, Tell attendoit le trépas, et ne songeoit qu'à l'avantage que pourroit tirer son pays de la mort du gouverneur. Il jouissoit en silence de la peur, des gémissemens, du tourment qu'éprouvoit Gesler, lorsqu'un des

Digitized by Google

rameurs, tout-à-coup s'adressant à cet homme cruel : Nous sommes perdus, disent-ils ; il n'est plus en notre puissance de contenir au milieu des flots la barque emportée par le vent du nord qui, dans un instant, va la briser en pièces contre les rochers du rivage. Un seul homme, le plus renommé, le plus habile de nos trois cantons dans l'art de braver les tempêtes du lac, peut nous sauver de la mort. Cet homme est ici : le voilà ! le voilà chargé de tes chaînes ! Choisis, Gesler, choisis promptement entre le trépas ou sa liberté. Gesler frémit à cette parole. Sa haine violente pour Tell combat dans son ame pusillanime l'amour même qu'il a pour la vie ; il hésite encore, il ne répond point, mais les prières, les murmures et des soldats et des rameurs qui lui demandent, qui le pressent de sauver leurs jours et les siens, en délivrant son prisonnier ; la crainte d'être mal obéi, s'il se refuse aux vœux de tous, et la tempête qui s'augmente, déterminent enfin Gesler. Qu'on brise ses chaînes, dit-il, je lui pardonne tous ses crimes ; je lui rends la vie et la liberté, si son adresse nous amène au port.

Les soldats, les rameurs s'empressent de rendre libre Guillaume. Ses fers sont tombés, il se lève, et, sans prononcer un seul mot, il s'empare du gouvernail. Faisant mouvoir sous sa main la barque, comme l'enfant fait plier la baguette qu'il tourne à son gré, il oppose la proue aux deux vents, dont les forces ainsi divisées la tiennent en équilibre. Profitant ensuite d'un moment de calme, aussi rapide que l'éclair, il tourne de la proue à la poupe, contient la barque dans la direction qui seule peut la sauver, fait prendre les rames à deux seuls rameurs, dont il dirige les efforts, et s'avance malgré les vents, malgré les flots et la tempête, vers le détroit qu'il veut repasser. Les ténèbres empêchent Gesler de s'appercevoir qu'il retourne aux mêmes lieux d'où il est parti. Guillaume continue sa marche; la nuit presque entière s'écoule; mais il est rentré dans le lac d'Uri, mais il apperçoit la lueur mourante du signal donné sur le mont d'Altorff. C'est cette lueur qui lui sert d'étoile; il connoît le lac dès long-temps, il en évite les écueils, et s'approche pourtant du rivage qui borde le canton de Schwitz; il pense à Verner, il calcule

Digitized by Google

que Verner doit être en marche, et que les chemins encombrés de neige, le forceront de côtoyer le lac. Dans ce foible espoir, il navigue, en feignant d'ignorer les lieux où la tempête pousse la barque, en augmentant les terreurs de Gesler et de ses soldats.

Enfin l'orient se colore, et la tempête semble s'appaiser aux premiers rayons de l'aurore. Le jour naissant découvre à Tell les roches voisines d'Altorff, avant que le tyran, qu'il craint, ait eu le temps de les reconnoître; Guillaume y dirige sa barque et la fait marcher plus rapidement. Gesler, dont la férocité revient à mesure que le danger s'éloigne, observe Guillaume avec des yeux sombres. Il veut, il n'ose pas encore le faire charger de liens. Ses soldats et ses matelots reconnoissent bientôt où ils sont, en instruisent le gouverneur, qui s'avançant vers Tell avec colère, lui demande d'une voix terrible pourquoi la barque qu'il a guidée a repris le chemin d'Altorff. Guillaume, sans lui répondre, pousse la barque droit à un rocher peu éloigné de la rive, saisit d'une main prompte l'arc et la flèche qu'un archer tenoit à la main, et, rapide comme l'éclair,

Digitized by Google

s'élance de la barque sur le rocher. Là, sans s'arrêter, il bondit comme le chamois des montagnes, saute sur un autre roc, qui le fait voler au rivage, gravit aussitôt la roche escarpée, et se montre sur le sommet, semblable à l'aigle des Alpes quand il se repose auprès des nuages, et qu'il promène ses yeux perçans sur les troupeaux des vallons.

Le gouverneur étonné pousse un cri de fureur, de rage. Il commande aussitôt qu'on débarque, et que ses soldats dispersés, environnent de toutes parts le roc où il voit le héros. On obéit; les archers descendent et préparent déjà leurs arcs; Gesler, qui marche au milieu d'eux, veut que leurs flèches réunies s'abreuvent toutes du sang de Guillaume. Guillaume aussi a ses desseins. Il ne s'arrête, il ne se montre que pour attirer l'ennemi. Il laisse approcher cette troupe armée jusqu'à la juste distance où le trait qu'il tient peut donner la mort. Il regarde, fixe Gesler, pose sa flèche sur sa corde, et l'adressant au cœur du tyran, il la fait voler dans les airs. La flèche vole, siffle, frappe au milieu du cœur de Gesler. Le tyran tombe, vomit un sang noir, bégaye sa fureur, sa

Digitized by Google

rage ; et son ame atroce s'exhale au milieu des imprécations. Guillaume a déjà disparu ; Guillaume, plus léger que le faon, s'est précipité du sommet du roc, il court, il vole sur la glace ; il gagne, traverse des sentiers déserts, et prend le chemin d'Altorff.

Bientôt il trouve dans la neige, les traces récentes des nombreux amis que Verner, dans cette nuit même, a fait partir avec lui de Schwitz. Guillaume les suit, il court, il approche, et le tumulte, les cris, le bruit éclatant des armes, viennent de loin frapper son oreille ; il vole, arrive sur la place ; elle est pleine, elle est occupée par trois bataillons de héros. Verner, à la tête des guerriers de Schwitz, veut que l'on s'assure des portes avant de commencer l'attaque du fort ; Furst, avec les braves d'Uri, sollicite le poste le plus dangereux ; Melctal, suivi des troupes d'Underwald, agite dans l'air sa pesante hache, et demande à grands cris l'assaut. Gemmi, qui ne le quitte point, Gemmi, armé d'une longue lance, prononce le nom de Guillaume, demande son père à tous les soldats, et montre de loin la prison où il croit encore qu'on retient Guillaume. Le

vieux Henri, Claire, Edmée, se mêlent aux braves soldats, parcourent les rangs, les diverses troupes, et pressent l'instant de l'attaque.

Tout-à-coup Guillaume paroît au milieu des trois bataillons. Un cri général retentit et se prolonge dans les montagnes. Un silence profond lui succède. Tous attendent l'ordre de Tell, tous veulent obéir à lui seul. Amis! s'écrie le héros, Gesler n'est plus; cet arc, cette main, viennent de punir ses crimes. Le corps de Gesler, étendu sur le rivage du lac, est entouré de vils satellites que la terreur disperse déjà. Rien n'est à craindre du dehors. La patrie est vengée, mais elle n'est pas libre. Elle ne le sera jamais tant qu'il restera une seule pierre du fort qui frappe vos regards. Attaquons ce fort redoutable, seule espérance, seul secours des féroces Autrichiens. Que nos trois troupes montent ensemble! que les plus braves marchent les premiers!

Il dit, et de sa main gauche saisissant le drapeau d'Uri, il prend de la droite une hache, et s'élance vers la montagne. Furst et sa troupe le suivent de près; Schwitz et

Digitized by Google

Verner se précipitent ; Melctal avec Underwald, est déjà à moitié chemin ; et Gemmi s'avance à côté de son père. Sarnem les attend; Sarnem se prépare. Une nuée de flèches, de traits, part aussitôt du haut des remparts. Les braves assaillans méprisent ces flèches. Elles n'arrêtent point leur course ; ils montent sans y répondre, avec leurs arcs. Ils parviennent au pied des murailles. Alors le terrible Sarnem, à un signal qu'il donne aux siens, fait précipiter des créneaux, une foule de rochers, de pierres, que suivent la poix et l'huile bouillante. Les braves des trois cantons, sont par-tout atteints, renversés ; l'huile les consume sous leurs vêtemens ; ils expirent au milieu des douleurs aigues ; ils mordent la pierre en jetant des cris ; mais ces cris sont encore pour la liberté. Les mourans, malgré leur supplice, exhortent, excitent leurs compagnons, les encouragent à marcher sur leurs corps, à s'en faire des échelons pour arriver au haut des remparts. Les Autrichiens insultent à leurs maux ; Sarnem, placé entre deux créneaux, rit de leurs impuissans efforts ; Sarnem anime ses soldats, et sa pré-

sence, son courage, prolongent long-temps cette vive attaque.

Guillaume, au milieu des morts, des mourans, montoit toujours d'un air intrépide, mais tout-à-coup alarmé du grand nombre de soldats qu'il perd, il s'arrête, appelle Meeltal, et se reprochant d'avoir trop écouté les conseils de la seule valeur en faisant une attaque unique, il l'exhorte, il lui commande de se retirer du combat, d'emmener avec lui ses braves, et d'aller attaquer le côté de l'est, tandis que Verner et lui-même redoubleront de fureur pour empêcher l'ennemi d'appercevoir ce mouvement. Melctal obéit; Guillaume et Verner redonnent un nouveau signal, poussent des cris plus forts encore, et Sarnem et ses satellites, occupés du nouvel assaut, réunissent tous leurs efforts pour résister à Guillaume. Pendant ce temps, Melctal et les siens volent, arrivent à la porte de l'est, mal défendue par un foible poste. Melctal la frappe de sa hache; Melctal fait apporter du feu, la porte brûle, et Melctal s'élance; Melctal pénètre dans le fort avec ses amis d'Underwald. Tout cède, tout fuit, tout meurt. Sarnem, occupé de résister à

Digitized by Google

Tell, entend les cris des fuyards, distingue ceux des vainqueurs. Il veut courir au-devant d'eux, il se retourne, et Melctal paroit; Melctal, rapide comme la foudre, lui porte un coup de sa hache, partage en deux son front odieux, et s'avançant aux créneaux, tend les mains et crie victoire. Guillaume le joint aussitôt, le drapeau d'Uri flotte et brille au-dessus du fort redoutable. Guillaume, Melctal et Verner, debout sur un monceau de morts, adressent à Dieu des actions de graces, et répondent aux acclamations du peuple qu'ils ont délivré.

Bientôt le fort est débarrassé de cadavres dont il est rempli; les troupes des trois cantons environnent, pressent leurs chefs, les portent au milieu des habitans d'Altorff, qui rassemblés sur la place, accourent de toutes parts pour voir leurs libérateurs, pour baiser leurs mains triomphantes, pour confier à leur génie, à leur courage, à leurs talens, la défense de la liberté. Mais Guillaume leur demande silence, Guillaume leur adresse ce discours:

Citoyens, vous êtes libres; mais cette liberté précieuse est peut-être plus difficile à

conserver qu'à conquérir. Pour l'un le courage suffit, pour l'autre il faut des vertus austères, constantes, inébranlables. Gardez-vous de l'ivresse de la victoire, gardez-vous sur-tout de l'idolâtrie pour ceux qui la remportèrent avec vous. Vous parlez déjà de nous faire vos chefs, tandis que la récompense que je prétends de mes travaux, la seule que mon cœur envie, c'est de devenir soldat, c'est de rentrer dans cette égalité, charme pur et doux des cœurs républicains. Dans une république, amis, nous sommes tous utiles. Malheur à l'homme qui se croit nécessaire! malheur au peuple qui ne le punit pas de cette seule pensée!

Assemblez-vous, pour peser dans la méditation de la sagesse, et vos intérêts et vos nouveaux desseins; que chacun puisse, selon les lois, penser, exprimer, conseiller tout ce qu'il croit utile à la patrie; que cette liberté soit donnée à tout citoyen âgé de vingt ans. Aussitôt qu'on aime son pays, on a le droit de s'occuper de lui, de lui donner le tribut de sa force et de ses lumières. Nommez un Landamme; que ce nom antique, respecté de nos aïeux, le soit davantage par nous; que

Digitized by Google

le conseil le dirige, et qu'il contienne le conseil. Faites des lois : sans lois que deviendrez-vous ? La liberté n'est que l'esclavage des lois sages. Gardez vos mœurs; qu'elles deviennent même plus austères : sans vertus, point de liberté. Le républicain s'est placé, par ce nom, entre les anges et les hommes : qu'il soit donc meilleur, qu'il soit donc plus grand que tous les hommes dont il est entouré.

Pour moi, citoyens, je ne veux, je ne demande, je n'accepte de vous que le nom de votre frère, que le droit de combattre dans vos rangs. Attendez-vous à de nouveaux combats, attendez-vous que l'empereur voudra reprendre le sceptre que nous venons de briser. Préparez-vous à soutenir ses efforts; préparez-vous aux batailles, ne comptez que sur Dieu et sur vos bras : appelez pourtant à la liberté les autres cantons de la Suisse. Ou je me trompe, ou leurs cœurs répondront à votre voix : alors, à force de travaux, de vertus et de courage, vous fonderez une république qui deviendra l'admiration et l'effroi de l'Europe entière. Alors les rois brigueront le nom de vos alliés, et se croiront invincibles lorsqu'ils auront des Suisses

Digitized by Google

pour les défendre. Alors, en jouissant de la gloire, et des armes, et de la sagesse, vous lui préférerez pourtant la gloire d'être libres et heureux.

Il dit; tout le peuple applaudit : le peuple sur-le-champ procède à l'élection de ses magistrats. Tell, Verner, Melctal, redevenus simples citoyens, reçoivent pour leur récompense une couronne de chêne. Ils rentrent, se confondent au milieu du peuple qui résista pendant deux cents ans à tous les efforts de l'Empire, et fonda sa liberté sur ses victoires.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google